


EX LIBRIS
C.E. De M.K.



On trouve à la fin du second Volume, la vie de M. Boerhaave.

NSTITUTIONS DE MÉDECINE DE MR HERMAN ŠOERHAAVE,

TRADUITES DU LATIN EN FRANCOIS,

Par M. DE LA METTRIE, Docteur en Médecine.

TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez HUART, Libraire Imprimeur de Monſeigneur le Dauphin, à la Juſtice.
BRIASSON, Libraire, à la Science.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



INSTITUTIONS DE MEDECINE DE Mr. HERMAN BOERHAAVE.

PATHOLOGIE.

695. NOUS avons jufqu'à préfent décrit & expliqué les principales actions qui fe font dans le corps humain, par le mouvement des humeurs dans leurs vaiffeaux, & par la réfiftance de ces vaiffeaux fur les humeurs : on donne à ces actions le nom de fonctions, qu'on a coûtume de diftinguer en vitales, naturelles, animales, propres au fexe, particulieres, générales. Les fonctions vi-

tales sont celles qui sont si nécessaires à la vie, qu'il est impossible de vivre sans elles. Telles sont l'action musculeuse du cœur, la sécrétion des esprits dans le cervelet, l'action du poumon, du sang, & des esprits dans ces organes, dans leurs arteres, leurs veines, leurs nerfs. D'où l'on comprend qu'elles peuvent beaucoup se perfectionner ou s'alterer, sans qu'on cesse de vivre, comme on l'a (*a*) vû dans un animal, qui non-seulement vécut quelques instans, mais même courut après avoir eu le cœur coupé. Les fonctions naturelles sont celles qui changent les alimens dont on se nourrit, en la propre substance du corps; telles sont les actions des vaisseaux, des visceres, des humeurs, tant celles qui reçoivent, retiennent, meuvent, changent, mêlent, que celles qui appliquent, consument, servent aux sécrétions & aux excrétions. Ces fonctions sont aussi susceptibles d'une varieté fort notable. Les fonctions animales sont celles qui se font dans l'homme; de sorte qu'il en conçoit des idées qui sont unies à cette action corporelle, ou que la volonté concourt à produire cet acte, ou que cet acte même remue, agite & détermine la volonté. Ces fonctions sont

(*a*) *Vesal.* VII. 19. pa. 570.

le tact, le goût, l'odorat, la vûë, l'ouïe, la perception, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raisonnement, les passions de l'ame, les mouvemens volontaires. Il y a encore ici bien de la varieté, par rapport aux divers dégrés de ces opérations. De-là on peut se faire une idée physique, claire, de ce qu'est proprement la vie; on sçait quand elle dure, en quoi elle consiste absolument, & de quelles proprietés elle peut manquer, sans cependant tout-à-fait cesser. On sçait encore de-là que la santé est la faculté d'exercer parfaitement toutes les actions du corps: enfin il est constant qu'on peut rapporter tous les effets de ces fonctions à des mouvemens déterminés, & au changement des alimens qu'on prend

696. Tout état qui ôte la faculté d'éxercer quelque action du corps que ce soit (695.) se nomme maladie. Conséquemmemt elle suppose l'absence ou le défaut de ce qui est requis pour faire cette action, ou la présence d'une cause qui en empêche l'exercice. La raison pour laquelle on ne fait point mention de l'ame dans cette définition, c'est que tel état déterminé du corps, se trouve toûjours inséparablement accompagné de tel état de l'ame, & qu'en rétablissant les fonctions

du corps, on rétablit celles de l'ame. D'ailleurs nous ne connoiſſons point les changemens qui arrivent à l'ame, & s'il en eſt qui ſoient favorables ou contraires à la ſanté, on ne peut jamais les connoître que par des effets corporels ſenſibles.

697. Il ne faut donc chercher la nature de toutes les maladies, que dans l'obſervation des divers états du corps differemment affectés; & quiconque ſçait apprétier les choſes, conviendra que tout ce qui nous a été débité par de grands Maîtres dans l'art, ſur le principe animé, eſt ici abſolument inutile.

698. Celui donc qui connoîtroit parfaitement toutes les conditions néceſſaires pour l'exercice des fonctions du corps, ſçauroit à la vûë d'un mal, quelle condition manque, & en quoi; & de cette connoiſſance déduiroit clairement celle de la nature du mal qui s'enſuit néceſſairement. Or voilà la ſcience dont on a donné ci-devant (34.) la diviſion, & qu'on nomme Pathologie.

DIFFERENCES DES MALADIES.

699. Les maladies peuvent donc ſe diſtinguer, comme les actions, du corps, & les conditions néceſſaires pour

l'exercice de ces actions, comme le défaut de ces conditions. De-là on peut diviser les maladies, 1°. en maladies des parties simples, solides, ou organiques. 2°. En celles des humeurs, par rapport à leur nature, à leur quantité, à ce qui leur arrive. 3°. En maladies composées de ces deux espéces, qui sont propres à l'homme, à la femme, ou communes aux deux sexes. Toutes les maladies peuvent en effet être sommairement rapportées à ces classes.

MALADIES SIMILAIRES.

700. LEs maladies des parties solides les plus simples, nommées similaires sont, 1°. celles des fibres solides simples; qui sont des corps grêles purement terrestres; simples, tenus, nerveux, ou issus des nerfs, formés de parties terrestres très-subtiles, appliquées les unes aux autres avec une certaine force, & colées ensemble par une matiere grasse glutineuse. Ainsi ces fibres peuvent être trop foibles, trop fortes, trop lâches, ou rompues: quatre sortes de maladies (ce qu'il faut bien remarquer) qui sont toûjours rélatives à la sy-

metrie du corps. C'eſt pourquoi ce qui eſt ici ſalutaire à l'un, eſt ſouvent contraire à l'autre.

701. Cette même maladie avec les différences (700.) affecte, 2°. la plus petite membrane, qui eſt formée de ces fibres, jointes, ou entrelaſſées enſemble. 3°. Les plus petits tuyaux nerveux, formés par la concrétion d'une telle membrane. 4°. Les membranes formées de ces petits canaux, qui font les fonctions de fibres. 5°. Les canaux faits de telles membranes compoſées, c'eſt-à-dire, de tous les grands vaiſſeaux du corps qui different, ſuivant les divers degrés des parties qui les compoſent. 6°. Les parties ſolides, qui ſont faites de tuyaux, dont les humeurs venant à ſe deſſécher & à s'épaiſſir, s'identifient, & ne forment qu'un ſeul tout ſolide avec eux. En effet ſi on examine les maladies qui attaquent toutes les parties du corps, on trouvera qu'on peut les ranger parmi celles dont on vient de parler.

702. Il peut auſſi ſurvenir à ces parties naturellement bien conditionnées, des maladies de mauvaiſe ſtructure; & cela lorſque les molécules nourricieres ſont de mauvaiſe qualité, ou ſont mal appliquées. Elles peuvent en effet pécher tant par leur maſſe & leur figure, que par leur

ſolidité ; & de leur mauvaiſe application, comme on voit, les mêmes maladies décrites (700.) peuvent s'enſuivre.

703. Il eſt impoſſible de pouſſer plus loin ſes recherches ſur l'origine des maladies, ſans ſe perdre dans un labyrinthe de ſubtilités qui ſe dérobent à nos ſens, & ſont inutiles au Médecin. C'eſt pourquoi les maladies ſimilaires de temperament, d'élemens, ou de toute ſubſtance, comme on parle dans les écoles, ne peuvent ici avoir lieu. Il faut, s'il eſt poſſible, les ranger dans la claſſe des maladies compoſées.

MALADIES ORGANIQUES.

704. LOrſque quelque partie du corps compoſée de celles dont on a parlé (700.701.), peut, à l'aide d'un inſtrument, faire les fonctions qui dépendent du mouvement des humeurs, ou faire quelqu'autre office, par l'action de la ſeule conformation, on peut alors la regarder, ou en elle-même, comme partie ſolide, ou relativement à l'humeur qu'elle contient. Si le premier ſe rencontre, elle eſt alors ſujette à des maladies nommées organiques, qu'on peut com-

modément rapporter aux quatre articles suivans.

1°. A la figure lésée dans sa surface externe ou interne; aux accidens de l'une & de l'autre, tels que l'âpreté, la politesse, la rectitude, la courbure, la laxité, la densité, la cavité, la solidité. C'est ce qu'on appelle mauvaise conformation.

2°. Au nombre augmenté ou diminué.

3°. A la grandeur augmentée ou diminuée.

4°. A la mobilité qui excede ou manque.

705. Les maux qui surviennent à des surfaces qui étoient auparavant bien conditionnées, consistent dans le changement d'union des parties qui les composent, ou dans la dépravation des humeurs qui les arrosent.

706. En tant qu'une surface forme des cavités, comme conduits, sinus, réservoirs, elle peut à peine pécher en nombre, d'où il résulte rarement des maladies; il est plus fréquent de voir la cavité formée, trop grande ou trop petite.

707. Si la capacité d'une cavité naturelle est trop augmentée, ou s'il s'en forme de nouvelle, il en résulte trois sor-

tes de maladies, qu'on appelle *Anaſtomoſe*, *diapedeſe*, *diaireſe*. Dans la premiere, ce qui devroit être retenu, ſort par l'orifice de la cavité dilatée. Dans la ſeconde, les parties qui forment les membranes ſont tellement déchirées, que les interſtices ouverts laiſſent ſortir ce qui devroit reſter. Dans la troiſiéme, il ſe fait une vraie ſéparation des parties unies. Il faut bien ſe ſouvenir de toutes ces eſpéces, qui ſe changent ſouvent dans la ſeule *diaireſe*, ſe rétabliſſent quelquefois, & qu'on explique aiſément par des principes méchaniques.

708. L'action des humeurs venant à augmenter, la capacité des vaiſſeaux s'élargit ; ce qui forme des maladies qui empêchent la liberté du trajet, les ſécrétions, & les excrétions des matieres.

709. Il y a cinq eſpéces de maladies, par rapport aux cavités rétrécies. 1° *L'enfraxie*, c'eſt-à-dire, une cavité bouchée par des matieres viſqueuſes, épaiſſes, grumelées, inflammatoires, calculeuſes, plâtreuſes, purulentes, adipeuſes, qui obſtruent les cavités mêmes des vaiſſeaux. 2°. La *ſtenochorie* qui eſt le rétreciſſement d'un canal ; ce mal arrive, quand il ſe forme une tumeur dans la propre ſubſtance de la membrane, qui

forme la cavité & intercepte le passage. 3°. La *thlipsie* qui est la compression des parois mobiles, qui se fait, lorsqu'une cause externe, approchant les membranes du vaisseau les unes des autres, diminue sa cavité par degrés, & enfin la détruit totalement. 4°. La *symphyse* qui arrive quand les parois qui forment une cavité s'unissent si étroitement, soit par compression, soit par obturation, que toute la capacité intérieur est abolie. 5°. Il faut rapporter ici l'affaissement des vaisseaux produit par leur inanition, ce qui détruit leur cavité : n'oublions pas ce qui peut arriver à ceux qui étant trop distendus par une matiere morbifique, se vuident tout à coup par une trop grande évacuation. Doit-on rapporter ici la trop grande contraction qui dépend de l'action excédente des fibres orbiculaires ?

710. Une partie organique péche rarement en nombre excédent, à moins que le dérangement de son action ne s'ensuive. Mais elle péche souvent par un défaut vraiment morbifique.

711. Elle péche aussi souvent en grandeur, en ce que cette grandeur excéde ou est diminuée. Le premier cas comprend les tumeurs d'une substance char-

nue, ſuperflue, les nœuds, les tophus, les exoſtoſes. On peut le rapporter à la cavité anguſtiée vers ſon extrémité, & dilatée au milieu, ou à la *cacochymie*, à l'*échymoſe*, à la *diaireſe* : le dernier cas a lieu, lorſque la grandeur néceſſaire pour conſerver l'action de la partie, eſt diminuée, comme on le voit dans la trop grande évacuation, dans *l'atrophie*, dans la *phtiſie*, dans la trop grande contraction qu'on remarque dans ceux qui ont le tiſſu des fibres trop ſerré, & dans la mutilation.

712. Les parties organiques ſont encore ſujettes à des maux qui conſiſtent en ce qu'elles ſont mal rangées avec les autres parties, je veux dire, mal ſituées, mal liées, mobiles, immobiles. Il faut donc mettre dans cette claſſe la léſion de la figure des choſes liées; le trop grand racourciſſement des ligamens qui ſervent d'attaches, leur trop grand allongement, leur laxité, leur rigidité, & enfin leur rupture; le défaut ou la dégénération de la matiere requiſe entre les parties qui doivent être liées; la diſtorſion, la luxation, l'entorſe : ces trois dernieres maladies ont differens noms qui en facilitent l'intelligence, ſelon qu'elles arrivent en enhaut, en enbas, en devant,

en arriere : il faut encore placer ici les hernies ombilicales, inguinales, du scrotum, de la vessie dans les hommes, crurales dans les femmes, tant de l'épiploon, que de l'intestin, l'entrée de l'air & de l'eau dans ces hernies : la chûte de la matrice, de la vessie & du rectum ; le déplacement des muscles, des tendons ; leur relâchement, la rupture des liens membraneux qui les tiennent en situation. Telles sont les principales maladies qui ont rapport ici, & dont l'intelligence est sans doute fort nécessaire en Médecine.

713. Une maladie commune aux parties solides, tant simples qu'organiques est la solution de continuité, ainsi nommée, lorsqu'elle se trouve dans une partie simple ; mais lorsqu'elle affecte une partie organique composée, elle prend divers noms, suivant la nature de la partie, la diversité de la cause, la difference de l'application ; à quoi ont rapport les playes, les scissures, les fissures, les piqueures, les contusions, les ulceres, la corrosion, la dilaceration, la rupture, les fractures, l'exfoliation, la carie, le *spina ventosa*.

MALADIES DES HUMEURS.

714. POur bien comprendre ensuite les maladies des humeurs, il faut sçavoir que les qualités requises dans les humeurs, sont ou universelles, nécessaires à chaque liqueur quelle qu'elle soit; ou particulieres aux liqueurs de l'homme, & enfin propres aux humeurs de tel ou tel homme en particulier. Les proprietés communes à tous les fluides sont cette petitesse imperceptible des molécules qui les composent, ce contact mutuel, si foible qu'il cede à la moindre force sensible, cette lubricité des surfaces qui est si prodigieuse, qu'elles s'unissent à peine ensemble. Mais par rapport à la nature humaine, les liquides ont bien d'autres proprietés, qui sont la source d'un grand nombre de maladies.

715. Cependant si on considere nos fluides en eux-mêmes, on peut rapporter toutes leurs maladies à la quantité ou à la qualité lésée.

716. Mais si on les considere comme enfermés dans des tuyaux solides, ils peuvent pécher principalement en lieu & en proportion.

717. Lorsqu'il s'est formé une si grande quantité de bonnes humeurs que les fonctions en sont gênées, on donne à cet amas le nom de pléthore : genre de mal qui ne vient que de la force des viscères chylopoïétiques, & hémapoïétiques, ainsi que du peu de pertes qu'on fait. De-là on distingue deux sortes de pléthore, l'une par rapport aux vaisseaux, & l'autre relativement aux forces.

718. On trouve rarement une assez grande disette d'humeurs bien conditionnées, pour que les fonctions du corps en souffrent, à moins qu'elle ne soit tout à coup produite par une cause externe ; car au reste les humeurs sont en même-tems viciées.

719. Ce vice des humeurs qui produit le dérangement des fonctions, s'appelle *cacochymie* ; il a son siege ou dans les molécules séparément prises, qui composent toutes ensemble la masse des fluides, ou dans toute la masse des humeurs à la fois considerée, comme partie qui concourt à former le corps humain.

720. Si on considere chaque particule de nos liquides viciée, ce vice consistera dans la masse de cette particule augmentée ou diminuée, ou dans sa solidité trop forte ou trop foible, ou dans

sa figure, dans sa rigidité, flexilité, élasticité, sa diverse cohésion, ou enfin dans sa divisibilité.

721. L'augmentation de la masse dans les parties des humeurs, nous donne l'idée de leur *imméabilité*, de l'obstruction des petits vaisseaux, de *l'atrophie*, de la symphise, de l'affaissement.

722. La diminution de la masse dans la partie des humeurs, nous donne l'idée de la dissipation & de l'évacuation trop grande.

723. Si l'on conçoit que la solidité des parties des humeurs est augmentée, on a l'idée d'une force qui cause trop de changement, tant dans les solides, que dans les fluides, qui produit *l'anastomose*, la *diapedese*, la *diairese* dans les uns, & trop d'attenuation & de broyement dans les autres.

724. Si la solidité est trop diminuée, on comprend que les vaisseaux & les liqueurs sont comme dans l'inaction, sont en repos, & on a l'idée d'une prompte cohésion.

725. Une particule d'humeur péche par sa figure, sur-tout lorsque de sphérique qu'elle est naturellement, elle devient angulaire pointuë; de-là appliquant tout son mouvement à une petite partie,

devient âcre ; ces changemens, quoique de bien des sortes, peuvent être commodément rapportés, 1°. à une acrimonie qu'on nomme purement méchanique, lorsque, tout restant dans le même état, la figure seule forme des angles aigus solides. 2°. A une acrimonie appellée saline, qui est ici principalement muriatique, de sel armoniac, acide, alcalescente, fixe, volatile, simple, composée. 3°. A une acrimonie huileuse, qui vient d'une huile saline, d'une huile terrestre, d'une huile saline, & en même-tems terrestre, âcre & brûlée. 4°. Savoneuse, telle qu'elle se trouve dans les venins des animaux & des végétaux. 5°. A une acrimonie composée des quatre précédentes, & à celle qui naît souvent dans le corps des âcres ou des vitriols métalliques qu'on a pris.

726. Une maladie de conséquence & qu'on peut à peine guérir, à laquelle nos humeurs sont sujettes, c'est lorsque leurs particules sont si roides, qu'elles ne peuvent être broyées ni divisées par les forces naturelles du corps, ni recevoir la figure qui leur est nécessaire.

727. Mais elles sont aussi malades ; lorsque leurs figures sont trop sujettes à changer ; en effet, quand les surfaces des particules sont applaties, le contact qui

augmente, en produit la concrétion.

728. La trop grande élaſticité des parties de nos humeurs, eſt encore un mal aſſez conſidérable : car alors le moindre changement de chaleur, ou de mouvement qui fait compreſſion, en produit ſans ceſſe un trop grand dans toute la cohéſion des humeurs.

729. L'union trop forte de chaque molécule eſt encore ici une maladie ; en ce qu'il empêche qu'il ſe ſépare de petites particules des grandes ; production qui eſt cependant ſi néceſſaire pour l'integrité de la vie. Le contraire, je veux dire, la trop facile diviſibilité nuit auſſi ; en ce que c'eſt un obſtacle à la conſtance de la ſanté & de la vie.

730. Comme il n'eſt point dans la ſcience de la Médecine de maladies de plus grande importance, il n'en eſt point dont l'intelligence ſoit plus néceſſaire pour faire la baze fondamentale de la meilleure pathologie. Cependant on ne peut guéres les comprendre, que par une exacte obſervation des effets, qu'elles produiſent dans les maladies. D'où l'on voit clairement l'origine de l'*idioſyneraſie* morbifique des humeurs.

731. Mais ſi vous conſiderez à la fois toute la maſſe des humeurs, vous trou-

verez que leurs maladies principales sont leur trop grande fluidité, ou leur grande tenacité; leur trop grand mouvement par les vaisseaux, ou leur trop foible circulation; ou enfin un vice composé de tous ceux dont on a fait le détail jusqu'à présent (717. à 731.)

732. Les humeurs demeurant les mêmes, peuvent être viciées par le seul changement de lieu. Il y a deux classes de ce mal, 1°. Quand un vaisseau, dont le diamétre est trop augmenté, reçoit des humeurs épaisses qu'il ne peut transmettre, parce que son canal se rétrecit ensuite insensiblement. 2°. Lorsque les vaisseaux rompus de quelque maniere que ce soit, laissent les humeurs s'épancher, & s'amasser entre les parties solides du corps dans les interstices que leur distension a formés; on conçoit qu'il faut rapporter ici l'anévrisme vrai, les varices, le succement, l'anévrisme faux, *l'échimose*, toutes choses qui viennent d'un sang qui se trompe de lieu. On doit mettre dans la même classe l'œdéme, les pustules, l'hydropisie de la membrane cellulaire, de la tête, du thorax, de l'abdomen, de l'uterus, de l'ovaire, des testicules, du scrotum, du péritoine, de toute l'habitude du corps, genre de ma-

produit par une lymphe qui péche de la même maniere, & enfin les *emphysemes* que l'air produit. Ces maux ont communément leur siége dans la membrane cellulaire qui est d'un tissu délicat, facile à distendre & à déchirer.

733. Or ces humeurs croupissantes, amassées, répanduës, se putréfient par la chaleur & le repos, deviennent purulentes, ichoreuses, corrosives, âcres, détruisent le tissu délicat des solides; d'où naissent des sinus, des fistules, des ulceres, la gangrene, le sphacele, des cancers, & autres maladies semblables.

734. Voilà les principales différences des maladies (699. jusqu'à 734.) tirées de leur nature même, & pour la plûpart, elles sont la source de tant d'autres maux, que, pour cette raison, elles mériteroient presque d'être mises au nombre des causes des maladies.

735. De plus les Médecins ont coûtume de distinguer les maladies, de certains accidens externes, qui sont communs à un grand nombre de maux d'une nature tout-à-fait differente, & qui cependant ont en Médecine des distinctions & des usages célébres, quoiqu'on en ait trop multiplié les divisions. Voici les principales; nous passerons les autres sous silence.

736. 1. par rapport à leur cause, on distingue les maladies, en *idyopathiques*, en *sympathiques*, en *protopathiques*, ou *deuteropathiques*; héréditaires, de naissance, & acquises.

2. Eu égard au sujet, on les distingue en maladies d'âge, d'enfans, de jeunes gens, d'adultes, de vieillards; en maladie de genre, d'homme, de femme, de fille, de femme grosse, de femme accouchée, de nourrice; ainsi qu'en maladies générales & particulieres.

3. Par rapport au temps, on les divise en maladies aiguës, qui se terminent en quatre jours, en sept, en vingt; en maladies chroniques, en maladies de printemps ou d'automne; en continues, continentes, intermittentes.

4. Rélativement aux effets, elles sont salutaires, benignes, malignes, curables, incurables, mortelles, contagieuses.

5. Principalement eu égard à leur état on distingue leur commencement, leur progrès, leur terme, leur diminution leur fin.

ETIOLOGIE PATHOLOGIQUE.

737. ON nomme cauſe de maladie, ce qui fait la maladie préſente ; c'eſt preſque toûjours une choſe Phyſique préſente. Ou elle produit effectivement un nouvel état dans les ſolides & dans les fluides, qui eſt preſque la maladie même. Ou elle détruit ce qui eſt tout-à-fait requis pour exercer la fonction.

738. Si elle a exiſté en quelque maniere dans le corps avant l'effet produit, on l'appelle interne; mais ſi exiſtant hors du corps, elle y eſt appliquée & produit en conſéquence une maladie, elle prend le nom d'externe.

739. Les internes léſent le plus ſouvent, premierement les humeurs, enſuite les parties ſolides ; les externes ont coûtume d'affecter les ſolides avant les liquides ; on exceptera peut-être un petit nombre de maladies que le venin ou la contagion produit.

740. On appelle cauſe prochaine de maladie, toute cette cauſe, qui conſtitue directement tout le mal préſent;c'eſt toûjours la cauſe entiere, ſuffiſante, pré-

ſente de toute la maladie, ſoit que cette même cauſe ſoit ſimple, ou composée. Sa préſence ſuppoſe l'exiſtence & la continuation du mal. Il ſe diſſipe par ſon abſence. C'eſt preſque la même choſe que la maladie entiere, il eſt donc, je ne dis pas très-utile, mais fort néceſſaire de la rechercher.

741. On nomme cauſe éloignée de maladie, celle qui change tellement le corps, qu'il tombe malade, lorſqu'il ſurvient une autre cauſe, par la mauvaiſe diſpoſition qu'il avoit auparavant. Cette cauſe n'eſt donc jamais entiere, ni ſuffiſante pour produire ce mal. L'autre cauſe acceſſoire ſeule ne le produiroit pas auſſi: il faut pour cela le concours des deux enſemble. C'eſt pourquoi, pour guérir, il faut les déraciner l'une & l'autre. Ce ſont ces deux cauſes, qui, jointes enſemble, ſont la cauſe prochaine.

742. La cauſe éloignée appliquée au corps, s'appelle *prédiſpoſante*, ou *proégumene*; telles ſont, par exemple, le temperament, la pléthore, la cacochymie.

743. La cauſe acceſſoire qui ſe réunit à la cauſe éloignée, pour l'exciter à produire de concert la maladie, prend le nom de *procatarctique*. Quelques-uns la

nomment *occaſionnelle.* Elle ne nuit, qu'en ce qu'elle change la diſpoſition qu'on avoit à telle maladie, en cette maladie même. Elle eſt tantôt interne, & tantôt externe.

744 Pour retenir aiſément ces dernieres, on peut les ranger en quatre claſſes fort commodes pour les trouver, & les expliquer avec ordre; qui ſont:

1. Les choſes qu'on prend; l'air, les alimens, la boiſſon, les médicamens, les venins, toutes les choſes qui entrent dans le corps par les pores de la peau, par l'ouverture des narines, par la bouche, par la trachée-artere, par l'éſophage, par l'eſtomac, par les inteſtins, par les parties génitales de la femme, ſous une forme viſible ou inviſible, en fumée, en boiſſon, en clyſtere, en infuſion.

2. Ce qu'on a fait. Le mouvement de tout le corps, ou d'une partie, les paſſions de l'ame quelles qu'elles ſoient, la tranquillité du corps & de l'eſprit. D'où il ſuit qu'il faut ici rapporter le ſommeil & la veille.

3. Les choſes retenuës, évacuées, ſoit ſaines, ſoit récrémenteuſes, ſoit morbifiques.

4. Les choſes externes appliquées au

corps; l'air, les vapeurs, les fomenta-
tions, le bain, le vêtement, les lini-
mens, les onguens, les emplâtres, tout
instrument vulnerant, contondant, cor-
rodant.

745. D'autres divisent ces mêmes cau-
ses en six classes, sous le titre de cho-
ses non-naturelles, qui sont, 1°. l'air
2°. les alimens & la boisson, 3°. le mou-
vement & le repos, 4°. les passions de
l'ame, 5°. les choses retenuës, & éva-
cuées, 6° le sommeil & la veille. On
leur donne ce nom, parce que selon le
bon ou le mauvais usage qu'on en fait,
elles peuvent devenir bonnes ou mau-
vaises. Ces causes peuvent en effet se rap-
porter à ces classes. Cependant la divi-
sion précédente nous paroissant plus
commode, & plus propre à réüssir dans
nos recherches, nous la suivrons par pré-
férence.

746. L'air trop chaud dissipe les par-
ties les plus humides des yeux, des na-
rines, de la bouche, de la trachée-arte-
re; desséche les petits vaisseaux de ces
parties, épaissit davantage le sang du
poumon, empêche par ces deux causes
l'action de ce viscere, fait naître plusieurs
maladies qui en dépendent, emporte les
humeurs externes qui sont toûjours les
plus

plus tenuës ; brûle, pour ainsi dire, les internes qui restent, dissipe leurs particules les plus mobiles, rapproche, condense, desséche les plus lentes ; il diminuë donc sans cesse les parties aqueuses, spiritueuses, salines, volatiles ; au contraire il augmente les parties salines fixes, les huiles grossieres & tenaces, & les huiles âcres brûlées, & enveloppées dans les autres, ainsi que les parties terrestres fixes ; il les accumule, les unit, & en fait des masses irrésolubles : Ce qui donne lieu à *l'imméabilité* des humeurs, à *l'allongement* & à l'affoiblissement des solides, & aux effets qui s'ensuivent, à l'obstruction, au desséchement, à l'inflammation, au défaut de coction, à la putréfaction, à la constipation, à la soif, à la strangurie, aux urines rouges, aux humeurs jaunes, à des maladies aiguës, chaudes, séches, & principalement au dérangement des fonctions du genre nerveux & lymphatique.

747. L'air froid racourcit les fibres solides, les condense, leur donne de la force ; de-là il augmente leur action sur les humeurs ; mais le degel dissout & détruit les fibres. Ce même air froid rapproche les particules des humeurs, les condense, desséche le pou-

mon, le resserre, & coagule le sang de ce viscere; d'où naissent l'obstruction, l'inflammation, le desséchement, le soufflement, la toux, les rhumes, les catarres, la mucosité, le pus, la gangrene, le sphacele; mais si en même temps on se donne une grande agitation, alors il se fait une si grande action & réaction réciproque des solides & des fluides, que cela produit une attenuation, une transpiration, une voracité, une débilité extrême, des défaillances & la mort subite; si au contraire on reste en repos, exposé à un grand froid, il survient des angourdissemens, des douleurs dans les membres, & le scorbut.

748. Si l'air est trop humide, il relâche, dissout, affoiblit les fibres, sur-tout celles du poumon, retient, augmente, accumule la lymphe du poumon, empêche la transpiration de ce viscere; d'où naissent encore des toux, des péripneumonies séreuses; des diarrhées semblables, des engourdissemens, des fiévres. S'il se joint une grande chaleur à l'humidité de l'air, il se fait une prompte putréfaction; si au contraire elle est accompagnée d'un grand froid, elle produit un amas de corruptions séreuses.

749. L'air trop sec occasionne à peu

près les mêmes effets que l'air trop chaud.

750. L'air trop pésant comprime tous les tuyaux & les humeurs du corps, surtout dans le poumon, ce qui fait que le cœur trouve trop de résistance, que le mouvement des humeurs est interrompu, arrêté, & comme suffoqué.

751. Si ce même air est trop léger, comme il presse peu les vaisseaux & les humeurs, il les dilate, les rarefie, cause par-là des tumeurs, des éruptions d'humeurs, des erreurs de lieu assez fâcheuses, & en conséquence les maladies (732.). Il peut aussi moins vaincre l'élasticité des fibres pulmonaires qui resiste à leur dilatation; d'où la respiration s'arrête, le sang s'amasse dans le poumon : on est saisi d'une péripneumonie prompte, & de la mort. De ces mêmes effets, on peut déduire ceux de l'air dense & rare.

752. Le climat, la saison de l'année, la terre, la mer, les montagnes, les lacs, les marais, les rivieres, les vapeurs, les exhalaisons, les météores, changent tellement l'air, qu'il produit diverses maladies, qui dépendent moins de la nature même, ou des qualités & proprietés de l'air, que de la nature, & de l'ac-

tion des corps étrangers qui s'y sont mêlés. D'où l'on doit aussi en déduire l'origine & la connoissance.

753. Quant aux vents, ils agissent sur notre corps, ou par leur mouvement, ou en tant qu'ils servent de véhicule aux qualités de l'air que nous venons d'expliquer (746.) jusqu'à (752.) il est impossible de donner ici des préceptes qui conviennent à tous les temps & à tous les lieux ; il n'y a que la connoissance chirographique du lieu & de ses environs, comparée avec les saisons de l'année, qui puisse nous bien éclairer. On sçait cependant en général que les vents agissent comme chauds, froids, humides, secs, & qu'ainsi ils changent les solides & les liquides, & produisent des effets notables par la vicissitude continuelle de ces qualités.

754. Les alimens & la boisson peuvent produire des maladies, soit qu'ils péchent par la quantité, ou par la qualité.

755 Par la quantité, lorsqu'on en prend trop ou trop peu.

756. Si l'on en prend trop, l'estomac est trop distendu, de-là ses orifices se ferment spasmodiquement, les vaisseaux sont comprimés ; le délayement, la digestion, le broyement, la séparation,

l'expulſion des alimens ne ſe font point : ce qui donne lieu à la *dyſpnée*, interrompt le cours des humeurs, cauſe des crudités, des rots, des nauſées, la *cardialgie*, le vomiſſement, la putrefaction, le vertige, la confuſion, la cachexie, tous vices, qui une fois formés, ſe corrigent à peine, ainſi que le dérangement des fonctions qui s'enſuit.

757. La trop grande diſette, n'étant qu'un pur défaut, ne produit aucun effet par elle-même ; mais comme les actions de la vie ne perſiſtent pas moins, elles ratiſſent, détachent, détruiſent, conſument les ſolides, diſſipent les humeurs les plus ſubtiles, épaiſſiſſent celles qui reſtent ; diſſolvent par le frottement continuel les huiles & les ſels, les exaltent, les rendent volatils, âcres, corroſifs, putréfient les humeurs, infectent l'haleine ; de-là il ſe forme dans le ventricule principalement, & dans les inteſtins une écume ſaline, âcre, bilieuſe, putride ; on a des nauſées, des rots, des défaillances, un appetit prodigieux, enſuite tout-à-fait détruit ; après cela une ſoif, une ſécchereſſe, une débilité énorme, des coliques violentes, des borborigmes, des amas, des vomiſſemens de bile, on devient maigre, on ne peut

dormir, on tombe en épilepſie, & en fiévres furieuſes, auſquelles ſuccede la mort.

758. D'où il eſt clair que la trop grande abſtinence cauſe des maladies plus fâcheuſes, que la trop grande réplection, & que les vices qui ſont les ſuites de l'une, ſont bien plus difficiles à guerir, que ceux qui naiſſent de l'autre, comme Hippocrate nous l'apprend.

759. Pour les vices qui conſiſtent dans la mauvaiſe qualité des alimens ſolides & liquides, on peut les rapporter à l'acrimonie, à la viſcoſité, ou à *l'oleoſité.*

760. L'acrimonie des alimens eſt premierement ſaline; or celle-ci eſt muriatique, acide, ſpontanée, ou fermentée. La premiere produit la ſoif, la rancidité, l'âprête, la ſécchereſſe, la rigidité, l'acrimonie dans les humeurs principalement ſéreuſes; une ſemblable diſſolution des humeurs, rend la lymphe impropre à nourrir, détruit les plus petits vaiſſeaux, cauſe des douleurs rongeantes, & le ſcorbut muriatique. L'autre qui eſt ou acide ſimple, ou communément *acerbe* en même temps, reſſerre, épaiſſit, coagule, donne lieu principalement à l'acrimonie aigre, à des douleurs lancinantes, froides à la cardialgie, à la pâleur, à la gale; & elle

réside principalement dans les fruits qui ne sont pas tout-à-fait assez murs. La troisiéme enfin, qui a son siége dans les vins acides ou le vinaigre, produit presque les mêmes effets, mais plus légers ; de sorte que leur trop grand usage faisant dominer cette espéce d'acrimonie, rend la sérosité du sang âcre, acide ; d'où naissent le rhumatisme, la goutte, & autres maux semblables.

761. On trouve secondement dans les alimens & la boisson une acrimonie aromatique, qui, pour l'ordinaire, est composée de sel & d'huile âcres unis ensemble. Celle-ci produit la soif, la sécheresse, des chaleurs, des ardeurs, des irritations dans les solides, augmente le cours des fluides, dissipe les parties les plus liquides, & donne lieu en conséquence à la cardialgie, à des ardeurs d'estomac, à des nausées, à des rots, à des vomissemens, à des fiévres, à la maigreur, à des contractions, & aux maladies qui viennent de-là.

762. Troisiémement on y découvre une acrimonie spiritueuse que la fermentation fait naître, qui s'augmente avec le temps, & parvient à son dernier degré par la distillation. Elle réside ordinairement dans le vin, dans la vieille biere,

dans les esprits distillés ; elle produit la soif, l'yvresse, un resserrement sec des fibres, des coagulations d'humeurs qu'on peut à peine résoudre, une irritation prompte, & qui disparoît très-vite dans les parties solides ; d'où naît la nécessité de boire sans cesse de plus en plus de pareilles liqueurs ; de-là des débilités, des vents, des obstructions, des fiévres, des tumeurs, la leucophlegmatie, l'hydropisie, & autres maux semblables.

763. Quatriémement, enfin il y a une acrimonie pénétrante, fermentante, qui a principalement son siége dans le *moust* crud de fruits d'Eté, ou dans le vin, ou dans la biere, enfermés dans le temps même de leur fermentation promptement arrêtée : cette derniere enfante des rots, des gonflemens, des spasmes dans l'estomac & les intestins, des vomissemens, le *cholera*, des diarrhées, des dyssenteries, l'ileus, &c.

764. Quant à la trop grande viscosité, elle vient de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, ou de parties gélatineuses d'animaux, ainsi que de fromage visqueux, ou de coagulations de lait trop pressées : les effets sont une pesanteur dans l'estomac, des vents, des rots, des âcretés, des crudités, des obstructions

dans les petits vaiſſeaux des inteſtins; de-là l'inaction du canal inteſtinal, le ventre farci s'enfle & ſe durcit; enſuite les parties viſqueuſes s'inſinuent dans la maſſe du ſang, & forment par leur rénion une mauvaiſe viſcoſité: ce qui cauſe des obſtructions dans les glandes, la pâleur, l'inaction, le froid, des tumeurs, d'où il eſt encore évident que les corps appellés potentiellement froids, produiſent les mêmes effets, & d'ailleurs nuiſent plus que tous les autres aux perſonnes plongées dans l'oiſiveté & le repos.

765. Les matieres trop huileuſes lubréfient, relâchent, affoibliſſent les ſolides, obſtruent les petits vaiſſeaux, empêchent pour cette raiſon l'entrée des matieres aqueuſes, dépravent le mélange des humeurs, font naître des parties âcres, nidoreuſes, brûlantes, & cauſent par-là des rots, des nauſées, des vomiſſemens amers, huileux, une ſoif énorme, des obſtructions, des inflammations, des indigeſtions, & les maux qui s'enſuivent.

766. Le trop grand mouvement muſculaire dans tout le corps, ou dans quelqu'une de ſes parties, augmente toûjours la contraction & le relâchement reciproques des fibres muſculeuſes, & en

même temps le cours de toutes les humeurs ; de-là les fluides & les solides trop usez se dissolvent;les parties aqueuses, spiritueuses, mobiles, se dissipent ; le résidu des humeurs se condense, s'enflamme;en même temps les huiles & les sels trop attenués, broyés, devenus volatils, âcres, s'exaltent ; cela forme des vapeurs putréfiées ; les huiles grossieres tenaces s'accumulent, les humeurs se brûlent en quelque sorte, & principalement la bile ; la moëlle se consume, une matiere ichoreuse remplit les cellules, on devient maigre ; suivent en conséquence la fatigue, la douleur, l'inflammation, la fiévre, la suppuration, la gangrene, l'hémorrhagie, la mort subite.

767. Dans les sujets cacochimes, ou dans ceux qui ont quelque viscere presque consumé, ce grand mouvement des muscles est tout à coup mortel, ainsi que dans les grandes chaleurs.

768. L'excès des veilles consume les esprits que le sommeil seul peut reparer ; desséche le reste ; use les solides les plus délicats, principalement du cerveau ; augmente l'âcre, empêche les concrétions & la nutrition, irrite la bile ; d'où naissent la maigreur, des fiévres, differens délires, l'atrabile, son agitation

ſon évacuation ; ſes effets les plus terribles, la triſteſſe, le dérangement de l'imagination, & des inquietudes continuelles.

769. Le trop long repos des muſcles, dans tout le corps, ou dans quelqu'une de ſes parties, rend les fibres muſculaires impropres au mouvement, rallentit le cours de toutes les humeurs ; produit l'inaction, tant des fluides, que des principes dont ils ſont compoſés, la réplétion des cellules, l'amas de la moëlle ou de la graiſſe, l'embonpoint, la leucophlegmatie, le froid, l'engourdiſſement, la pareſſe, &c. D'où par conſéquent on peut déduire les effets d'une vie oiſive & ſédentaire.

770. L'excès du ſommeil conſume les parties volatiles, épaiſſit peu à peu les autres, les amaſſe dans les vaiſſeaux lateraux, en ſorte qu'elles s'y meuvent à peine, fixe les excrémens, appeſantit le cerveau, remplit la tête, émouſſe les organes des ſens & des mouvemens, produit preſque tous les effets dont on a déja parlé (768.), par conſéquent nuit principalement à ceux qui y ſont fort diſpoſés, au lieu qu'il eſt utile à ceux qui ſont toûjours prêts à veiller.

771. Les paſſions de l'ame, violen-

tes, ou long-tems fixes, changent, fixent, dépravent d'une façon prodigieuse le cerveau, les nerfs, les esprits & les muscles. C'est pourquoi, selon leur diversité & leur durée, elles peuvent produire & entretenir plusieurs sortes de maladies.

772. La trop grande excrétion de salive trouble la premiere digestion, & conséquemment celles qui suivent, produit la soif, la sécheresse, l'atrabile, la consomption, l'atrophie. Mais si elle n'est point filtrée dans la bouche, ou du moins si elle l'est en bien plus petite quantité que de coûtume, la manducation des alimens, le goût, la déglutition, la digestion sont empêchées, & la soif est en même temps augmentée.

773. La trop grande évacuation de bile par la bouche, ou par les selles, prive les visceres chylopoïetiques de l'humeur qui leur est la plus nécessaire; de-là empêche la coction, la sécrétion des alimens, l'excrétion des matieres fécales, rend le temperament acide, froid, débile, cause la pâleur, la leucophlegmatie, des défaillances. Mais si la bile formée trouve des obstacles qui l'empêchent de couler dans les intestins, l'ictere s'ensuit avec les maux qui en sont les avant-coureurs.

774. Si la lymphe du pancréas & des inteſtins ſe décharge en trop grande abondance dans le canal inteſtinal, elle produit les mêmes maux que la ſalive qui péche ainſi (772.), mais principalement des diarrhées ſéreuſes, d'où naiſſent de grandes débilités, des défaillances, le deſſéchement, la ſoif, la fiévre hectique, le maraſme. Si elle ne prend point ſon cours dans les inteſtins, ou s'il s'y en décharge très-peu, il s'accumule dans les inteſtins des maſſes épaiſſes, compactes, qui cauſent des peſanteurs, des ſentimens de replétion, des coliques violentes, la ſoif, la fiévre, la conſtipation, des tumeurs, &c.

775. La trop grande évacuation du ſang, par les reins, par le foye, par les inteſtins, par l'uterus, par la *diaireſe*, la *diapedeſe*, ou par des playes, diſſipe les forces, diminue la quantité des eſprits, détruit toutes les actions du corps, occaſionne un amas de matieres cruës, aqueuſes, pâles, froides, produit la leucophlegmatie, l'hydropiſie, un relâchement dans tous les vaiſſeaux, donne de la capacité aux arteres. Pour celles auſquelles on eſt depuis long-temps accoûtumé, & qui ſe font périodiquement, ou par la voye des hémorrhoïdes, ou par

celles des menstrues, ou même par d'autres lieux moins ordinaires, si elles viennent à être supprimées, on est sujet à des inflammations violentes, à des étranglemens de la circulation, à des fiévres, à un grand nombre de maladies surprenantes, & sur-tout à des hémorrhagies singulieres en d'autres parties.

776. La trop grande perte de semence produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le desséchement, des douleurs dans les membranes du cerveau, des chaleurs, émousse les sens & sur-tout la vûe, donne lieu à la phtisie dorsale, à l'indolence, & à diverses maladies qui ont de la liaison avec celles-là.

777. Les urines trop abondantes causent le desséchement; *l'imméabilité* des humeurs, des ardeurs, une soif inéxtinguible, des crudités; une diminution d'esprits, la maigreur, l'atrophie, & autres maux semblables. Les sueurs trop abondantes, produisent à peu près les mêmes effets. La suppression d'urines détruit & corrompt la vessie, les ureteres, les reins, le bassinet, par la distension, la corrosion, & la putréfaction qui s'ensuit; elle communique une acrimonie alcalescente à toute la masse du sang; de-

là irrite les filamens délicats du cerveau, produit des anxietés, des assoupissemens, des insomnies, des vertiges, & l'apoplexie.

778. La trop grande transpiration produit une extrême foiblesse, & en conséquence des défaillances, & la mort subite; mais si elle se fait en trop petite quantité, ou est supprimée, les petits vaisseaux de l'extrémité de la peau meurent desséchés; de plus grands vaisseaux excréteurs deviennent arides & obstrués, la circulation se dérange par conséquent, les matieres âcres sont retenues, les humeurs se putréfient; on est sujet à des crudités, à des fiévres, à des inflammations, à des apostumes.

779. Les choses froides extérieurement appliquées bouchent les pores, resserrent les fibres, poussent en arriere les matieres retenues, empêchent la transpiration, & par conséquent donnent lieu aux mêmes effets que la transpiration empêchée. Au contraire les corps chauds ouvrent, relâchent, exhalent, attirent vers la peau, mais desséchent les corps humides, nettoient les ordures, ouvrent les pores, relâchent les vaisseaux, attirent au-dehors; c'est pourquoi la trop grande humidité fait naître les mêmes maladies que l'excès des sueurs (777).

Les choses séches font le contraire d'où l'on connoît l'efficacité des bains, des fomentations, des épithémes, dès qu'on sçait quelle en est la matiere, la qualité, comment on l'applique, & combien de temps; on doit aussi facilement comprendre tout ce qui a été dit (774. n. 4.)

780. De plus il y a certaines dispositions internes, si générales, que plusieurs maux en dépendent, comme de leurs causes; c'est pourquoi elles trouvent place dans l'énumeration générale des causes, & on a coûtume de les expliquer par leurs causes propres; je parle principalement de la pléthore, de la cacochimie, & des matieres hétérogenes internes.

781. La pléthore arrive, est entretenue, & augmentée dans un sujet qui a les visceres chylopoïetiques robustes, les vaisseaux sanguins lâches, qui se nourrit d'alimens succulens, est à la fleur de son âge, d'un temperament sanguin, qui respire un air humide, a l'esprit oisif & indolent, qui a perdu quelque membre; enfin ce mal arrive principalement dans l'Hyver ou dans l'Eté. Dans la pléthore la chaleur & le mouvement sont insupportables, les grands vaisseaux sont dis-

tendus, les petits ſont comprimés ; de-là à la moindre occaſion les vaiſſeaux ſont déchirés, les liqueurs ſont en quelque ſorte étranglées dans leur cours, les uns & les autres ſont dans l'inaction, d'où la pareſſe s'enſuit.

782. On peut regarder la cacochimie ou dans ce qui arrive extrinſequement aux humeurs, ou dans ce qui y reſte intérieurement adhérent, & d'ailleurs ou dans toute la maſſe des humeurs, ou dans quelque fluide particulier.

783. Lors donc qu'il ſe fait un trop grand mouvement des humeurs par les vaiſſeaux, il produit la compreſſion, le broyement, l'attenuation des humeurs, la chaleur, une diſpoſition inflammatoire, & les maux qui ont été déja expliqués (766.), leur cours trop lent produit des vices tout à fait ſemblables à ceux qu'on a expoſés (669.), ſur-tout il n'eſt rien de plus dangereux que l'excès ou le défaut du mouvement des eſprits animaux; car par-là toutes les coctions, ſécrétions, excrétions, ſont dérangées, d'où naiſſent mille ſortes de maladies.

784. Quant à la trop grande fluidité des humeurs, elle cauſe trop de diſſipation, de conſomption, du dérangement dans les ſécrétions, du rétréciſſement

dans les grands vaisseaux, de l'affaisse-ment dans ces mêmes vaisseaux, de l[a] foiblesse, des obstructions, des ruptu[r]es, des suppurations dans les petits vai[s]seaux; elle est principalement nuisible lorsqu'elle est accompagnée d'un gran[d] mouvement & d'une forte acrimonie.

785. Leur trop grande ténacité caus[e] des obstructions, des extensions de vaisseaux, des douleurs, des tumeurs, surtout aux glandes, & aux plexus arteriels. Mais lorsque l'acrimonie est pareillemen[t] jointe à la ténacité, suivant la divers[e] proportion des concours de ces deu[x] qualités, les petits vaisseaux se détruisent, les fluides s'extravasent, ce qu[i] produit ensuite des pustules, des inflammations, des gangrenes, le spacele, l[e] cancer, des ulceres malins, la carie, & autres maux semblables. Or l'acrimoni[e] tantôt accompagne, & tantôt suit la ténacité.

786. Les humeurs acides crues, acide[s] âpres, acides fermentées vineuses, acides chyleuses, acides laiteuses, alcalescentes, volatiles, ou fixes, ou véritablement alcalines; les humeurs salées, comme de la saumure, ou du sel armoniac les humeurs âcres, salines, huileuses aromatiques; enfin les humeurs huileu[ses]

ſes & inſipides excitent des maladies tout-à-fait ſemblables à celles dont on a parlé (depuis 760. juſqu'à 767.

787. Suivant ce qui a été dit, on comprend auſſi l'origine & les effets de cette pituite inſipide, acide, ſalée, vitrée, dont les anciens ont tant fait mention.

788. Pour la bile jaune comme le jaune-d'œuf, porracée, œrugineuſe, ſemblable au paſtel, des convulſions, les paſſions, le mouvement ſeul, ſuffiſent ſouvent pour la produire, par une cauſe qu'on a à peine expliquée juſqu'à préſent : or elle produit pluſieurs maladies fâcheuſes, des nauſées, des dégoûts, des anxiétés, des hocquets, des cardialgies, des vomiſſemens, des douleurs iliaques, des coliques, des vents, des borborigmes, des diarrhées, des dyſſenteries, des maladies aigues, des fiévres, des convulſions.

789. La bile, appellée noire, à cauſe de la couleur, & bile, par rapport au lieu où elle s'amaſſe, & duquel elle ſe ſépare, a quelquefois un goût du plus fort vinaigre, & quelquefois de ſang putréfié, qui ronge, brûle, liquéfie, fait naître l'inflammation, la gangrene, le ſphacele, les plus énormes douleurs, & les plus violentes efferveſcences. Parmi

les causes des maladies, on distingue trois sortes de cette bile; la premiere, la plus douce, se sépare de la matiere même d'un sang trop agité, qu'on nomme brûlé, pour cette raison (766. 783). La seconde qui est formée de cette premiere échauffée de plus en plus par les mêmes causes. La troisiéme qui vient d'une bile corrompuë, rotie, jaune, semblable au jaune-d'œuf, porracée, œrugineuse, épaisse comme du pastel, en sorte que celle qui est formée par la derniere est toûjours la pire; d'où il suit qu'elle produit des effets tout-à-fait différens, selon sa diverse nature, & selon celle de la partie dans laquelle elle se dépose.

790. Il en est ainsi du sang, du sérum, de la bile; selon que l'acide, l'alcali, le sel muriatique, l'huile, ou la terre y dominent, ils produisent les maladies qui en dépendent (760. jusqu'à 767. & 786).

La sérosité du sang, la bile, l'urine, forment de leur matiere des calculs qui sont composés d'esprit volatil, de sel, d'huile, & d'une terre qui leur sert de baze, unis ensemble. Or ces calculs, par l'accroissement de leur masse, par leur poids, & leur mouvement, compriment les parties voisines; d'ailleurs les vaisseaux où les calculs sont contenus, étant

mûs & pressés contre la surface dure & raboteuse de ces pierres, perdent des particules de leur substance qui se ratissent, se détachent, & se rompent enfin à force d'être amincis ; de-là le passage des humeurs est intercepté, on souffre de la douleur, il se forme des inflammations, des ulceres, la gangrene, le cal, & les effets qui sont les suites de ces maux.

792. Les œufs des insectes entrent dans notre corps avec l'air que nous respirons, & les alimens solides ou liquides que nous prenons ; étant donc mêlés à la pituite intestinale, ou aux excrémens, ou faisant leur nid dans des cavités, & ensuite fomentés par le repos & la chaleur, il peut en éclore des vers ronds, larges, ou ascarides ; on a même quelquefois le malheur d'en avaler avec les alimens, d'où il arrive qu'ils croissent & se développent dans le corps. Or ces vers, en suçant, en se remuant, en piquottant, en rongeant, en perçant, consument le chyle, irritent les nerfs, blessent les solides, excitent des nausées, des horreurs, des cardialgies, des vomissemens, des défaillances, la maigreur, la faim canine, font enfler l'abdomen, occasionnent principalement des vents, & des tumeurs qui se forment tout-à-coup.

793. L'action externe ou interne des corps en mouvement, bleſſe les parties les plus ſimples de notre corps, par un effet que tout le monde appelle méchanique, parce que réellement il eſt connu & ſenſible. On ne peut donc, de l'aveu de tous, rapporter cette action à la chaleur, au froid, à l'humide, au ſec, aux principes Chimiques, à l'acre alcali, ou à l'acide. Nous croyons que c'eſt ainſi qu'agiſſent d'autres cauſes moins viſibles, & en conſéquence peu connues, & que les maladies des parties ſimilaires, principalement, ſont les ſuites de leur action.

794. On appelle fluxion, toute matiere morbifique qui s'eſt amaſſée tout à coup dans une partie du corps; ſi l'amas s'eſt fait lentement, on leur donne le nom de collection : ce mal reconnoît pour cauſe l'inaction de la partie ſolide qui ne peut dompter, ni chaſſer la matiere qui commence à ſe former, ou la dérivation de la matiere peccante déja formée ailleurs, dans la partie maintenant affectée.

795. Cette dérivation, à laquelle les Anciens ont donné le nom de fluxion ou d'attraction, ſe fait par le mouvement, la chaleur, la douleur, le frotte-

ent ; & voilà l'origine des maladies
u'on nomme maladies avec matiere.
796. Les venins, la peste, les miasmes
ontagieux s'étant insinués dans le corps
e quelque façon que ce soit (744. 1. 4.)
essent les solides, les fluides, ou les
ns & les autres, de sorte que le cours
es humeurs vitales est arrêté. Ils agissent
ûjours, à la vérité, méchaniquement,
793.) mais souvent on a bien de la pei-
e à expliquer ce méchanisme, si ce n'est
ar les principes de la Chimie. En effet
n conçoit aisément qu'ils blessent les
lides par les dissolutions, les relâche-
nens, les constrictions, & les obstruc-
ons qu'ils causent; qu'ils alterent la na-
ure des fluides, en les épaississant, en
s dissolvant, & en les rendant trop âcres;
t qu'ainsi ils corrompent en même tems
s solides & les fluides, par le concours
e ces funestes effets : mais la plûpart
gissent avec tant de vélocité sur les nerfs,
poumon & le sang, & jusqu'ici on a
peu observé comment cela se fait, que
ur action passe pour extraordinaire &
ncompréhensible. Voilà les maladies de
oute substance, ainsi nommées par les
nciens.
797. Il y a encore des maladies qui
iennent de certaines causes tout-à-fait

particulieres, qu'il faut bien remarquer, parce qu'elles donnent lieu à une mauvaise conformation; les principales sont, l'imagination de la mere, l'imprudence de l'accoucheuse, ou de la nourrice, ou la négligence de la gardienne; car par ces causes le corps délicat d'un enfant agité, pressé, tiré, poussé, lié, se défigure d'une façon presque irrémediable. La nature d'humeurs âcres & épaisses produit plusieurs maux semblables.

798. Les causes des cavités viciées dans des parties mal conformées sont aussi évidentes, soit qu'on les regarde comme internes, ou comme externes. (707. 709.) Pour la *diairese*, elle est produite par la distension, par l'acrimonie, ou par une force externe. On conçoit clairement par-là les autres maux qui y ont rapport.

799. Une forte pression, une violente distraction, le relâchement ou la rupture des ligamens, ou des membranes qui les rétiennent, donnent lieu à des laxations, à des entorses, à des hernies, & aux chûtes des parties.

800. Les causes principales de la solution de continuité, sont les instrumens qui coupent, picquent, frappent, rongent, brûlent, distendent, contondent, rompent.

SYM-

SYMPTOMATOLOGIE

PATHOLOGIQUE.

801. ON appelle *ſymptome* d'une maladie, ce qu'une maladie produit comme cauſe, de non naturel dans un ſujet malade, en ſorte qu'on peut cependant diſtinguer cette choſe non naturelle de la maladie même, & de la cauſe prochaine; mais ſi par la même raiſon c'eſt un effet de la cauſe du mal, on le nomme *ſymptome* de la cauſe: lorſque cet effet dérive d'un autre *ſymptome* primitif, comme de ſa cauſe, on l'appelle *ſymptome* de *ſymptome*. Pour les accidens qui ſurviennent dans une maladie, & tirent une différente origine des précédens, on les appelle *épiguenomenes.*

802. D'où il arrive que ces mêmes premiers ſymptomes ſont en effet de nouvelles maladies, fort diſſemblables, par rapport à leur nombre, à leur varieté, & à leurs effets. Cependant il a plû aux anciens (& c'eſt une diviſion aſſez commode) de les rapporter aux actions léſées, aux vices des choſes retenues,

& évacuées, & au changement des qualités des corps.

803. On met donc dans la premiere classe les actions diminuées, abolies, augmentées, dépravées, & l'on fait d'abord mention des symptomes de l'appetit, de la *dysorexie*, ou de la diminution de l'appetit; de *l'anorexie*, ou de son abolition; de *l'apositie*, ou dégoût & horreur pour les alimens. De la *boulymie* qui est la faim augmentée, canine, ou bovine, de la *malaxie* qui est un appetit presque insatiable des choses qui peuvent, ou ne peuvent se changer en nourriture.

Les causes de ces symptomes sont ordinairement une pituite grossiere, visqueuse, dont on est accablé; le défaut de bile, de principes salins, le relâchement ou la paralysie des fibres, des ordures produites par la putréfaction, l'aquosité du sang, l'obésité, l'oisiveté; une acrimonie acide, saline, bilieuse, atrabilaire, portée à l'estomac & aux intestins; des vers, la grande force de leurs fibres, leur mouvement continuel; une humeur âcre dominante, qu'on ne peut guéres réprimer qu'en satisfaisant des goûts bizarres & extraordinaires, le changement du cours du sang, l'imagination dépra-

vée, principalement dans les femmes grosses.

804. La soif excessive, ou le désir insatiable de boire vient communément d'une trop grande sécheresse; de la consistance épaisse d'humeurs qui ne peuvent circuler, d'une trop grande chaleur, d'un sel âcre muriatique, armoniac, alcalin, d'une acrimonie aromatique, huileuse brûlée, de venins.

805. Les vices de la manducation viennent de ceux de la bouche, de la langue, des dents, des machoires, de la salive, des muscles; & ces derniers peuvent dépendre de blessures, d'inflammation, de paralysie, de spasme, de desséchement.

806. La déglutition est aussi lésée par les vices de la bouche, de la langue, du voile du palais, des amygdales, de la luette, du larinx, du pharinx, de l'ésophage, de la partie supérieure de l'estomac; ce qui est causé par des playes, par l'inflammation, par la douleur, par des humeurs, des spasmes, la paralysie, le desséchement, par la luxation des parties du larinx, ou des vertebres du col, par le défaut de mucus.

807. Les actions de l'estomac sont lésées de bien des manieres; les premieres

ſont *l'apepſie*, la *duſpepſie*, la *bradupepſie*, la *deaphdorie*; quand les alimens contenus dans l'eſtomac ou ne ſont point digerés, ou ne le ſont que tard & avec peine; ou lorſqu'ils ſe changent en une humeur putride, différente d'un chyle bien conditionné : les cauſes ſont preſque les mêmes que celles de *l'anorexie* (803.) c'eſt principalement le défaut & l'inaction de la ſalive de la bouche & de l'eſtomac, la langueur des organes de la reſpiration; des ordures, des vers, des matieres tenaces qu'on a priſes, l'affluence d'humeurs putrides; mais une digeſtion fort prompte, bonne d'ailleurs, eſt rarement une maladie, où il ſera aiſé d'en trouver la cauſe dans la *boulymie* (803).

808. Les matieres peuvent être expulſées du ventricule par des vices, qui ſont le hocquet, les nauſées, le vomiſſement, le cholera, les rots. Le premier n'eſt, ce ſemble, qu'une convulſion de l'éſophage, qui tire l'eſtomac & le diafragme en enhaut, tandis qu'en même temps cette cloiſon eſt pouſſée tout à coup convulſivement en enbas : ce mal vient de la prompte déglution de la grande quantité de choſes qu'on veut avaler; ou qu'on a déja avalées; de l'acrimonie inhérente à l'eſtomac; de l'inflammation

de l'ésophage, du ventricule, du diafragme, du spasme causé par une trop grande évacuation, ou par des vomissemens excessifs; ce mal vient encore de venins très-âcres.

809. Il paroît que la nausée & le vomissement sont des mouvemens spasmodiques, rétroactifs, des fibres musculaires de l'ésophage, du ventricule, des intestins, & en même temps de fortes convulsions des muscles abdominaux, & du diaphragme; celles qui sont légeres donnent des nausées, les violentes font vomir. Elles sont produites par la trop grande quantité ou acrimonie des choses qu'on a prises; par des venins, par la lésion du cerveau blessé, contus, comprimé, enflammé; par l'inflammation du diaphragme, du ventricule, des intestins, de la rate, du foye, des reins, du pancreas, du mésantere; par l'irritation de l'ésophage, par le mouvement des esprits que des agitations inusitées, comme celles d'un carosse, ou d'un vaisseau sur la mer, &c. peuvent troubler; par l'idée de la chose qui avoit autrefois occasionné des nausées ou le vomissement.

810. Le mal nommé *cholera* est une violente expulsion par la bouche & par

les felles des matieres contenues dans le ventricule & dans les inteftins ; c'eft une convulfion qui fait vomir (809), & en même temps un fpafme violent des inteftins en enbas ; les caufes font donc à peu près les mêmes, quoique ordinairement plus violentes ; & principalement une trop grande quantité de fruits d'Eté, qu'on aura mangés, & fur-tout les vives chaleurs du mois d'Août.

811. Le rot vient d'une matiere élaftique, qui, par la contraction convulfive des fibres de l'éfophage, du ventricule, des inteftins, eft comprimée, prend auffi-tôt fon effort, & part, lorfque ces mêmes fibres fe relâchent. Cette contraction arrive par la crudité, la putridité, l'âcreté, par les fruits d'Eté, par du mout, par des liqueurs fermentantes, par des venins, par des maux fpafmodiques, & par toute acrimonie forte.

812. L'expulfion, & du ventricule, & des inteftins, eft auffi léfée dans la *lienterie*, qui eft une prompte expulfion par les felles, des alimens contenus dans le ventricule, avant que d'avoir été changés. La caufe de ce mal, eft l'inaction des humeurs, comme dans l'anorexie, & dans *l'apepfie*, de plus l'extrême laxité de l'eftomac & des inteftins ; tandis qu'en

même temps la respiration est assez forte.

813. Lorsque le chyle sort avec les excrémens, c'est l'affection céliaque, dont il paroît que la cause est un estomac assez fort, & des humeurs actives, pendant qu'en même temps les intestins sont trop lâches, ou que les bouches des vaisseaux lactés sont obstruées par quelque cause que ce soit.

814. La diarrhée est une évacuation fréquente & copieuse par les selles d'excrémens liquides, soit formés par des alimens solides ou liquides, soit produits par les humeurs quelles qu'elles soient, portées de quelque partie que ce soit dans les intestins. Sa cause est ou un âcre qui irrite les intestins, qui exprime les humeurs des vaisseaux hépatiques, pancréatiques, mésentériques, intestinaux, tandis qu'en même temps les orifices des petites veines mésanteriques, & lactées sont obstrués; ou un grand relâchement des fibres intestinales; enfin d'autres excrétions empêchées.

815. La dyssenterie est une diarrhée avec une douleur considérable; sa matiere est la même que celle de la diarrhée, mais plus âcre, & de plus la bile, le serum, le sang, la mucosité intestinale, le pus, la sanie, l'atrabile, des fibres,

des caroncules, des membranes, toutes ces choses sont la matiere de la dyssenterie. D'où il suit qu'elle vient de la même cause; excepté qu'elle est plus violente, & cette cause est souvent une acrimonie des humeurs quelle qu'elle soit; l'inflammation, un ulcere, la gangrene, ou des intestins, ou des parties qui se déchargent de leurs immondices dans la cavité de ce canal.

816. *L'ileus* est un vomissement violent des alimens, de la boisson, des médicamens qu'on a pris; ou du chyle, de la bile, de la lymphe stomachique, pancréatique, intestinale; ou d'atrabile, de mucus, de pus, d'ichorosité; des matieres fécales des intestins; des lavemens mêmes. Il paroît que la cause prochaine de ce symptome est toûjours un mouvement inverse des fibres, des intestins, de l'estomac, de l'ésophage, avec une cause quelconque accessoire (809. 810.) comme le vomissement; la cause éloignée est l'inflammation, le volvulus, un apostume, un schirre, un cancer, des excrémens, un calcul, une hernie, la convulsion des intestins; de là on conçoit l'origine, la cause, la nature, & les effets de la constipation.

817. Mais si la génération de la bile,

& ſon excrétion dans les inteſtins, eſt léſée, voici principalement les ſymptomes qui paroiſſent; l'ictere; une cachéxie bilieuſe; des matieres calculeuſes, plâtreuſes dans le foye; des obſtructions, des excrémens blancs, durs, ſecs; nul appetit, la digeſtion empêchée, ainſi que le mélange des alimens; la tympanite, l'hydropiſie; ce mal reconnoît communément pour cauſe l'inflammation, le deſſéchement, l'obſtruction du foye, ou l'épaiſiſſement quelconque de ſes humeurs, & de celles des viſceres abdominaux.

818. Mais ſi la formation ou le mouvement de la lymphe, pancréatique, hépatique, inteſtinale, ſont léſés, il naît des ſymptomes très-ſemblables à ceux dont on vient de faire le détail (817.) de plus les cauſes ſeront les mêmes.

819. Le changement du ſang dans le cœur, n'eſt que ſa réception, ſon ſejour, ſon expulſion; ſi ces choſes ſe font avec trop de viteſſe, cela cauſe des fiévres continues, ardentes, violentes; ſi au contraire le ſang ſéjourne trop long-temps dans les ventricules, ou s'il en eſt expulſé trop foiblement, cela produit des langueurs, des polypes de ſang, ou de pituite, le froid, la leucophlegmatie, l'hy-

dropisie, & plusieurs autres différentes maladies qui viennent de celles-là.

820. La lésion de l'action du premier, c'est-à-dire, tant des organes de la respiration que de ceux qui servent à transmettre le sang, consiste principalement dans l'augmentation & dans la diminution de sa force sur le sang. Du premier cas dépend une disposition phlogestique; du dernier, l'empêchement de la formation du sang, & du suc nourricier, d'où naissent la cachéxie, l'atrophie, la phtisie, & une infinité de maux: or la cause de cette lésion est le dérangement quelconque de cette quantité d'organes qui entretiennent l'exercice de la respiration.

821. Les symptomes de la sécrétion de l'urine lésée sont principalement surtout, 1°. *l'ischurie*, sçavoir, une entiere suppression d'urine, dont les causes principales sont la pléthore, l'inflammation des reins, des ureteres, de la vessie, du col de la vessie, de l'urethre; le spasme, la pression des mêmes parties; ainsi que quelque obstruction causée par un calcul, par de la pituite, du pus, des grumeaux, des caroncules, des apostumes, des tumeurs.

822. 2°. La *dysurie* est une excrétion

d'urine avec incommodité, effort, ou douleur; la *ſtrangurie* eſt une excrétion d'urine avec un ſentiment d'ardeur. L'un & l'autre mal vient de bien des cauſes, comme de l'acrimonie d'une biere nouvelle qui fermente, du vin, ou des féces de ces deux liqueurs; de l'acrimonie acide, ſalée, alcaline, huileuſe, aromatique, bilieuſe, des humeurs; de l'excoriation des parties de la veſſie ou de l'urethre produite par une inflammation, par un ulcere de quelque nature qu'il ſoit, par le frottement d'un calcul, ſurtout par l'uſage interne d'inſectes cauſtiques, d'une pierre, ou d'une tumeur, qui ſe trouve dans le col de la veſſie ou dans l'urethre, & qui bouche le paſſage.

823. 3°. Quand l'urine coule d'elle-même, ſans aucun effort de la volonté, ou de la reſpiration, c'eſt ce qu'on nomme incontinence d'urine; mal qui a ordinairement pour cauſe la réſolution, la dilatation, la rupture, la ſuppuration, la deſtruction, la gangrene, la putréfaction des fibres du *ſphincter* de la veſſie.

824. Enfin le *diabete* eſt un écoulement fréquent & copieux d'urine chyleuſe ou lactée; la cauſe eſt une trop grande laxité des fibres, des arterioles uriniferes, avec des humeurs trop dé-

layées, & l'un & l'autre viennent de matieres aqueuses.

825. Quant à l'action vitale lésée, cela regarde, sur-tout par rapport aux symptomes, la pulsation du cœur, l'exercice de la respiration, ou ces deux choses ensemble.

826. On doit donc, 1°. faire ici mention de la palpitation du cœur, qui est une violente contraction de ce muscle, avec une grande résistance du sang qu'il a poussé. Elle vient communément d'une inégale & violente impétuosité des esprits vitaux dans les fibres du cœur, comme il arrive dans les grandes passions de l'ame, dans les frayeurs subites, dans l'affection hysterique; dans des mouvemens violens & subits, lorsqu'on s'éveille en sursaut; ce mal vient aussi quelquefois d'une irritation des fibres du cœur, produite par des matieres âcres, comme lorsque des matieres cacochymes viennent à se mouvoir, dans l'inflammation du cœur, du péricarde, ou quand ces parties sont mal affectées par un calcul, par des vers, par des poils, par un anevrisme. La palpitation vient encore d'un sang épais, polypeux, trop abondant; & enfin d'arteres devenues

cartilagineuſes ou oſſeuſes, ou bouchées à leurs extrémités.

827. Le pouls devient intermittent, ou parce que les eſprits du cervelet coulent inégalement au cœur, ou par le vice des vaiſſeaux qui tranſmettent le ſang & les humeurs; ou enfin par la dégéneration de l'humeur qui circule par les vaiſſeaux; par conſéquent la cauſe de ce mal varie; il peut venir en effet de convulſions, de polypes, de cacochymie pituiteuſe, d'inflammation arterielle au poumon, au cœur, du défaut de ſang, d'arteres oſſeuſes, cartilagineuſes, ancariſmatiques, bouchées par un calcul, des mauvaiſes affections du cœur qui ſont encore d'une nature fort différente les unes des autres.

828. 3. C'eſt toûjours une plus promte contraction du cœur qui rend le pouls plus fréquent; & elle vient elle-même du cours plus rapide des eſprits du cervelet, & de la difficulté du mouvement des liqueurs. Les matieres âcres, & celles qui font obſtruction, ont rapport ici.

829. 4. Il faut ici faire mention de la diminution, ou de la deſtruction du pouls; on nomme ce mal *l'ypothimie*, lorſque le pouls manque, juſqu'au point que le corps ſe ſoûtient à peine, tant les

forces sont affoiblies ; *l'ypopsuxie*, quand la chaleur naturelle commence à se dissiper. συγκοπὴν, quand le cœur a si peu d'action, que la chaleur, le mouvement, le sentiment sont presque détruits, & qu'on a des sueurs froides ; *asphuxie*, lorsque toutes ces choses paroissent tellement détruites, qu'on est comme mort ; ces symtomes viennent de causes diverses qui ont différens degrés, & qui sont à peu près semblables à celles dont on a parlé (827), comme principalement de l'idée d'une chose horrible, de la grossesse, des passions de l'ame, d'un spasme, d'une grande évacuation quelconque, principalement de sang dans les blessés, dans les femmes qui accouchent, ou avortent, dans les personnes qui ont des cancers.

830. Les principaux symptomes de la respiration lésée sont, 1°. *l'apnée*, lorsqu'elle cesse entierement, & ce mal vient à peu près des mêmes causes dont nous avons parlé (829.) dans la diminution du pouls ; ce qui a encore ici rapport, c'est l'air vitié (746. jusqu'à 754) de vapeurs empoisonnées & caustiques, acides, ou apres ; la paralysie, ou le spasme des organes qui servent à la respiration (602. jusqu'à 625), comme d'au-

tres maladies qui détruisent tout-à-fait la fonction de ces parties.

831. 2°. La *dyspnée*, dans laquelle la respiration se fait avec peine, douleur, fatigue ; elle reconnoît, à la vérité, les mêmes causes (830.) que *l'apnée*, mais plus légeres ; la mauvaise conformation de la poitrine en est sans contredit la principale.

832. 3°. L'asthme, dans lequel la respiration est fréquente, se fait avec peine, & avec sifflement ; il naît communément des mêmes causes que la *dyspnée*, mais plus opiniâtres, & sur-tout, ce semble, du resserrement spasmodique des fibres musculeuses du poumon.

833. 4. *L'orthopnée*, qui est une respiration courte, laborieuse, bruyante, laquelle ne se peut faire que la tête & le thorax élevés ; les causes sont encore les mêmes (830. 832), mais les attaques sont différentes les unes des autres & périodiques.

834. 5. Le catharre suffoquant, qui paroît être une *apnée*, qui tue tout à coup ; il reconnoît aussi les mêmes causes (833.), & principalement une distillation subite de matiere fondue dans le gosier & le poumon ; de grands vices des nerfs, comme dans l'hysterie ; un

grand polype du cœur engagé subitement & avec force dans le poumon.

835. Mais tous ces symptômes (830. jusqu'à 835.) sont ordinairement produits par certaines causes notables qui se manifestent dans la dissection des cadavres, ou par l'excrétion de la matiere; ces causes sont, le thorax rempli de lymphe, de pus, de sang extravasé, l'inflammation du larinx, de la trachée artere, des bronches, du poumon, de la plévre, du médiastin, du diaphragme, du péricarde, des muscles du thorax qui servent à la respiration, de ceux de l'abdomen; différente matiere polypeuse, plâtreuse, pituiteuse, semblable à de la chaux, calculeuse, purulente; toute tumeur inflammatoire, suppurante, schirreuse, cancereuse autour du larinx, dans le larinx, dans les poumons, ou au thorax; enfin une large adhérence des poumons avec la plevre.

836. Quelques nombreux que soient les symptômes de la lésion de la vûë, on les distingue fort bien en faisant le dénombrement des causes qui affectent les différentes parties de cet organe; car premierement les parties qui enferment & retiennent le globe de l'œil sont pressées, enfoncées, poussées en déhors,

rongées par des tumeurs inflammatoires, par des aposthumes, des schirres, des cancers, des exostoses, par la carie des os qui forment l'orbite, & de-là la figure de l'œil, la nature, la circulation des humeurs, l'axe de la vûë, la collection des rayons dans le lieu convenable, se dépravent.

837. Ensuite l'inflammation, la suppuration, l'enflure, la conglutination, la concrétion des paupieres, des grains qui s'y forment, troublent la vûë, & cela par plusieurs causes, mais le plus souvent par la mauvaise affection des glandes sébacées. En effet les yeux se remplissent d'ordures, commencent à souffrir de pareils maux, perdent leur vivacité, & leurs humeurs se corrompent.

838. De plus les larmes trop abondantes, âcres, épaisses, coulant par gouttes aux bords des paupieres, & de-là sur les jouës, causent en cet endroit des humidités, qui troublent la vûë, des *érosions* inflammatoires, des offuscations, des fistules lacrimales; maux qui arrivent par la trop grande laxité de la glande lacrymale, ou par l'acrimonie, & le trop grand mouvement de la matiere des larmes, peut-être aussi par la mauvaise disposition de la caroncule qui est placée

à l'angle de l'œil, ou par la mauvaiſe & la différente diſpoſition des points lacrymaux, & des tuyaux qui portent les larmes de ces points dans le ſac lacrymal; de plus par l'éloignement quelconque où ce ſac peut être de ſon état naturel, & par un vice du canal naſal, ou de la membrane qui tapiſſe intérieurement les narines, par un vice, dis-je, qui empêche la communication de ce canal dans la cavité du nez. Or les cauſes dont je viens de faire le détail, viennent elles-mêmes d'un grand nombre d'autres cauſes.

839. La viſion eſt encore dépravée, empêchée, détruite par les différentes maladies de la cornée & de l'albuginée, telles que l'obſcurciſſement, le défaut de blancheur, l'épaiſſiſſement, l'edeme, les phlictenes, l'inflammation, les tayes, les cicatrices, la nature cartilagineuſe de ces tuniques; & ces maux viennent ordinairement de pluſieurs cauſes de différente nature.

840. Quand l'humeur aqueuſe vient à manquer, la cornée ſe ride, l'œil s'éteint; ſi elle eſt trop abondante: elle forme un œil d'élephant: croupit-elle, faute d'être renouvellée? elle détruit toute la fabrique de l'œil par ſa putréfac-

tion. Si elle se colore, ou s'épaissit comme de la mucosité ou de la pituite, les yeux prennent une couleur étrangere, des *suffusions*, des cataractes s'ensuivent, & ces choses arrivent le plus souvent entre les parties internes de l'uvée, & le cristallin, & leur cause est l'inflammation, la cacochymie, ou l'imprudente application de remedes trop coagulans.

841. Si l'uvée s'enflamme, il naît une ophtalmie fort douloureuse, & qui devient bien-tôt très-pernicieuse à la vûë; si elle suppure, on devient aveugle. Si elle devient immobile & en même temps se resserre, *l'émeralopie* s'ensuit, genre de mal qui survient aussi à l'occasion d'une petite cataracte, moins épaisse aux bords qu'au milieu. Mais si l'uvée immobile est en même temps fort ouverte, cela donne lieu à la *nyctalopie*.

842. Il arrive encore que l'opacité, l'inflammation, la suppuration, l'hydropisie, la corruption, l'atrophie du cristallin, produisent le glaucôme, la cataracte, émoussent la vûë, font naître l'aveuglement, *l'ambluopie*. Mais si ce même corps est lésé par rapport à sa figure, à sa masse, à sa consistance, à sa transparence, il s'ensuivra plusieurs accidens fâcheux à la vûë, de différente na-

ture, & souvent surprenans.

843. La figure trop sphérique de la partie du bulbe qui avance en déhors, la petitesse même de la pupille, & plusieurs conditions qu'on n'a point encore assez bien examinées, par rapport à la longueur de l'œil, au cristallin même, & à sa situation, pourront produire différentes espéces de *myopie*, comme au contraire l'œil trop plat ou trop long, ainsi que la différente nature du cristallin, & sa diverse situation peuvent donner lieu à la *presbuopie*.

844. Et comme l'humeur vitrée est exposée aux mêmes vices dont je viens de faire mention (840. 842.) elle pourra souffrir & produire des maux à peu près semblables.

845. Les différens vaisseaux de la membrane appellée rétine, sont aussi sujets à souffrir & à produire divers maux; en effet l'hydropisie, l'édeme, les phlictenes, l'inflammation, la compression de ces vaisseaux, de pareils maux qui attaquent le nerf optique même, & les membranes qui l'enveloppent, de plus une tumeur, un stéatome, un abcès, une hydatide, une pierre, l'inflammation, l'exténuation, l'érosion, la corruption, l'obstruction, affectant le cerveau, en

rte que la communication libre entre nerf optique & ſon origine, dans la rtie médullaire du cerveau, ſoit emchée, ou tout-à-fait abolie; toutes s choſes produiſent de différentes maeres des images, des floccons, des ncelles, & *l'amauroſie* ou la goutte ſéne.

846. Et la paralyſie, ou le ſpaſme des uſcles moteurs de l'œil, leurs divers aillemens qui viennent des os de l'orte mal affectés, ainſi que les playes, s ulceres, l'inflammation, la preſſion uvent donner lieu à la *rinoptie*, au ſtraſme, à l'œil loûche, au regard féroce, à d'autres maux ſurprenans.

847. La choroïde, la tunique de Ruiſch, ivée qui ſont remplis d'une très-grane quantité de vaiſſeaux ſanguins, étant poſées par-là à l'inflammation & à la ppuration, peuvent enfin produire ipopie; & de plus, ſelon que les divers parties de l'œil ſeront diverſement afctées, on ſera très-fréquemment ſujet des hallucinations, à des erreurs, à des ïës confuſes, & à l'aveuglement.

848. Les principaux ſymptômes de léſion de l'ouïe, ſont ſon augmentaon, ſa diminution, ſa deſtruction, ſa pravation.

849. Dans certaines maladies très aiguës du cerveau, des nerfs, des membranes, l'extrême tension de ces parties fait que le moindre son affecte si vivement le cerveau, qu'il en résulte quelquefois des mouvemens convulsifs. Ce genre de mal se nomme ouïe aiguë.

850. Quand la perception du son est moindre, qu'elle seroit dans l'état sain relativement à sa grandeur; c'est ce qu'on nomme ouïe dure; or ce mal naît de plusieurs causes d'une nature fort différente, qu'il est facile d'exposer par l'énumeration des divers lieux affectés, tels que l'oreille externe trop platte, ou emportée; le conduit auditif trop droit, étroit, obstrué par une tumeur quelconque, par des insectes, par des ordures, par du pus, par la matiere cérumineuse épaissie; la membrane du tympan lésée, lâche, devenue épaisse, dense, calleuse, par l'adhérene d'une croute fongueuse & spongieuse; la conche interne remplie d'ichorosité, de pus, de pituite, remplie par le gonflement de la membrane qui la tapisse, remplie de poudre qui peut y tomber après la rupture de la membrane du tympan; le canal d'Eustache empêché, ou obstrué; les petits osselets détachés, & qui sortent souvent

ar le conduit de l'ouïe, quand la peti-
membrane qui les lie tombe en sup-
uration, comme il arrive souvent après
e cruelles douleurs inflammatoires de
oreille externe; ou l'absence des petits
sselets par défaut de conformation; le
esséchement, le relâchement, l'épaissis-
ment, l'inondation, la trop grande
ension, la corruption, l'érosion, l'en-
urcissement de la petite membrane de
fenêtre ronde & ovale, différens vices
u vestibule, du labyrinthe, du lima-
on, des conduits de l'os pétreux, com-
ne l'inflammation, l'obstruction, la pa-
alysie, & les effets qui peuvent s'ensui-
re; ainsi que la mauvaise structure de
es parties, contraire à l'entendement,
out ce qui gêne la portion molle du nerf
uditif, depuis son entrée dans l'os pé-
reux, jusqu'à son origine dans la moël-
e-allongée, ou de-là jusqu'à son origine
ans la moëlle du cerveau, comme l'in-
ammation, les tumeurs, la fonction
u cerveau lésée, & plusieurs autres maux:
'où l'on voit la raison pour laquelle il
st si difficile de guérir ceux dont il s'a-
it.

851. L'ouïe s'altere aussi par les vices
le l'air externe, sur-tout par l'air humi-
le & nébuleux, ou parce que l'air inter-

ne ne peut entrer ni sortir librement. Mais ce qui nuit principalement ici, c'est les maladies de ces arterioles qui rampent sur les petites membranes dispersées dans tout l'organe de l'ouïe : de-là en effet on comprend facilement l'origine des tintemens, des sons graves, des échos, des murmures.

852. Si enfin tous ces vices, dont je viens de parler (849. 850. 851.), deviennent toûjours plus considérables, & persistent fort long-tems, on devient tout-à-fait sourd, & en conséquence on ne sçait point parler, ou on l'oublie. La cause de ce mal est souvent la concrétion de la trompe d'Eustache.

853. L'odorat est diminué ou détruit, 1°. par le défaut ou par la solidité des quatre os spongieux, ou des cavernes qui sont dans l'os du front, dans celui de la mâchoire supérieure, & dans l'os cunéforme. 2°. Par la sécheresse, l'humidité, l'inflammation, la suppuration, la gangrene de la membrane olfactive. 3°. Par la compression des nerfs olfactifs, occasionnée par des tumeurs quelconques formées en ce lieu, par des exostoses & des polypes. 4°. Par des vices produits dans le cerveau à l'origine de ces nerfs, comme on l'a déja dit en parlant

lant des autres ſens. Il ſe déprave encore par une matiere fétide qui croupit dans ces cavernes, & s'exhale ſans ceſſe.

854. Le goût diminue auſſi, ſe détruit, ſe déprave; les deux premiers arrivent, lorſque les papilles de la langue, qui ſont l'organe du goût, ſont couvertes de croûtes, d'ordures, de mucoſité, d'aphtes, de pellicules, de puſtules, de verrues; ſont enflammées, déſechées, les nerfs de la cinquiéme & neuviéme paire étant en même temps léſés. Mais il ſe déprave par le vice de l'humeur dominante; ce vice a ſouvent ſon ſiége dans la ſalive qui ſe décharge dans la bouche, & qui étant d'un mauvais goût, produit ici pluſieurs effets d'un goût bilieux, alcalin, acide, érugineux, huileux, ſucré, cadavereux, comme ſi les choſes qu'on prend avoient en elles-mêmes le goût qu'elles donnent.

855. La léſion du tact ſe manifeſte ordinairement, ou par un engourdiſſement qui fait qu'on ſent à peine, ou d'une façon très-ſourde, & comme par l'interpoſition d'un corps moyen; ce qui vient du grand froid de l'organe qui eſt à l'extrémité du doigt, ou par le vice du nerf, ou du cerveau, ainſi que par l'interpoſition de quelque matiere impropre

au sentiment ; ou ensuite par une sensibilité trop exquise, qui vient de ce que le nerf n'est pas assez couvert de l'épiderme, ou de ce qu'elle est peut être à la fois trop tenduë & trop délicate ; ou enfin par l'abolition presque entiere de la faculté du toucher ; ce qui vient de toute cause qui rend les nerfs, le cerveau, ou l'un & l'autre incapables de cette fonction, comme on le voit assez clairement dans l'histoire de l'Apoplexie, & de la Paralysie.

856. Les veilles sont produites, 1°. par la trop grande détermination du liquide nerveux aux organes des sens. 2°. Par sa trop grande influence vers le cerveau, les parties inférieures étant obstruées par le froid, ou par d'autres causes, comme on le voit dans les hypocondriaques, dans les mélancoliques, & les maniaques qui ont froid aux parties inférieures. 3°. Par tout corps irritant, en quelque lieu qu'il soit placé, qui picotte les organes des sens, & sur-tout du cerveau. 4°. Par le trop grand mouvement des humeurs, les conduits du cerveau étant encore ouverts. 5°. Par les maladies, dans lesquelles dominent les causes dont on vient de faire mention, comme fiévres, phrénesie, mélancolie, douleurs, sup-

puration, & autres maux semblables.

857. Le trop grand assoupissement vient communément de toutes causes qui empêchent les esprits de fluer & refluer librement, & en assez grande quantité, de la moëlle du cerveau par les nerfs aux organes des sens, & des muscles qui obéïssent à la volonté, & de ces organes à l'origine de ces nerfs dans la moëlle du cerveau : quoique ces causes soient en très-grand nombre, on peut cependant les rapporter à la pléthore, à l'obstruction, à l'effusion des humeurs, à la compression, à l'inflammation, à la suppuration, à la gangrene, à l'inaction des vaisseaux, à leur affaissement qui vient d'inanition, à l'usage de l'opium & des narcotiques, des aromates, des matieres spiritueuses fermentées, trop appliquées aux narines, ou intérieurement prises, à des alimens durs, gras, pris avec excès, & qui s'arrêtent long-temps dans l'estomac.

858. Le *coma agrupnodes* qui est un penchant, insurmontable au sommeil, avec des songes terribles qui réveillent sans cesse, vient de causes (857.) semblables aux précédentes, & de plus d'une grande irritation inflammatoire. Le *coma somnolentum*, qui est un sommeil continuel,

dont on se réveille à peine qu'on y retombe aussi-tôt, vient de plusieurs causes qui sont presque les mêmes, mais plus fortes que celles qui ont déja été expliquées (857). Le *carus* est un sommeil très-profond, qui se dissipe fort difficilement, avec une abolition soudaine des sens & des mouvemens, & avec une fiévre aiguë, qui subsiste en même temps, & une légere espéce d'apoplexie chaude. La l'éturgie est un assoupissement profond, tranquille, qui fait perdre toute mémoire. Il vient d'une cause lente & froide, d'ailleurs semblable à plusieurs autres causes dont on a parlé (857.), & souvent formée par le concours de plusieurs causes de cette même nature (857). Le cataphora differe à peine des maux qui précédent.

859. Quand on n'a pas la faculté d'appercevoir l'action des corps sensibles sur les sens externes, cette maladie se nomme *anaistesie*, il y a divers degrés dans ce mal ; les sens sont engourdis, hébêtés, confus, on n'a qu'une mémoire petite & confuse, la grande mémoire qu'on avoit est détruite, le jugement & le raisonnement ne sont point sûrs, sont troubles, confus, ou détruits ; cela va quelquefois jusqu'au délire, à l'imbecillité,

à la fureur, à la manie, à la dépravation de l'imagination, & à toutes les maladies qui peuvent se rapporter ici. Tous ces degrés dépendent de plusieurs causes de différente nature, qu'on peut commodément déduire de celles qui ont été expliquées (836. jusqu'à 859). Cependant les principales sont l'âge, les passions, la rigidité, la laxité, la concrétion, la destruction des solides, l'épaississement, l'acrimonie, l'inaction des fluides.

860. L'apoplexie est la privation subite, & entiere des sens externes, internes, & de tous les mouvemens volontaires, tandis que la respiration & le pouls persistent souvent avec plus de force, ainsi que les fonctions qui en dépendent immédiatement; sa cause est tout ce qui empêche dans le cerveau, les esprits de couler de l'origine de la moëlle du cerveau, par les nerfs du cerveau; ce qu'on peut assez commodément rapporter à toutes les causes qui compriment le cerveau, extérieurement ou intérieurement, & qu'on peut ranger dans cinq classes principales, qui sont, 1°. les fractures, les impressions, les exostoses, les tumeurs, les compressions du crane qui est encore tendre dans la jeunesse & dans l'enfance. 2°. Des hu-

meurs ſanguines, ſéreuſes, purulentes, pituiteuſes, ſanieuſes, extravaſées, croupiſſantes, dans les lieux où elles peuvent comprimer ou corroder le cerveau & ſes membranes, comme entre le crane & les meninges, entr'elles & le cerveau, dans les ventricules du cerveau, à la moëlle allongée, à la moëlle ſpinale. 3°. Des tumeurs inflammatoires, aqueuſes, ſéreuſes, purulentes, muqueuſes, ſébacées, ſchireuſes, pierreuſes, formées dans les mêmes lieux, qu'ils compriment également. 4°. Le ſang qui ne peut aborder au cerveau, ou eſt tranſmis au-delà, principalement par le vice de vaiſſeaux bleſſés, comprimés, obſtrués par des polipes épais, ou gangrenés. 5°. De pareils empêchemens formés dans les petites veines, dans les ſinus, dans les veines, par leſquelles le ſang revient du cerveau; or ces obſtacles viennent principalement de la compreſſion des veines.

861. La paralyſie conſiſte en ce que les muſcles ſont immobiles & flaſques en même tems : ce mal vient de ce que les eſprits ne peuvent couler dans les fibres du muſcle, ou le ſang arteriel dans ſes vaiſſeaux; & cela dépend du vice du cerveau, du nerf, du muſcle même, ou de ſes arteres.

La paraplegie eſt l'immobilité de tous les muſcles qui ſont ſitués ſur la tête, & ont des nerfs qui partent du cerveau & du cervelet par la baze du crane ; par conſéquent la cauſe de ce mal réſide ordinairement dans le quatriéme ventricule, ou au commencement de la moëlle épiniere.

L'hémiplegie eſt la même maladie, mais ſeulement d'un ſeul côté de tout le corps : la cauſe eſt donc la même, excepté qu'elle n'a ſon ſiége que dans un ſeul côté du cerveau, ou de la moëlle de l'épine.

On connoît clairement par-là la paralyſie d'une partie ſinguliere, & l'on conçoit pourquoi la paraplegie,ou du moins une forte hémiplegie ſe trouve avec l'apoplexie ? Et pourquoi l'une ou l'autre de ces deux eſpéces de paralyſies ſurvient preſque toûjours, & dure long-temps, après que l'apoplexie eſt diſſipée.

862. L'épilepſie, ou le mal caduc eſt une abolition ſubite & totale des ſens externes, internes, & des mouvemens volontaires, avec réſolution, & de violentes convulſions alternatives. D'où il paroît qu'il ſe fait ici un concours de deux cauſes oppoſées en quelque ſorte, l'une d'apoplexie, l'autre de veilles, ou

de *coma vigil*,(856.858.860.)qui agissent tour à tour, qui ne sont pas si fortes, & qui ne durent pas si long-temps qu'alors.

863. Le vertige est une rotation apparente des objets, avec une vacillation des membres : ses causes sont les mêmes que celles de l'apoplexie, mais plus légeres.

864. Le spasme ou la convulsion est une contraction de muscles, involontaires, violente, avec l'attraction de la partie à laquelle le muscle est attaché ; sa cause, qui est la forte & longue influence du suc nerveux dans le muscle, dépend d'une infinité d'autres causes qui se trouvent dans le sang, dans les arteres, dans les meninges, dans le cerveau, dans les nerfs, dans les muscles, & dans le crane.

Le *tetanus* ou la rigidité est une convulsion violente, involontaire, des muscles destinés à fléchir & à étendre une partie ; elle est donc universelle, en ce qu'elle affecte tous les muscles, ou particuliere à certains membres.

L'emprostotonus est le spasme des muscles qui fléchissent en devant la tête, le col, le thorax, les lombes.

Lopistotonus est le spasme des muscles qui fléchissent en arriere la tête, le col,

le dos ; & pour peu qu'on y fasse attention, il est évident que ces derniers ont la même cause que le spasme, mais qu'elle est universelle, presque toûjours subtile, violente, venimeuse.

865. On conçoit clairement de-là pourquoi le vertige, les convulsions, surtout générales, l'épilepsie, la paralysie, sur-tout si ces maux sont grands, opiniâtres, & viennent de cause interne, dégénerent enfin presque toûjours en apoplexie.

866. Dans l'explication qu'on a faite, (772. jusqu'à 779.) des causes des maladies, on a exposé les vices des matieres, des excrétions, & de celles qui sont retenues au-dedans du corps; c'est pourquoi c'est là qu'il faut les chercher aussi bien que leurs causes ; on peut rapporter ici les vers, les calculs, & autres corps étrangers.

867. On dit que la qualité du corps est viciée, quand sa disposition paroît lésée, autant qu'on en peut juger par les sens ; & on considere sur-tout ici sa couleur & son odeur.

868. La couleur pâle, jaune, verte, livide, rouge, noire, de la peau, de la surpeau, de l'albuginée, de la cornée, des lévres, de la bouche, de la langue,

du gosier, de la caroncule de l'œil, dépend de semblables corps qui reluisent au travers des petits vaisseaux transparens : & selon le mélange ou la combinaison de ces couleurs, elles reconnoissent différentes causes, comme on le voit dans l'inflammation, dans le sphacele, &c.

869. La couleur, pâle, rouge, jaune, brune ou noire vient de contusion, d'inflammation, d'abcès, des maladies de la moëlle, de la destruction du périoste, de la carie, du *spina ventosa*.

870. La puanteur vient d'humeurs croupissantes, extravasées, corrompues, ou venimeuses, & de toute cause qui attenue trop, & rend volatils les huiles & les sels, comme la disette, la chaleur, le trop grand mouvement, la trop grande acrimonie des choses qu'on a prises.

DE LA SEMIOTIQUE EN GENERAL.

871. Comme la maladie est un effet qui dépend de sa cause, c'est un être particulier, distingué de tout autre, & dont il faut par conséquent connoître la nature propre pour pouvoir la

guérir ; il faut avoir la même idée de la ſanté & de ſes divers états.

872. Or la nature préſente, ou de la ſanté, ou de ſon défaut qui eſt la maladie, rarement ſe manifeſte aux ſens par elle même, c'eſt pourquoi on ne peut gueres venir à bout de connoître clairement quand un corps eſt en ſanté, ou en maladie ; de plus l'état de l'une, & de l'autre eſt ſouvent caché.

873. Mais la préſence de la ſanté & de la maladie, donne lieu à certains effets qui dépendent du libre exercice des fonctions ſalutaires au corps, ou du dérangement de ces mêmes fonctions. Ces effets ſont à la vérité diſtincts de ces cauſes, mais cependant ils en dépendent tellement, qu'ils manifeſtent leur nature, & comme nos ſens peuvent les obſerver, ils n'aident pas peu à les découvrir.

874. Quand on ſçait d'ailleurs quelle partie du corps eſt affectée, quelle cauſe agit ſur elle, & comment on découvre aiſément par les lumieres de la phiſiologie, la nature de l'effet qui s'enſuivra, ſoit qu'il doive être favorable ou contraire, il importe peu que cette cauſe ſoit externe, interne, naturelle, accidentelle, ſalutaire, morbifique, ou mortelle.

875. Ces effets (873.), & ces causes (874.) en tant qu'ils sont sensibles par eux-mêmes, ou par les accidens qui en sont immédiatement déduits, s'appellent phénomenes ; & ceux-ci prennent communément le nom de signes, lorsque de ces effets connus par les sens, la voye du bon raisonnement conduit à démontrer la nature, l'état, l'événement, tant de la santé, que de la maladie & de la mort.

876. Ces signes sont appellés diagnostiques, quand ils font connoître la condition présente d'un corps vivant, sain, malade, ou mourant ; prognostiques, lorsqu'ils font prévoir ce qui doit arriver ; lorsqu'enfin ils rappellent l'idée du passé, on leur donne le nom d'anamnestiques.

877. En désignant ou caractérisant une maladie, ce signe qui lui est propre, qui en est inséparable, comme provenant de sa nature, est appellé pathognomonique.

Il est donc très-utile & même fort nécessaire de le découvrir : il est souvent très-difficile d'en venir à bout, quoiqu'il soit toûjours présent à la maladie, tant qu'elle conserve sa nature. De plus il est souvent composé du concours de plusieurs signes.

879. Pour les signes qui apprennent le changement ou la varieté des conditions d'une maladie, on le nomme *épiguenomenes.*

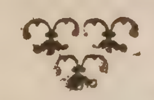
880. Leur connoissance est si nécessaire pour avoir celle des maladies, & les guérir, qu'il n'est rien de plus avantageux dans la pratique; & quand on les néglige, il en arrive de grands désordres.

881. Or comme tous ces signes sont des effets produits par la cause du mal, a par le mal même, & par les symptômes qui changent sans cesse, ils marquent donc en tout temps d'une maladie, la nature présente de la matiere qui avoit d'abord produit le mal, ou de celle que le mal avoit occasionné, c'est pourquoi on a coûtume de les ranger en trois classes, qui sont:

1. De crudité, ou de coction.

2. De terminaison en santé, en maladie, ou par la mort.

3. De sécrétion & d'excrétion de matieres cuites; on les nomme pour cette raison décretoires ou critiques.



SIGNES GENERAUX

D'une très bonne santé.

882. IL faut chercher ces signes dans la faculté, l'aisance, la gaieté, & la grande constance avec laquelle le corps fait toutes ses fonctions (695).

883. On voit aisément les trois premieres de ces quatre conditions, mais la quatriéme est plus difficile à appercevoir; en effet on ne connoît cette grande constance que par les signes qui indiquent une longue vie dans le même sujet d'où il suit : que ces mêmes signes sont ordinairement la preuve d'une forte santé.

884. Or tous les signes d'une longue vie sont des effets de cette constitution de toute la machine, par rapport aux solides, & aux fluides, de laquelle dépend la durabilité de toute sa structure; & elle-même n'est autre chose que la réduction des alimens dans une nature semblable aux parties qui forment la machine saine.

885. On a tant observé ces signes, qu'on croit pouvoir les rapporter en Europe aux classes suivantes.

1. A la génération : il faut qu'on soit né de parens sains, vigoureux, qui ne croissoient plus ; qui usoient rarement du coïttes, mais avec force, le matin après le sommeil, que les coctions sont parfaites, & sur-tout dans le printemps qui est la saison des amours.

2. A la mere qui a porté, si elle étoit bien saine, si elle faisoit assez d'exercice, avoit l'esprit tranquille, ne vivoit que de bons alimens, & n'avoit qu'un fœtus à la fois à nourrir dans l'uterus.

3. A la naissance si on est venu au monde 9. mois entiers après la premiere conception, principalement au mois de Décembre, de Janvier, ou de Février.

4. A la façon dont le corps croît, si le corps & les forces augmentent lentement & fort également jusqu'à vingt-cinq ans.

5. A l'habitude du corps; si le thorax est large, ample, vaste ; si le bas-ventre est plat & comprimé; si les épaules, les bras, les cuisses, les jambes, sont fermes, musculeuses, charnues, & hérissées de beaucoup de poil ; si le crane est grand & a beaucoup de capacité sur-tout à l'occiput, n'estimant pas la grandeur de la tête par celle du front, car autrement on y seroit trompé. Si la peau est

dure, s'il y a peu de chair & beaucoup de graisse.

6. Aux humeurs, à un sang vermeil, épais, qui, sorti des vaisseaux, se congele promptement, & assez fortement en une masse ténace : aux autres humeurs, qui doivent être abondantes, ténaces, médiocrement chaudes, peu huileuses, & douces.

7. Aux actions, à la respiration lente, grande, pleine, facile, égale, sans qu'on apperçoive le moindre changement dans ses organes ; au pouls des arteres, lent, grand, plein, égal, fort, constant, & que des causes légeres ne dérangent pas aisément ; à un ventre paresseux & sec, sans causer d'incommodité ; à des urines cuites, & en petite quantité ; à des sueurs rares ; à un sommeil profond, égal, qui repare les pertes ; à une grande faim, avec une digestion facile ; à l'ardeur avec laquelle on supporte le travail ; à l'esprit tardif, ainsi que les mouvemens de l'ame & du corps ; à cette constance qui fait qu'on supporte tous les changemens de la vie sans en être ébranlé.

886. Mais que la structure du corps soit propre à faire ses fonctions facilement, avec aisance & gaieté : c'est

ce qu'on ſçait ; 1°. par le témoignage du ſentiment qu'on en a. 2°. Par la préſence des ſignes qu'on vient d'expoſer (885). 3°. Si les parties ſolides ſont faites d'une matiere forte, ténace, élaſtique ; ſi elles ont la maſſe, la forme, la ſurface, la liaiſon, la ſituation, la proportion néceſſaire, pour que les ſolides & les fluides puiſſent aiſément faire leurs mouvemens propres & communs. 4°. Si les humeurs ſont d'une nature propre à faire ſans inégalité, & ſans les effets qui s'enſuivent le mouvement *inteſtinal*, celui de circulation, de ſécrétion, d'excretion, de nutrition ; & le ſigne évident que tout ſe fait avec égalité, c'eſt lorſqu'on n'a ni pulſation, ni tumeur, ni douleur, ni chaleur, ni immobilité, ni inſenſibilité. 5°. Si telle eſt l'union du corps & de l'ame que les paſſions ſoient moderées & non véhémentes ; 6°. Si le teint eſt d'un blanc roſé, ou d'un noir geai ; ſi la chaleur eſt moderée, & ſi l'on ſe ſent léger. 7°. Si l'on a la force de réſiſter à toutes les cauſes des maladies.

887. Mais le pouvoir de vaincre la cauſe particuliere de telle & telle maladie, venimeuſe ou contagieuſe, n'eſt pas toûjours une marque d'une ſanté parfaite,

& réciproquement le contraire a lieu ; comme on le voit dans les maladies contagieuses & vénimeuses.

SIGNES D'UNE SANTÉ

PARTICULIERE.

888. ON sçait que chaque viscere en particulier est en très-bon état, lorsqu'on voit par les effets de ses fonctions, qu'elles se font promptement, gayemement, & constamment, & comme cela a été fort amplement expliqué dans la Phisiologie, on peut avec raison le rapporter ici.

889. La santé est une condition qui réside dans tout l'assemblage de tout le corps, qui est composé de solide & de fluide ; chaque homme a donc sa santé particuliere, qui par conséquent n'est telle qu'eu égard à son sujet particulier ; d'où il suit que plusieurs sujets, fort différens les uns des autres, tant en solides qu'en fluides, pourront cependant être sains, chacun en particulier ; telle est *l'idiosincrasie* des anciens, ou la santé de temperament, qu'il est difficile d'appliquer à chaque sujet. Cependant on

admet en Médecine la diviſion que les anciens ont faite des temperamens, en chaud, froid, humide, ſec, bilieux, ſanguin, flegmatique, attrabilaire.

890. Les ſignes d'un temperament chaud ſont, tout le corps couvert d'une grande quantité de poils, jaunes & épais; le blanc des yeux un peu rouge, les caroncules lacrymales, le viſage, les lévres, la bouche fort rouges; le corps grêle, agile, robuſte, chaud; le poul grand, fréquent, une colére furieuſe, mais qui ceſſe promptement; il paroît que ces perſonnes ont les vaiſſeaux robuſtes, ſerrés, les viſceres forts, les humeurs en grand mouvement, épaiſſes & âcres, les délayans, les humectans, les adouciſſans leur ſont utiles; tout ce qui échauffe leur eſt fort nuiſible.

891. Le temperament froid a des ſignes tout contraires, qui ſont la peau liſſe & polie, des poils fins, une couleur aſſez pâle, le corps épais, lent, foible, froid, s'enflant aiſément, le poul petit, lent, l'anaiſteſie, la crainte: ceux qui ont ce temperament ont les humeurs douces, aqueuſes, pituiteuſes, lentes; les ſolides lâches & flaſques. Les remedes qui fortifient & échauffent, ſont d'un bon uſage en ce cas, au contraire les matie-

res froides, humides, & qui relâchent, sont nuisibles.

892. Ajoûtez la maigreur aux signes du temperament chaud (890) vous aurez ceux du temperament sec. Les vaisseaux sont alors serrés, les humides en petite quantité & assez âcres. Les mêmes choses nuisent & servent comme dans le temperament chaud. Pour l'humide, il se rapporte assez au froid, s'il est avec tumeur (891), ainsi c'est la même chose au reste.

893. On connoît le temperament bilieux par une grande quantité de poils noirs, crêpus; par la dureté, la maigreur, la gracilité de la chair, par une couleur brune, par de grandes veines, par un poul grand, prompt; par l'opiniâtreté, par la colére : ceux là paroissent avoir plus de liquide. Le temperament sec (892), & chaud (890.) conviennent à celui-ci : les matieres chaudes & séches y sont nuisibles, au lieu que les humectans & les rafraichissans, sont d'un usage salutaire.

894. On distingue le temperament sanguin par une petite quantité de poils jaunes, blancs, ou bruns; par beaucoup de chair molle, par de larges veines bleuës, distendues par le sang; par un teint de couleur de rose; par la colere à laquelle on est sujet; par une mobilité souple & flexible; évaquer & temperer, est ce qui

nvient ici , & l'on doit rejetter les
hauffans , & les fort irritans.

895. Dans les phlegmatiques , la
au eft liffe & polie , les poils font
ncs , fins , croiffent lentement , le
rps eft blanc , enflé , mol , gras ; les
nes font étroites & profondes ; les
ffeaux fanguins , étroits ; les vaiffeaux
eraux plus larges : ce temperament
affez femblable au temperament
id (891). C'eft pourquoi il n'eft rien
plus contraire ici que les chofes hu-
ides & froides ; tout ce qui échauffe ;
rtifie , defféche , eft indiqué.

896. Ainfi les fignes du temperament
élancolique font la peau liffe , & po-
, le poil très-noir , une grande mai-
eur , un grand defféchement, une cou-
ır par-tout très-noire , des délais con-
nuels , beaucoup de conftance , la co-
re , la rancune,une grande pénétration.
eft pourquoi ces perfonnes paroiffent
oir les vaiffeaux ferrés , robuftes, mai-
es ; les humeurs denfes , tenaces , fort
êlées , qui fe féparent ou fe changent
fficilement ; les matieres chaudes , fé-
es , âcres , font très-nuifibles aux mé-
ncoliques, mais ils fe trouvent bien de
ut ce qui humecte, rafraîchit , relâche,
nollit , ou diffout doucement & fans
reté.

897. Cette doctrine est très-utile pour connoître & même prévoir les maladies, qui étant dépendantes de chaque temperament, sont propres à chacun; ainsi c'est de là que dépend une grande partie des causes proégumenes.

SIGNES DES MALADIES

898. LEs signes d'une maladie futur se tirent, 1°. du changement extraordinaire qu'on remarque dans quelque fonction que ce soit; sur-tout de la transpiration diminuée, d'une lassitud extraordinaire, & de ce qu'on se sent plu pesant que de coûtume. 2°. De la parfaite connoissance du temperament de chaque homme, & en même temps de l structure singuliere de chaque corps. 3° De l'observation des classes qui renferment les causes procatarctiques (744 jusqu'à 780). 4°. La science certaine de maladies qui regnent en certain temp déterminé.

899. Les signes d'une maladie passée s prennent de la connoissance des effets qu la lésion quelconque d'une partie solide laissés après elle, ou qui suivent le vic des humeurs, ou naissent du dérange ment des fonctions; car qui conno

ısage des parties dans l'état ſain, & le
ompare aux défauts préſens, connoît
ır ce moyen la nature de la maladie.

900. Les ſignes d'un mal préſent re-
ardent ſes cauſes, ſa nature, ſes ſymp-
omes, ſon état, ſon évenement.

901. Les ſignes qui indiquent la nature
e la cauſe de la maladie, doivent être
ris. 1°. De l'obſervation des choſes qui,
tant appliquées au corps, conſtituent la
ıaladie, ou la feroient naître, ſi elles
étoient appliquées. Voyez l'Etiologie,
athologique. 2°. De l'idioſynerafie(888.
ıſqu'à 898). 3°. De l'obſervation de la
ature des effets ſenſibles.

902. On ſçait qu'une partie ſolide eſt
ıalade, 1°. par l'action, par la qualité
e la cauſe interne & externe, par ſa
açon d'être appliquée à cette partie, &
ar le temps qu'elle y reſte. 2°. Par le
hangement ſenſible des qualités, de la
ituation, & de la liaiſon de la partie af-
ectée. 3°. Par les fonctions dérangées.
°. Par les excrétions qui ſortent en droi-
e ligne, ou obliquement du lieu af-
ecté.

903. Pour les bleſſures, les contu-
ions, les éroſions, les brûlures, il ſuf-
t qu'elles ſe manifeſtent à nos ſens
our qu'on les connoiſſe. On connoît

aussi leur nature & leur état. 1°. Par la vûe, 2°. par la nature de la partie lésée, 3°. par les symptomes. On en prévoit l'événement, 1°. par la nécessité de la fonction lésee, à la vie ou à la santé. 2°. par la nature de la partie endommagée, 3°. par la façon même dont elle l'est, 4°. par le temperament du malade.

904. Lorsqu'un ulcere, une fistule, un schirre, un cancer, une inflammation, la gangréne, le sphacele, sont sensibles, il est aisé d'en connoître la nature par leurs signes patognomoniques.

Mais on connoît leur état, 1°. par la vûë, le tact, l'odorat. 2°. par la connoissance de la nature de la partie lésée. 3°. Par l'observation des symptomes.

On en prédit l'événement, 1°. par la connoissance de la nature du mal. 2°. Par la nature de la partie affectée, & par son influence sur la vie, & sur la santé. 3°. Par le voisinage des autres parties connues. 4°. Par la difficulté d'appliquer le remede, 5°. par la saison.

905. Mais quoique ces maux (903. 904.) étant intérieurement cachés au-dedans, ne frappent point les sens, il est cependant des signes pour les découvrir; & on les tire, 1°. de la nature de la cause; 2°. des fonctions quelles qu'elles soient

ſoient en même temps dérangées, 2°. des excrétions, 3°. du lieu affecté, tant interne qu'externe, connu par l'Anatomie, 4°. de la qualité ſenſible léſée, & l'on connoît leur état & leur événement par les mêmes ſignes dont on a parlé (902. 904).

906. Si la partie affectée dans les maladies, externe ou interne, eſt bleſſée par une cauſe externe, elle a communément des ſignes qui ſe montrent aux ſens externes mêmes, ainſi on la découvre aiſément; car ces maladies ſont pour l'ordinaire des bleſſures, des contuſions, des inflammations, un edeme, un ulcere, la gangréne, le ſphacele, la luxation, l'entorſe, des fractures, la carie, l'atrophie, le ſchirre, le cancer, ou le carcinome.

La comparaiſon de la partie laiſée avec l'origine de l'inſtrument corporel qui ſervoit à faire cette fonction, apprend quel eſt le ſiége du mal.

907. Une partie interne affectée par une cauſe interne ſe manifeſte moins; cependant on la découvre, 1°. par la nature connue de la cauſe, 2°. par la fonction léſée, 3°. par la nature de la maladie, 4°. principalement par les excrétions, 5°. par les ſymptomes bien con-

nus, & comparés avec la connoiſſance Anatomique des parties.

Voilà enfin les cinq ſources principales où l'on peut puiſer la connoiſſance des maladies internes & cachées du cerveau, des narines, du goſier, de la poitrine, de la plevre, du médiaſtin, du pericarde, des poumons, du cœur, du diaphragme, du foye, de la rate, du ventricule, du pancréas, du méſantere, des inteſtins, des reins, des ureteres, de la veſſie, de l'urethre, de la matrice, des parties genitales.

908. Les ſignes d'une maladie aigue, formée dans les humeurs, ſe prennent, 1°. de la vélocité & de la violence de l'acroiſſement de la maladie même, 2°. de la véhémence des ſymptomes, 3°. des fonctions dérangées, 4°. des excrétions, 5°. de la conſtitution épidemique, 6°. de la ſaiſon de l'année, 7°. du ſexe, de l'âge, du genre de vie, du temperament du malade.

909. Si tous ces ſignes (908.) ſont très-violens, ils annoncent un grand danger; ſi non, il y a encore quelqu'eſpérance.

910. Pour les ſignes d'une maladie aigue des fluides, qui en font connoître & prévoir l'état, le danger, la durée,

l'événement, ils se manifestent par l'observation des effets qui dépendent des vices de nos humeurs (760. jusqu'à 766. 81. jusqu'à 792).

911. Les signes d'acrimonie dans les humeurs sont principalement de la douleur, sans que le mouvement paroisse augmenté, & sans une grande obstruction apparente, ainsi que l'érosion des parties, sans qu'il y ait en même temps tumeur.

912. Les signes d'acrimonie alcaline, sont une puanteur cadavereuse en tout ou en partie, un goût comme de chair, ou d'urine putréfiée; une érosion de couleur cendrée, plombée, noire, & qui fait en peu de temps de grands progrès; une si grande soif, qu'on peut à peine l'appaiser; nul appetit, une horreur pour toutes sortes d'alimens; les excrémens dissous, reluisans, cadavereux, bruns, noirs: l'urine âcre, épaisse, brune, écumeuse, fétide, comme celle qui est putréfiée, & à peine sédimenteuse; presque point de sueur; ou une sueur semblable à l'urine que je viens de décrire; la peau externe aride, ainsi que l'intérieur des narines, de la bouche, de la langue, du gosier; le sang tenu, dissous, vermeil, se congelant à peine; des pustules rou-

geâtres, ichoreuses, brunes, plombées, noires, qui deviennent tout à coup gangréneuses; des bubons, des antrax, des tâches pourprées, des inflammations très-aiguës, & très-rapides, le sphacele avec des bulles qui s'élevent: on se trouve bien de l'usage des acides.

913. Les signes d'acrimonie acide sont une puanteur aigre, un goût semblable; le visage, l'angle des yeux, les lévres, la bouche, les gencives, le gosier pâles; un rongement lent avec pâleur; une soif qui n'est pas grande, souvent un grand appetit; une digestion très-prompte, un goût extrême pour les choses terrestres & absorbantes; des tranchées avec pâleur & froid; des excrémens qui ne sortent qu'avec des tranchées, qui sentent l'aigre & sont verds; une urine qui sort goûte à goûte, qui est épaisse, blanche, avec beaucoup de sédiment épais; une sueur abondante & aigre; le tissu de la peau lâche; la partie épaisse du sang, quelquefois un peu pâle, & quelquefois tirant sur le noir; des inflammations légeres & lentes; on est soulagé par les remedes opposés à l'acide.

914. Les signes d'une acrimonie, comme celle de la saumure ou du sel armoniac, sont un goût salé, une érosion len-

te avec prurit & rougeur ; une ſoif continuelle & ſi grande, qu'on peut à peine l'appaiſer ; le deſſéchement, la rigidité ; une urine ſalée, qui ſe putréfie lentement, avec un ſédiment épais, & une petite pellicule graſſe qui ſurnage. Les choſes aqueuſes ſont ſalutaires en ce cas.

915. Les ſignes d'une acrimonie huileuſe putréfiée, ſont une puanteur empyreumatique ; un goût amer, rance, d'âcre gras, comme d'huile brûlée ou putréfiée, qui brûle le goſier, nidoreux : une éroſion chaude, noire, des nauſées, nul appetit, & même du dégoût : une ſoif extrême, des excrémens gras, fétides, & chauds, lorſqu'on les rend : des urines rouges, enflammées, fétides, écumeuſes, en petite quantité, & chaudes ; la peau aride, la bouche ſéche, pleine d'ordure, & de mauvaiſe odeur : un ſang brûlé, des inflammations âcres, promptes, opiniâtres ; de pareilles ſuppurations, des gangrenes très-fétides : on ſe trouve bien de l'uſage des matieres froides, acides, aqueuſes, ſavoneuſes.

916. Les ſignes de la trop grande fluidité ſont la tranſpiration, la ſueur, les urines, la ſalive, les excrémens liquides trop augmentés ; la maigreur de tout le corps, la contraction, la foibleſſe, la

soif, la mobilité ; tous les incrassans conviennent ici.

917. Les signes de la tenacité trop augmentée sont des tumeurs, des douleurs, des anxietés ; la circulation, les sécrétions, les excrétions empêchées ; la lanteur ou la viscosité des humeurs de la circulation, des sécrétions, des excrétions. Si le froid se trouve avec ces signes, soyez sûr que les matieres pituiteuses dominent ; mais s'ils sont accompagnés d'une grande chaleur, cela dénote des matieres épaisses & enflammées.

917. On connoît aussi par ces signes quand l'eau, le sel, l'huile, ou la terre domine.

918. Mais si ces mêmes signes se trouvent avec ceux d'une circulation violente, ils désignent une très-prompte & très-grande destruction ; le contraire est démontré par des signes opposés.

919. Si l'on refléchit attentivement sur toutes ces choses, on concevra quels sont les signes de malignité dans les maladies aiguës ; car comme cette malignité ne signifie qu'un changement très-prompt de la maladie dans la mort, on pourra les déduire de causes puissantes, promptes, appliquées au corps,

comme ſont la peſte , les venins , le feu , la putréfaction. 2°. De la nature des maux épidemiques qui dominent, violents & connus pour tels par des obſervations. 3°. De la connoiſſance du temperament du malade, naturel ou maladif. 4°. De l'opiniâtreté avec laquelle le mal a reſiſté à toutes ſortes de remedes, les plus capables de produire quelques changemens; des mauvais ſymptomes qui font connoître que les fonctions vitales ſont principalement fort leſées : tels que ſont ſur-tout une ſoif inextinguible, un deſſéchement, des ordures, une couleur blanche, jaune, brune, noire, ſur-tout accompagnée de croutes, à la bouche, aux narines, à la langue, au goſier, au palais; l'appetit totalement détruit; des nauſées perpetuelles, grandes, inſurmontables; un vomiſſement continuel, des ſanglots, des douleurs, & de violentes anxietés vers l'eſtomac; un vomiſſement de ſéroſité, de bile pure, d'humeurs putrides; des ſelles liquides fétides, qui ne ſoulagent point, qui affoibliſſent beaucoup, avec leſquelles ſortent des fibres, des caroncules, des membranes; une urine fort tenue, rouge, écumeuſe, qu'on rend ſouvent & en petite quantité; une ſueur froide,

visqueuse vers la tête & le col, qui sort goutte à goutte, est puante, & ne soulage point : un pouls prompt, foible, dur, inégal, intermittant ; une respiration redoublée, gênée, à perte d'haleine, haute avec toux & douleur ; l'esprit aliené, le délire, la fureur, l'insensibilité, l'entiere privation de sommeil ; un sommeil troublé, qui fatigue, loin de soulager, ou un sommeil continuel; le crachement, le pissement, ou des selles de sang, de petites gouttes de sang noirâtre qui sort par les narines ; des tremblemens extraordinaires, de la langue, des lévres, des mains ; de fortes convulsions ; l'anxieté;un branlement perpetuel des membres ou de la tête ; la façon d'être couché, comme la tête enbas, les pieds pendants négligemment du lit, sans que le malade s'apperçoive de leur nudité ; les yeux remplis de larmes tristes, vagues, fixes, secs, poudreux ; de petits flocons qui paroissent voltiger dans l'air; des palpitations inquiétantes & laborieuses ; des tâches pourprées ; des crises qui ne sont point entieres, & ne soulagent point ; des changemens extraordinaires.

920. On juge par l'absence de ces signes (919.) qu'il est possible à la nature ou à l'art de guérir les maladies aiguës;

& que cela eſt impoſſible par le contraire.

921. La crudité, la coction, la criſe, l'iſſue du mal en ſanté, dans un autre maladie, ou par la mort, ſont les objets & les ſignes du prognoſtique des maladies.

922. On appelle crue, toute matiere morbifique, dont la maſſe, la figure, la cohéſion, la mobilité, l'inaction ſont cauſe qu'elle conſtitue ou augmente le mal.

923. L'état du mal dans lequel cette matiere ſe trouve ainſi conditionnée eſt comme ſa crudité ; ce qui a lieu dans les maladies, où toute la maſſe des humeurs eſt infectée d'une telle matiere, comme dans celles où il n'y en a qu'une ſeule partie qui en ſoit viciée.

924. Ce qui eſt également vrai des ſolides, en temps qu'ils participent de la mauvaiſe qualité des humeurs.

925. Cette crudité ſe connoît (922. 923. 924.) 1°. par la vigueur du mal qui dure ou augmente, 2°. par l'augmentation continuelle des ſymptomes, 3°. par les fonctions dont l'exercice eſt encore fort dérangé ; 4°. principalement par les humeurs circulantes, ſécrétoires, excrétoires, & excrémenteuſes,

viciées, tant dans leur quantité que dans leur qualité : & par conſéquent par les ſueurs, les larmes, la mucoſité, les crachats, par les matieres qu'on vomit, par la bile, par les ſelles, par les urines, par l'ichoroſité, le pus, le ſang, les menſtrues, les vidanges, le lait, les abcès, les aphtes, &c.

926. Mais ſi la matiere de la maladie qui étoit auparavant crue (*922.*) a été tellement changée par les forces naturelles du corps, par ſa propre nature, ou par des remedes convenables, tant dans ſa maſſe, ſa figure, & ſa cohéſion, que dans ſa mobilité, & ſa lenteur, qu'elle ſoit moins éloignée de l'état ſain, cauſe moins de dommage, & conſéquemment diminue l'impétuoſité de la maladie, alors la matiere eſt réellement cuite.

927. Et on donne le nom de coction, de maturité, ou de pepaſme à l'état de la maladie, dans lequel ces choſes arrivent ainſi (*926.*)

928. On connoît cet état de la maladie 927), & de la matiere (*926*), 1°. par le répos du mal, & ſa diminution, les forces de la nature demeurant les mêmes, ou prenant le deſſus. 2°. Par les ſymptomes qui ſe calment ou diminuent, la nature conſervant ſes forces. 3°. Par

l'entier rétabliſſement des fonctions, par la reſſemblance des humeurs circulantes, ſécrétoires, excrétoires, & excrémentiticlles, avec les mêmes humeurs dans l'état naturel. Comparés (919.)

929. Les matieres cruës (922.) ſont changées en matiere cuite (926), par les actions vitales, par la dégeneration ſpontanée de la matiere morbifique, par la vertu des médicamens qui aident la nature.

930. Lorſque la matiere morbifique digerée ou meurie par ſes cauſes, eſt devenue tout-à-fait ſemblable à des matieres bien conditionnées, on dit qu'elle s'eſt reſolue, & cette action ſe nomme reſolution. C'eſt une curation très-parfaite, qui ſe fait ſans aucune évacuation, qui ſuppoſe une matiere douce & benigne, une très-bonne nature, & de bons remedes.

931. Dans les maladies aigues qui affectent les humeurs, il eſt un certain temps où la matiere du mal ſe diſpoſe à un changement ſubit, qui doit décider de la ſanté ou de la mort; ce changement ſe nomme criſe, & la matiere qui ſe diſpoſe ainſi, eſt appellée critique.

932. La cauſe d'un tel mouvement eſt

l'irritation des solides & des liquides, produite par la matiere morbifique, qui, suivant les différentes proprietés, peut être évacuée, transportée dans un autre lieu, ou causer la mort.

933. Si la matiere est disposée à être évacuée ou à changer de lieu, sans cependant être encore bien conditionnée, elle produit dans le mouvement des humeurs un changement différent de celui par lequel cela arrive ordinairement dans les sujets sains; & alors la crise est troublée.

934. Or ces changemens qui viennent de ce que la nature commence à mouvoir, à faire circuler, à mêler, à séparer les matieres critiques, on les nomme symptomes critiques lorsqu'ils sont sensibles; & ils sont les signes de la crise déja formée, ou qui le sera dans peu. Il est difficile de les distinguer, & il y a bien du risque & du danger à ne pas les connoître.

935. Car ils se trouvent souvent confondus avec les symptomes qui naissent de la cause de la maladie même, ou de la matiere crue qui la forme; ce qui fait qu'un malade est nécessairement maltraité.

936. Voici cependant les principaux signes qui servent à faire distinguer les

ſymptomes critiques de ceux de la maladie, 1°. Les premiers viennent de ce que la nature prend le deſſus du mal, les ſeconds, de ce que le mal l'emporte ſur les facultés vitales. 2°. Les uns ſont précedés d'une bonne coction qui s'eſt manifeſtée par ſes ſignes ; les autres arrivent dans l'état de crudité. 3°. Ceux-là ſe font vers le temps propre aux criſes, ceux-ci en tout temps, principalement dans l'augmentation du mal. 4°. Les ſymptomes critiques donnent un prompt ſoulagement, ceux de la maladie nuiſent promptement.

937. Ces principaux ſymptomes & ſignes critiques qui annoncent une évacuation pour criſe, ſont ceux-ci. Après la coction, dans le temps critique, tout-à-coup & ſans nouvelle cauſe manifeſte du mal, engourdiſſement, aſſoupiſſement, ſommeil, veille, délire, anxieté, diſpnée, nuit fâcheuſe ; rigidité, douleur, rougeur, titillation, ſentiment de piqueures, peſanteur, denſité dans la partie ; obſcurciſſement, clarté, lumiére, larmes ſpontanées aux yeux ; nauſées, grande ardeur ; ſoif, retraction des hypocondres, tremblement de la lévre inférieure.

938. Voici les ſignes d'une évacuation

critique présente. Si après avoir vû ceux, dont on a parlé (936), paroissent en suite le vomissement, la salivation, l'excrétion de mucosité, le crachement, le flux de ventre, le flux d'urine, une hémorrhagie par l'uterus, par les hémorrhoïdes, sueurs, abcès, pustules, tumeurs, bubons, parotide, aphte, transport d'humeurs d'un lieu dans un autre.

939. On sçait que ces signes (938.) critiques sont salutaires, & qu'il seroit alors imprudent de les troubler par des remedes, s'ils ont été précedés de ce qui a été dit (936. 937.) de la coction; si la maladie est dans son *état*, si les forces vitales sont suffisantes; si les excrémens sont semblables aux naturels; si on a usé de choses convenables à la maladie, à la partie affectée, au genre de vie, au regime, à l'âge, au sexe, au temperament; si la crise vient en temps & lieu; si le mal & ses symptomes ont diminué après l'usage des médicamens; si la couleur, la chaleur, la force, le pouls, la respiration, & en un mot toutes les fonctions se rétablissent aussi-tôt, ou commencent beaucoup à se rétablir, & enfin si l'évacuation critique dure constamment jusques à la fin de la maladie. Car si l'on observe tout ces signes, ou la plûpart d'en-

tre eux, il se fera une séparation parfaite de la matiere morbifique, de la saine; & on donne à cette séparation le nom de crise parfaite, évacuante ou séparante.

940. Mais si ces signes (939.) ne paroissent point, ou si l'on en voit de contraires, il faut alors penser que ceux-ci sont des symptomes de la maladie, & non des efforts victorieux de la nature, & par conséquent ils sont alors mauvais, & méritent d'être traités comme le mal même. Mais si tous ces signes ne se présentent point, mais seulement quelques-uns d'eux, & ne sont point parfaits, soyez sûr que la matiere qui n'est pas encore bien critique, sera transportée çà & là en divers lieux, où elle fera naître divers phénoménes, & cette crise est appellée *métastatique*.

941. Voici donc les axiomes reçus dans le diagnostic & le prognostic des maladies. Une évacuation critique après la coction est toûjours bonne. La même est salutaire le jour critique.

Mais elle est différente par rapport au temps & à la nature, selon l'âge, le temperament, le sexe, le climat, la saison de l'année, le mal, la constitution épidémique.

Si elle se fait avant la coction, elle est mauvaise.

Pour la coction même, elle est toûjours bonne. Plus elle est prompte, meilleure elle est:il n'en est pas ainsi de la crise.

942. L'art prédire de l'événement d'une maladie, est principalement fondé sur la connoissance de la comparaison des causes desquelles dépend ce qu'il reste encore de vie au malade, & qui ont produit sa maladie actuelle; en effet on peut sçavoir par un mur examen de ces causes si le malade reviendra à la vie, à la santé, si son mal se changera dans un autre mal, ou le fera périr. Elles feront aussi concevoir la raison des temps, & des changemens qui arrivent ici.

943.On connoît l'efficacité de la cause qui entretient encore la vie,par les fonctions qui restent, principalement vitales, ensuite animales, & naturelles. Ce qui s'énonce ordinairement par ces deux axiomes, plus il y a de fonctions semblables aux mêmes fonctions qui ont coûtume de se faire dans la santé, & plus elles leurs sont semblables; plus les forces de la nature sont grandes & efficaces, & plus il y a d'espérance de recouvrer une santé parfaite: & plus est saine dans le malade cette fonction,dont plusieurs autres dépendent comme de

leur cauſe, plus les affaires du malade ſont en bon train. Et l'on tire des conſéquences opposées des propoſitions contraires.

944. On voit qu'une fonction eſt ſemblable à celle qui ſe faiſoit dans la ſanté, lorſque les effets inſéparables de cette bonne fonction, ſenſibles, ſe trouvent tels qu'ils ont été expoſés dans la phyſiologie ; on ſçait qu'elle eſt bien conditionnée, ſur-tout quand la cauſe, la matiere, les effets de la maladie ſe convertiſſent en ſanté par les fonctions mêmes qui reſtent, & par conſéquent ſur-tout par la bonne coction, & la bonne excrétion de la matiere morbifique.

945. On regarde comme la meilleure coction, celle qui rend en très-peu de temps la matiere crue, parfaitement analogue aux humeurs naturelles. Surquoi eſt fondé l'axiome, plus la coction eſt parfaite, plus on a lieu d'eſperer la vie & la ſanté.

946. Et l'on ſçait que les humeurs & même que les parties ſolides ſe remettent en bon état, ſi les fonctions quelles qu'elles ſoient, qui étoient dérangées, dans le tems de la crudité, ſe rétabliſſent totalement, & ſi toutes les excrétions reſſemblent à celles qui ſe font

dans l'état sain ; d'où naissent les axiomes : plus les fonctions deviennent salubres, meilleure est la coction, & de nouveau plus tous les excrémens sont semblables aux naturels, plus la coction est parfaite, & au contraire.

947. On connoît aussi enfin la force de la cause vitale par l'âge, le sexe, le temperament, le genre de vie, la nation, la famille du malade même.

948. Et tout cela (942. jusques à 948.) met le Médecin au fait des forces vitales du malade, & de l'efficacité de cette cause.

949. Mais on sçait quelle est l'action & la grandeur de la cause morbifique, 1°. Par les causes de la maladie, connues, grandes, malignes, opiniâtres. 2°. Par le génie de la maladie, dont l'idée se prend de la connoissance qu'on a de la constitution épidémique. 3°. De la quantité, de la grandeur, de la vehémence des symptomes, 4°. de la crudité, 5°. du grand changement des qualités sensibles, par rapport à la figure, à la masse, à la couleur, à la consistence, 6°. par les excrétions fort différentes des naturelles.

950. Ces causes (948. 949.) bien connues & exactement comparées entre-el-

s, donnent ces axiomes qui ſont de
ırs prognoſtics ; ſi la cauſe vitale eſt
lus forte que celle du mal, le malade
ra bien-tôt parfaitement rétabli.

Si la cauſe de la vie & de la maladie
nt le même degré d'efficacité, il y a
u danger, le mal durera, & fera place
une autre maladie.

Si la cauſe morbifique eſt bien plus
orte que celle de la vie, la mort, ou
u tout, ou de la partie s'enſuivra.

951. La grandeur du péril dans les
ıaladies, ſe meſure par l'excès des for-
es de la cauſe morbifique ſur celle de la
ie.

952. Sa durée ſe meſure par la lenteur
vec laquelle le mal tend à ſon dernier
egré de croiſſance, par la foibleſſe
e la vie, par l'opiniâtreté & la tenaci-
é de la matiere.

953. On ſçait qu'il ſuccedera une autre
naladie, lorſque la violence du mal pré-
ent & ſes ſymptomes ſe calment ſans
oction, & ſans une bonne évacuation
ritique ſuffiſante, & cela dans une ma-
adie avec matiere.

954. Or cette nouvelle maladie eſt
ouvent pire & plus longue que la pre-
niere, ſuivant la diverſité de la partie
eſſée en dernier lieu, ou de la matiere

morbifique qui a déja dégéneré, où
cause de la seule longueur du temps.

955. On peut encore prévoir en qu'e[illegible]
le partie se jettera la matiere mal cuit[illegible]
de la maladie, par le prurit, la titillation
la rougeur, la douleur, la chaleur, l'en[illegible]
gourdissement, la pulsation, l'agitation
l'incommodité perpetuelle de quelqu[illegible]
partie du malade, ou par la nature &
l'idée, & par la condition épidémiqu[illegible]
de la maladie.

956. De plus si l'on s'apperçoit qu[illegible]
l'art ou le hazard ait produit en certain[illegible]
partie du corps, les effets dont on vien[illegible]
de parler (955.), on peut alors prévoi[illegible]
qu'il se fera un amas de matiere morbi
fique dans cette partie.

957. Toutes ces choses (921. jusque
à 955.) nous apprennent qu'il est abso
lument nécessaire d'être au fait des coc
tions & des crises, pour faire de juste
prognostics dans les maladies; mai[illegible]
comme il est évident que ces connois
sances dépendent de celles des fonction
vitales, qui sont la principale cause d[illegible]
la coction & de la crise, & comme o[illegible]
en juge sur-tout par le pouls & la resp[illegible]
ration, nous traiterons d'abord de ce[illegible]
deux signes. Nous pensons aussi que l'u[illegible]
rine, étant un recrément qui se sépar[illegible]

les forces naturelles de toute la
ſſe du ſang, & de toutes ſes parties,
rite une attention particuliere.

J POULS DE L'ARTERE;

comme ſigne.

8. ON connoît par le pouls des arteres (217. 218. 219.) l'é- déterminé du cœur, comme premier oteur; la nature, la quantité, le mou- ment de la maſſe générale des hu- eurs, d'où ſortent toutes les autres; diverſe condition de l'artere, qui eſt principal vaiſſeau de tout le corps: où il ſuit que la connoiſſance du pouls d'une grande utilité dans la ſémioti- e.

959. Un pouls fort marque donc, 1°. e le cœur ſe contracte avec une puiſ- nte force muſculeuſe, & par conſéquent e la cauſe qui le contracte eſt forte; eſt-à-dire, 2°. que le ſuc des nerfs & cervelet eſt porté fortement, & en ſez grande quantité dans les fibres du eur, 3°. qu'on a beaucoup de ſang, e la circulation & la ſécrétion des hu- eurs ſe font très-bien. Un tel pouls eſt

donc d'un bon présage, s'il est tel dans toutes les parties du corps. Il trompe souvent dans les maladies apoplectiques & dans quelques autres, où, quoiqu'il y ait un flux & reflux libre du cœur au cervelet, & du cervelet au cœur, les autres parties, & sur-tout les visceres sont fort obstrués.

960. Un pouls foible dénote tout le contraire de ce qu'on vient de dire (959); mais il trompe quelquefois dans ceux qui sont fort gras.

961. Un pouls grand marque, 1°. l'abondance du sang, 2°. la force du cœur, 3°. l'artere libre, & qui se contracte aisément, 4°. la bonté de la circulation & des sécrétions. Le petit désigne le contraire. On peut comprendre de-là ce qu'on entend par le plein & le vuide, entant qu'ils sont bien reconnus pour tels.

962. Le pouls dur, dont il est tant parlé, signifie différentes choses, sçavoir, 1°. que la membrane de l'artere est plus séche qu'elle n'est naturellement, & en conséquence, 2°. des obstructions dans les petits vaisseaux, qui forment le tissu des membranes de l'artere, 3°. les arteres pleines & 4°. obstruées à leurs extrémités capillaires, par une matiere inflammatoire tenace, 5°. un sang fort

nſe & compact, de-là 6° les circula-
ons, les ſécrétions, les excrétions lé-
es, 7°. une infinité d'autres effets qui
enſuivent. Le pouls mol indique tout le
ntraire; mais cependant il trompe très-
rt dans la peripneumonie aigue.

963. Un pouls rare dans un eſpace de
mps déterminé marque, 1°. que le
eur ſe contracte plus lentement, & par
nſéquent, 2°. que le ſuc du cervelet
ule lentement par les nerfs dans les fi-
es du cœur, 5°. une circulation du
ng ſouvent dégagée & égale, 4°. un tra-
t facile des humeurs par tous les vaiſ-
aux. Mais ſi c'eſt la foibleſſe qui le rend
l, il eſt mauvais & dangereux. Le pouls
équent déſigne le contraire, ainſi que
es âcres irritans, les eſprits agités, la
èvre, la phrénesie.

964. Le pouls fort fréquent & égal
t bon, il marque la conſtance de la
ie; le pouls inégal eſt par conſéquent
auvais.

965. Le pouls intermittent eſt perni-
eux, il nous apprend que la nature eſt
rête à ſuccomber.

966. Le pouls qui eſt à la fois fort,
rand, égal & tardif eſt le meilleur de
us; le pouls fort & grand, fort & lent,
rand & lent à la fois eſt bon. Le pouls

qui est à la fois foible, petit, dur, inégal, intermittent, fréquent, est le pire de tous, & d'autant plus qu'il y a plus de ces marques qui concourent ensemble, & au contraire.

967. De-là aussi on peut aisément sçavoir ce que c'est que le pouls serré.

968. La doctrine des pouls donne en même temps l'intelligence de ce que signifie la chaleur, comme étant l'effet du pouls : elle nous apprend en effet que le vaisseau est retréci, que les humeurs sont épaisses, sont poussées avec force, & qu'il y a de grandes résistances vers les extrémités des vaisseaux; d'où il suit que la diminution de chaleur manifeste le contraire, & qu'il est aisé de connoître par-là le chaud & le froid, par rapport à leur diagnostics & prognostics.

969. Cependant il faut sçavoir que la nature particuliere d'une artere, l'âge, le sexe, les passions de l'ame, les six choses non naturelles, les habitudes du corps, le temperament propre, le climat, la saison, peuvent prodigieusement changer toutes ces choses, & qu'il est fort important de connoître en quel ordre les différens pouls se succedent mutuellement.

970. Mais il faut très-exactement observer

ſerver le pouls, en tant qu'il nous apprend que la matiere morbifique ſera mue, eſt en mouvement, ſe diſpoſe à être évacuée, & commence déja à ſe ſéparer; car il montre le temps fait pour agir & aider la nature, ſans parler du reſte.

DE LA RESPIRATION,

comme ſigne.

971. UNe reſpiration facile, non douloureuſe, conſtante, dénote dans les maladies que tous les organes qui ſervent à la reſpiration ſont en bon état; que les poumons ſe dilatent facilement, que le ſang eſt tranſmis ſans peine, & par conſéquent qu'il eſt propre à couler par tous les vaiſſeaux du corps; d'où il ſuit qu'elle eſt toûjours de très-bon préſage. Quand elle ſe fait avec peine, elle déſigne tout le contraire, & conſéquemment elle eſt toûjours d'un très-mauvais préſage.

972. La reſpiration qui eſt en même temps fort douloureuſe, marque ordinairement quelque inflammation inter-

ne, & par conséquent c'est toûjours un très-mauvais signe.

973. Une grande respiration désigne toûjours une poitrine par elle-même bien dilatable, un diafragme bien conditionné, un bas-ventre qui peut prêter & s'étendre, un poumon bien construit, un sang qui circule aisément, & des forces salutaires; & par conséquent c'est toûjours un bon prognostic dans les maladies.

974. Une petite respiration manifeste le contraire de tout ce qu'on vient de dire (973), mais sur tout un poumon vuide de sang ou d'autre matiere qui n'est pas propre à circuler, ou le tuyau pulmonaire tellement rétreci par quelque tumeur, ou quelque matiere, que l'air peut à peine y entrer. C'est pourquoi elle est d'un triste présage.

975. Une respiration lente démontre que le poumon est libre, & se dilate avec une égalité parfaite, que le sang est propre à circuler, & est pressé d'une façon égale; ainsi elle est d'un très-bon augure, si elle n'est accompagnée d'aucune incommodité.

976. Une respiration prompte dénote que les organes de la respiration sont lé-

ſés, que les poumons ſont obſtrués, rigides, ſecs, que le ſang eſt impropre à être tranſmis; c'eſt pourquoi elle a toûjours des ſuites à craindre.

977. Une reſpiration égale montre un bon poumon, & de bons organes, un ſang bien élaboré, & par conſéquent eſt un bon préſage. L'inégale marque que les cauſes prochaines de la vie péricli- tent, & conſéquemment elle eſt toûjours mauvaiſe.

978. Une reſpiration étouffée qui donne au malade un ſentiment de ſuffocation, déſigne un poumon enflammé, obſtrué, plein, roide, ſec, un ſang qui ne peut circuler; c'eſt pourquoi elle cauſe la mort en peu de temps, à moins qu'elle ne vienne d'une cauſe ſpaſmodique, légere, comme dans l'hiſterie & l'affection hypocondriaque, ou ne ſoit fort ordinaire comme dans l'atſme.

679. La reſpiration qui ſe fait dans la partie ſupérieure du thorax, déſigne le mauvais état d'un poumon farci, & en conſéquence le danger de la vie; auſſi eſt-elle preſque mortelle.

980. La reſpiration haute, dans laquelle les clavicules s'élevent, le ſternum eſt agité, les omoplates ſe meuvent, les ailes des narines battent à

coups rédoublés, les côtes inférieures, & l'abdomen sont à la fois fort agités, est mortelle; car elle démontre non seulement que le sang se meut très-difficilement par le poumon, mais que les forces manquent.

981. Une respiration grande, lente, égale, qui repare les pertes, qui ne se fait que par le mouvement doux des muscles intercostaux, du diafragme, & des muscles de l'abdomen, est fort salutaire. Celle qui remplit plusieurs de ces conditions est la meilleure.

982. Une respiration difficile, douloureuse, petite, prompte, à perte d'haleine, inégale, étouffée, qui se fait par tout l'effort des muscles attachés au côtes, est indubitablement mortelle. Celle qui a plusieurs de ces vices est d'autant plus funeste qu'elle en a davantage.

983. La respiration froide est mortelle, parce qu'en effet elle annonce presque toûjours la gangrene des visceres & des vaisseaux internes.

954. La respiration courte avec sifflement & sterteur, & comme un boüillonnement dans le poumon & dans le gosier, est promptement mortelle, si elle est accompagnée des autres mauvais signes : car elle signifie presque toûjours

que les humeurs vitales s'amaſſent dans le poumon, ſans y pouvoir circuler.

985. La reſpiration grande & prompte, eſt ſouvent ſalutaire; c'eſt le ſigne & la cauſe de bonne coction, & de bonne criſe.

986. La reſpiration grande & lente, dénonce un cerveau obſtrué, & les maladies qui en réſultent, ou auſquelles il faut s'attendre, comme le coma, la léthargie, le délire, &c.

987. Il faut en même tems bien conſiderer que la reſpiration ſe dérange & varie beaucoup en divers ſujets, ſuivant la conſtitution naturelle, la différente ſtructure du thorax, des poumons, du diafragme, de l'abdomen, la diverſité de l'âge, du ſexe, de la groſſeſſe, des paſſions, de l'habitude du corps, du climat, de la ſaiſon, de l'air, &c.

988. Le different ordre ſuivant lequel varient les changemens ſucceſſifs de la reſpiration, répand ici beaucoup de lumieres ſur le diagnoſtic & le prognoſtic, car comme le changement qui ſe fait de mal en bien eſt favorable, celui qui ſe fait de bien en mal eſt de mauvais augure.

989. Celle qui augmente dans le temps de la criſe, eſt très-bonne.

990. Puiſque la reſpiration nous fait connoître l'état actuel du cœur, du poumon, du ſang, des eſprits du cervelet, l'état de la plevre, du thorax, du diafragme, de l'abdomen, il eſt donc évident qu'il eſt de la derniere importance d'y donner toute ſon attention dans toutes les maladies, principalement aiguës, ſi l'on veut tirer un diagnoſtic & un prognoſtic certains.

DE L'URINE,

comme ſigne.

991. POur juger de l'état du corps à la vûë des urines, il faut ſçavoir, 1°. que l'urine d'un homme ſain varie dans ce même ſujet, comme dans les autres qu'on lui compare, & cela ſelon l'âge, le ſexe, le temperament, la ſaiſon de l'année, les ſix choſes non naturelles, & les médicamens qu'on a pris. 2°. Et par conſéquent en portant ſon jugement ſur l'urine, on doit bien faire attention aux autres ſignes des maladies; car autrement cet art n'eſt qu'un tiſſu de ſupercheries.

992. Un Médecin qui veut tirer ſon

diagnostic & prognostic en examinant l'urine, doit considérer sa quantité, sa couleur, son odeur, son goût, sa fluidité, & les matieres qui y sont contenues.

993. La quantité d'urine augmentée extraordinairement, désigne quelques-unes des choses suivantes, ou toutes à la fois, 1°. L'abondance de boisson aqueuse, 2°. un relâchement particulier dans les tuyaux des reins, 3°. la diminution de la transpiration, de la sueur, de la salive, 4°. l'usage des diuretiques, 5° le mélange imparfait du sang, qui fait que l'eau se sépare aisément des autres principes, 6°. les nerfs affectés, un temperament histerique, ou un mal hypocondriaque.

994. Une telle urine (993.) fait connoître, 1°. que ce qui reste est épais, 2°. a de l'acrimonie, 3°. dénote la soif, 4°. les anxietés, 5°. des obstructions, & leurs effets, 6°. à l'occasion du diabete, la consomption avec soif, desséchement & ardeur brûlante.

995. Lorsqu'on rend une bien plus petite quantité d'urine que de coûtume, cela marque, 1°. ou qu'on ne boit pas assez, ou que la boisson est remplie d'une trop grande quantité d'esprits, pro-

duits par la fermentation. 2o Cela dénote des vaisseaux obstrués, ou spasmodiquement resserrés. 3°. L'augmentation d'autres excrétions quelles qu'elles soient; mais si elle est entierement interceptée, elle manifeste l'ischurie & ses différentes causes (821).

996. Une telle sécrétion d'urine fait prévoir des replétions, des pésanteurs, des engourdissemens, des assoupissemens, des tremblemens convulsifs, & une mort sur-tout apoplectique, si elle vient de la seconde cause (995).

997. L'urine tenue comme de l'eau claire, lympide, sans couleur, sans goût, sans odeur, & abondante, dénonce, 1°. qu'on a bû beaucoup d'eau, ou de matieres aqueuses, 2o. que les vaisseaux des reins sont fort resserrés, tandis qu'en même temps les humeurs sont fort agitées. 3o. Une union étroite de l'huile, du sel, & de la terre dans l'urine même, la ténacité de ces principes, & en même temps la difficulté qu'ont les matieres aqueuses à se mêler avec eux. 4°. De violentes passions de l'ame, l'affection hypocondriaque ou histerique, les pâles couleurs des filles, ou qu'on ne fait que d'acoucher. 5o. Des visceres qui n'ont pas la force de faire les coctions nécessaires, des crudités, la pituite do-

minante, le froid. 6°. Des obstructions dans les vaisseaux des visceres. 7°. Mais dans les maladies aiguës, cela marque que la coction & la crise sont empêchées, & par conséquent la transmigration de la matiere morbifique dans les parties intérieures du corps.

998. Une urine de cette nature (997.) fait prévoir presque les mêmes choses que (994.), mais dans les maladies aiguës inflammatoires, un très-mauvais état des visceres, des délires, la phrénesie, des convulsions, & la mort même, le séjour des matieres âcres ayant produit la gangréne.

999 Dans les maladies aiguës l'urine rouge sans sédiment manifeste, 1°. un frottement violent entre les parties des humeurs, entre les vaisseaux & les humeurs, 2°. le mélange intime & tenace de l'huile, du sel, de la terre, & de l'eau dans les humeurs; 3°. de-là par conséquent la grande crudité de la maladie, 4°. sa longue durée, 5° & son grand danger.

1000. Il faut alors (999.) s'attendre à la destruction gangreneuse des plus petits vaisseaux, sur-tout du cerveau & du cervelet, & en conséquence à la mort, 2° à une coction difficile, 3°. à

une crise tardive & fort équivoque ou incertaine, mais il est évident que toutes ces choses (999. 1000.) sont d'autant plus à craindre, que l'urine est plus rouge, & en même temps sans sédiment.

1001. D'où il suit qu'une urine enflammée, tenue, sans aucun sédiment, marque, à la vérité, les mêmes choses, mais plus violentes : c'est pourquoi le prognostic est le même, mais beaucoup plus dangereux.

1002. Des urines rouges, avec beaucoup de sédiment pesant, semblable à de la brique rouge broyée, ou à des bols rouges, nous apprennent, 1°. qu'il y a un frottement violent, que les vaisseaux sont lâches, 3°. que le sang est âcre, salé, dissous, impropre à la nutrition, 4°. elles sortent à la suite de fiévres intermittentes, qui ont cessé après un violent accès; 5°. dans ces côtes septentrionales elles sont un signe de scorbut.

1003. Elles annoncent, 1°. la longueur du mal, 2°. l'usement, l'affoiblissement, la destruction des petits vaisseaux, 3°. des sueurs, des urines, la salivation, des diarrhées colliquatives, 4°. l'atrophie, 5°. toutes sortes d'hydropisies.

1004. Si le sédiment d'une telle uri-

ne (1002.) eſt comme du ſon, ou par petites écailles, il faut s'attendre aux mêmes effets, mais encore plus fâcheux.

1005. Si l'urine a une couleur ſaffranée, qui teint ce qu'on y jette, ou qui colore le verre de la même façon, & en même temps dépoſe un pareil ſédiment (1002. 1004), elle caracteriſe l'ictere & ſes ſymptomes certains à la peau, au ventre, aux hypocondres, par-tout le corps; d'où il ſuit que c'eſt dans l'hiſtoire de cette maladie qu'il faut prendre ſon prognoſtic.

1006. L'urine verte avec un ſédiment épais, marque, 1°. un temperament atrabilaire; 2°. que la matiere du mal déja diſſoute s'évacue, 3°. & par conſéquent des anxietés aux parties précordiales, des troubles dans le bas ventre, des douleurs iliaques, & de colique.

1007. Le prognoſtic d'une telle urine eſt que la matiere atrabilaire diſſoute & miſe en mouvement, ſe jettera dans le ſang & les viſceres; ce qui donne ſouvent lieu à une infinité de maux, & de maux aigus, qui ſe déduiſent de l'hiſtoire de l'atrabile ainſi diſpoſée. De plus on ſçait auſſi par-là ce qu'on doit penſer de l'urine noire, puiſqu'en effet elle ne differe de la même nature, que par ce

qu'elle est plus dangereuse (788. 789).

1008. Le sang, le pus, les caroncules, les filamens, les poils, les petites anguilles, les grumaux, les grains de sable, les parties calculeuses, la mucosité qu'on trouve dans le fond de l'urine, nous découvre que les reins, les ureteres, la vessie, les testicules, les vésicules séminales, les prostates, les glandes de Cowper, l'urethre sont viciés.

1009. Mais quelle est la nature, quel est le siége du mal caracterisé par les symptomes dont on vient de parler; c'est ce qu'on ne peut sçavoir, sans consulter en même temps les autres signes qui concourent ensemble dans la même maladie.

1010. L'urine qui paroît grasse, est ordinairement chargée de petits graviers, liés par quelques matieres visqueuses, & qui forment ainsi une espéce de membrane huileuse : alors elle marque une abondance de terre & de sel émoussé dans le sang, & par conséquent le scorbut, des calculs & autres choses semblables.

1011. Une urine vrayement grasse & huileuse, est à la vérité fort rare, mais si jamais on l'observe, elle marquera, 1°. que les vaisseaux usés, & en con-

ſéquence diſſous par la violence du frottement, ſe ſont mêlés au ſang, & que les matieres graſſes ſont ſorties avec les urines. 2°. Que les humeurs ſont âcres, & par conſéquent elle menacera de phtiſie & d'atrophie.

1012. Une urine qui reſte long-temps écumeuſe après avoir été remuée, dénote, 1°. que les huiles & les ſels ſont mêlés enſemble, ſont diſſous, & forment une matiere lixivielle, ſavoneuſe, & conſéquemment, 2°. la ténacité de ce mélange intime, 3°. une coction & une criſe difficile, 4°. une pulmonie preſque formée, ou des catharres dans la tête.

1013. L'urine fétide par elle-même eſt la preuve que les ſels & les huiles ſont attenués, diſſous, & preſque putréfiés, par conſéquent loin de s'attendre à une guériſon facile, il y a lieu de craindre le danger, tant dans les maux chroniques qu'aigus.

1014. L'urine qui paroiſſant colorée dans les maladies, eſt tout-à-fait inſipide, montre évidemment une nature ſans forces, & une mort prochaine.

1015. L'urine pâle, claire, avec un ſédiment muqueux, ténace, qui a une odeur de ſaumure puante, eſt preſque toûjours l'indice du calcul de la veſſie.

1016. Mais c'eſt principalement dans les maladies aiguës qu'on fait attention aux urines, parce qu'alors elles peuvent donner d'aſſez ſûrs prognoſtic. En effet, 1°. l'urine qui a un ſédiment blanc, léger, poli, égal, qui ſe précipite promptement, à peine odorant, eſt d'un préſage très-ſalutaire, dans tout le temps de la maladie, juſqu'à la criſe. 2°. Une grande quantité d'urine blanche ſortie goutte à goutte avec beaucoup de ſédiment blanc, rendue dans le temps critique, guérit & diſſipe les abcès. 3°. L'urine plus abondante le jour qui indique la criſe, avec beaucoup de ſédiment blanc, ou rougeâtre, qui ſoulage, marque qu'on ſera guéri le jour critique, quand la criſe ſera parfaite. 4°. Une urine tenue & rouſſe, qui ne dépoſe point; blanche, claire, aqueuſe, dorée, toûjours la même, & non trouble, mais claire; continuellement trouble, ſans poſer déſigne dans les maladies aiguës, empêchement de coction, grande crudité, criſe difficile, longueur de mal, grand danger pour la vie, & une mort preſque certaine dans les maux très-inflammatoires; une maladie longue & fâcheuſe dans les maux aigus & moderés, enfin divers abcès fu-

turs, ou differens tranſports de la matiere du mal.

1017. L'urine nous déclare donc véritablement, 1°. la nature, le mouvement, les ſymptomes de la maſſe du ſang, 2°. l'état du mal & de la coction, 3°. l'état de la ſécrétion & de la criſe, 4°. les maladies des reins, des ureteres, de la veſſie, des teſticules, & en quelque ſorte, des vaiſſeaux differens, des véſicules ſéminales, des proſtates, des glandes de Cowper, de l'urethre, 5°. quelques maladies de la bile. Au reſte quand les conjectures ne ſont tirées que de l'urine, elles ſont fort incertaines, pour ne pas dire ridicules.

L'HYGIENE.

1018. L'Art de conſerver la ſanté a trois choſes pour but, ſçavoir, d'entretenir l'état ſain actuel, de prévenir les maladies, qui, étant pour ainſi dire, engrenées dans le temperament, ſont aiſées à exciter, & de diſpoſer le corps de l'homme à une longue vie.

1019. Car la ſanté n'étant qu'une faculté propre à exercer les fonctions du

corps, consiste dans une mobilité déterminée des parties solides & fluides, ainsi dès-lors qu'on la supposera dans un état de perfection, on concevra qu'elle doit nécessairement ratisser par sa nature les parties solides, consumer les molécules fluides, corrompre les unes & les autres, & par conséquent se détruire elle-même.

1020. Par conséquent la santé ne se conserve qu'en reparant sans cesse la même quantité & qualité de toutes les parties du corps, telles qu'elles étoient dans les solides & les fluides, avant qu'on les eût perdues, comme on l'a dit (1019).

1021. Les alimens, la boisson, & peut être les remedes fournissent de quoi reparer (1020.) nos pertes, & cette matiere qui les repare, est préparée & renduë propre à cela par les actions vitales, naturelles, & animales : elle est ensuite appliquée par les mêmes moïens aux lieux qui ont besoin de reparation. Enfin la nature sçait encore séparer de cette matiere les parties superflues, qui seroient nuisibles par leur crudité.

1022. C'est pourquoi il est évident que tout cet art de conserver la santé, ne consiste qu'à donner des régles qui

déterminent exactement l'uſage qu'on doit faire des choſes qui ont été expoſées (744. ou 745), par-là on ſatisfera en même temps au but, dont il a été parlé (1020).

1023. Il eſt cependant difficile de donner des loix, dont l'obſervation ſoit également utile à tous les hommes.

1024. La cauſe ordinaire de cette difficulté eſt l'idioſyncraſie, qui eſt telle que la même façon de vivre, produit ſouvent des effets oppoſés.

1025. On voit même des hommes toûjours parfaitement ſains, malgré l'uſage qu'ils font, je ne dis pas ſeulement différent, mais même oppoſé, des ſix choſes non naturelles, au lieu que s'ils s'aviſent de changer reciproquement leur genre de vie, les uns & les autres tombent auſſi-tôt malades.

1026. L'habitude même, cette ſeconde nature, produit des effets à peine croyables, ſoit qu'on conſidere ceux de l'air, des alimens, de la boiſſon, du mouvement, des remedes, des venins, &c.

1027. C'eſt pourquoi un changement ſubit de ce qui nous étoit familier, à des choſes nouvelles, eſt toûjours, & dans tous les cas, fort dangereux, quoi qu'on

passe de ce qui est regardé comme contraire, à ce qui passe pour salutaire.

1028. Changer insensiblement, mettre tous les jours de la varieté dans sa façon de vivre, voilà le meilleur moyen de se bien porter.

1029. L'air pesant & par conséquent à la fois, comme il l'est presque toûjours, serain & sec, passe pour très-bon dans tous les lieux.

1030. Les différents effets de l'air, & sa nature favorable ou contraire, se trouve décrit où nous avons parlé des causes de la santé (160), & des maladies (746. jusques à 754.) cachées dans l'air. Il faut donc retourner sur ses pas pour les trouver.

1031. Les qualités de l'air qui produisent des maladies par leur excès, peuvent aussi se corriger par leurs contraires : car l'air froid & humide peut devenir chaud & sec, en allumant du feu, & en l'entretenant avec des bois secs & aromatiques, par la vapeur qui sort d'elle-même, ou par l'action du feu, d'aromates chauds, par un vent chaud, naturel, où que l'art sçait exciter; mais si l'ait péche par trop de chaleur & de sécheresse, on le corrige en versant çà & là de l'eau froide, dont l'exhalaison ra-

fraîchit, par un vent artificiel, ou par des vapeurs aqueuſes qui tranſpirent de plantes froides miſes dans l'eau, comme ſont le ſaule, le peuplier, le roſier, le ſureau, l'obier, le meurier, &c.

1032. L'air ſerain, peſant, mediocrement chaud & ſec, qui vient de la Méditerranée, ou de fleuves purs, agité par un vent doux, qui n'eſt point ſujet à de grandes & ſubites viciſſitudes, l'air échauffé par le ſoleil, celui de la campagne, en un mot l'air qui n'eſt ſoüillé d'aucunes exhalaiſons ſalines & huileuſes, eſt donc en général le meilleur pour conſerver la ſanté.

1033. Quant aux alimens, le meilleur eſt le plus ſimple, celui qui a peu de féces, qui eſt ſans acrimonie, n'eſt compoſé que de parties peu mobiles, très-analogues au corps ſain, ou très-aiſées à le devenir par les forces digeſtives, & de plus qui a acquis ces qualités par les préparations de la cuiſine.

1034. Tels ſont tous les alimens faits, 1°. de graines fromenteuſes, farineuſes, bien meures, pures, médiocrement deſſéchées, aſſez recentes, de bled, de ſpeautre, de ſegle, d'orge, d'avoine, de ris, de bled noir, de bled de Turquie, de mil, de panis, de *phalaris*, broyées,

petries, fermentées, cuites, & prépa-
rées en un mot ſous la forme de cette
nourriture, dont le goût & l'odeur eſt
ſi agréable, & qu'on nomme pain. 2°. De
matieres légumineuſes, tant décorces
tendres, que de graines encore vertes ou
mures, de féves, de haricots, de pois,
de lentilles, de pois chiches, de veſſes,
macerées, cuites, broyées, & ſouvent
un peu roties. 3°. d'herbes recantes ver-
tes, ou de feüilles cueillies à meſure
qu'elles croiſſent, de laitues, d'endives,
de chicorée, de pourpier, d'ache, de
maceron, de choux, de mauve, de be-
teraves, ſur-tout cuites dans leur propre
ſuc. 4°. De fruits ſolides, tels que les
artichauds, les noix, les amandes; ou
de bulbes de raves, ou de racines de ca-
rotes ſauvages, de raifort, de panais, de
beteraves, & autres ſemblables : ou de
fruits mols, comme ſont les pommes
que produiſent les arbres, ou les plan-
tes qui montent chaque année; telles
ſont les poires, les coques du Levant,
les prunes, les ceriſes. 5°. Du ſuc & du
corps d'animaux ſains, jeunes, & qui ne
ſoient point trop gras, ſoit quadrupedes,
oiſeaux, poiſſons, ſoit inſectes ou co-
quillages, boüillis, rotis, fricaſſés, &c.
Le lait & les œufs, doivent être mis
dans la même claſſe.

1037. Les alimens durs, secs, épais,
sans, grossiers, féculens, ne convien-
nt qu'à ceux qui ont des visceres ro-
ustes, une digestion prompte, qui exer-
nt beaucoup leurs muscles, & ont
s humeurs fort agitées dans la santé.
es choses molles, humides, tenues, lé-
eres, sans féces, leur sont nuisibles,
ı du moins les mettent dans la nécessi-
de manger presque toûjours.

1036. Pour ceux qui ont les visceres
ibles, une digestion difficile, qui me-
ent une vie tranquille, sédentaire, oi-
ve, il leur faut les alimens tout-à-fait
mblables par leur nature au chile dé-
yé, ou rendus tels par art.

1037. Dans un temperament alcales-
ent, les choses acessentes sont bonnes
034. 1. 2. 3. 4.), & les alcalescentes
1034. 5.) conviennent à ceux dont
s humeurs sont disposées à s'aigrir.

1038. En voilà assez pour regler le
ıoix, la quantité, la préparation des
imens, pourvû qu'on connoisse aupa-
vant les visceres, les humeurs, le tem-
erament, l'âge, le sexe, le genre de
e & d'étude du sujet.

1039. La meilleure marque qu'on n'a
as trop mangé, c'est lors qu'après le re-
as on se sent bien repu, sans être en-

gourdi : la ſobrieté eſt en général préferable, mais elle convient principalement aux perſonnes foibles & délicates ; ſi l'excès convient jamais, ce n'eſt qu'aux gens robuſtes.

1040. L'aſſaiſonnement qui eſt fait d'acides, de ſels & d'aromates, nuit par ſon acrimonie à ceux qui ſe portent bien, détruit les plus petits vaiſſeaux, & en excitant un faux appetit, fait que le corps eſt plus accablé que nourri.

1041. On peut juger par les mêmes régles de la bonté de la boiſſon (1025. juſques à 1041) car s'il ne s'agit que de porter remede à la ſoif, au deſſéchement, à l'épaiſſeur, ou à l'acrimonie des humeurs, la meilleure boiſſon qu'il y ait pour un homme robuſte, c'eſt de l'eau froide, très-légere, ſans odeur ni ſans goût, puiſée dans le courant d'une riviere pure.

1042. Mais ſi l'on veut échauffer, donner du mouvement, irriter, attenuer, il faut uſer de biere cuite, fermentée, gardée ſeulement juſqu'au parfait dépôt de la lie ; ou de vin clair, agréable au goût & à l'odeur ; & c'eſt celui qui en doit uſer qui doit faire déterminer leur choix, leur quantité, & leur uſage.

1043. Boire de l'eau & vivre d'alimens

i ne ſoient point du tout gras, voilà
qui fait les corps les plus fermes &
plus forts.
1044. L'exercice du corps juſques à
geres apparences de ſueur, ou juſques
ommencement de laſſitude, après que
digeſtion eſt commencée, avec un ſen-
nent de légereté, eſt très-ſalutaire,
quoi on peut régler le repos qu'on
it prendre.
1045. Lorſqu'on ſe ſent engourdi dans
ſanté, c'eſt le temps du ſommeil : ſi
n ſe trouve agile en ſe réveillant, c'eſt
ſigne qu'on a aſſez dormi.
1046. Il faut éviter l'uſage de tous les
edicamens, ſoit évacuans, ſoit âcres,
us quelque titre qu'on les donne.
1047. On ne doit ſe purger dans la ſan-
que par la peau, c'eſt pourquoi il eſt
n de ſe faire frotter, laver, baigner,
ger, &c.
1048. Pour les paſſions de l'ame, on
doit ni tout-à-fait les ſupprimer, ni
p les exciter, car le corps s'engour-
, ou la circulation ſe dérange. On a
narqué que l'eſpérance & les déſirs
it très-ſalutaires au corps.

METHODE PROPHYLACTIQUE.

1049. AUssi-tôt que quelques signes font connoître qu'on est menacé de maladies, pour les prévenir il faut sur le champ obvier à leurs causes.

1050. Or les principaux remedes prophylactiques des maladies qui doivent bien-tôt paroître, sont certainement ceux-ci; l'abstinence, le répos, l'eau chaude en boisson, en suite un mouvement doux, & quelque temps continué jusqu'à commencement de sueurs légeres; après cela un long sommeil, le corps bien couvert; car par-là les matieres épaisses sont délayées, les vaisseaux se relâchent, & les parties nuisibles se dissipent.

1051. Et rien ne met plus notre corps à l'abri des injures des corps externes, que de diminuer lentement peu à peu les habits d'Hyver au printems, & d'augmenter promptement ceux d'Eté dans l'Automne.

1052. Ce qui y fait encore beaucoup, c'est la diette, surquoi voiçi un petit nombre de régles simples excellentes. L'Eté il faut user d'alimens légers, mols, relâchans,

elâchans, humides, doux, de légu-
nes, de fruits, de lait, de boüillons,
vec beaucoup de boiſſons aqueuſes &
ort délayées, & avec un exercice léger,
 non violent.

L'Hyver, il eſt bon de ſe nourrir d'a-
mens peſans, durs, ſecs, aſſaiſonnés
'aromates, ou de ſel, de chair rotie, de
ain plus cuit, avec une petite quantité
e vin pur, & plus d'exercice.

Au printemps & dans l'automne il
aut dans les alimens un temperament
noyen, entre l'Eté & l'Hyver, & on
loit le régler ſuivant qu'on approche
lus ou moins de ces deux ſaiſons.

DIETTE POUR PROLONGER LA VIE.

053. LEs actions inſéparables de la ſanté changent tellement peu à peu un corps bien ſain, que ſes plus pe-
ites fibres deviennent très-roides, les plus
etits vaiſſeaux s'uniſſent ſous la forme de
ibres concraits & inacceſſibles au cours
les liqueurs. Ses plus grands vaiſſeaux
 durciſſent, ſe retréciſſent, tous en-
emble ſe reſſerent d'une façon compac-

te, & forment reciproquement entr'eux des concrétions, d'où viennent le desséchement, l'immobilité, & la diminution sensible. De là les fonctions des plus petits vaisseaux sont détruites, les humeurs croupissent dans leurs cavités, deviennent visqueuses, forment une coalescence entre elles, & avec leurs propres canaux; & par conséquent leurs parties les plus subtiles manquent, la coction s'affoiblit, la reparation des pertes ne se fait point, les humeurs épaisses circulent, mais lentement, & seulement par les grands vaisseaux, & soutiennent la vie seule sans actions animales : D'où il suit que ces changemens doivent enfin produire la mort de vieillesse, qui est inévitable, & la suite nécessaire de la santé même.

1054. Cette mort arrivera donc plus promptement, si les actions de la vie saine sont violentes, & plus tard, si elles sont moderées, & c'est en cette juste médiocrité, que consiste la longue vie en tant qu'elle dépend de l'art, sur-tout si l'hygiene, & la Médecine Prophilactique concourent ici, & si leurs effets tendent au même but, sans jamais le troubler : presque tout le reste revient ici si on en fait un recueil.

1055. Il faut donner au corps toutes les conditions qui ont été exposées (885), autant que cela est possible, par quelque cas que ce soit. Il faut tellement diriger ses actions, que la reparation de ce qu'on perd, la similation de ce qu'on prend, la croissance requise, l'expulsion des excrémens, se fassent doucement, lentement, & au continu. D'où il paroît qu'un travail moderé & continuel jusqu'au commencement d'une lassitude très-légere, est salutaire; que de léger dans l'enfance, il doit augmenter insensiblement avec les forces du corps, & derechef diminuer toûjours à mesure qu'on avance en âge. Il faut en même temps varier presque en tout la façon de vivre, sur-tout dans l'agriculture.

1056. Il faut choisir les opérations de l'ame, qui plaisent le plus d'elles-mêmes au génie d'un chacun, les diriger, & les moderer tellement, que les esprits ne restent point engourdis par trop de repos, ne se dissipent, & ne consument point le corps par de trop grands mouvemens. Il faut défendre aux enfans une trop grande contention d'esprit, & l'augmenter insensiblement avec les forces du corps, & la diminuer aussi peu à peu, & de plus en plus dans la

vieilleſſe. On doit ſouvent varier ſes occupations.

1057. Les alimens ſimples, ſecs, durs, tenaces, qui ſe putréfient difficilement, qui ne ſont point âcres; parmi les végétaux, le pain, les racines, les fruits un peu auſtéres: parmi les animaux, les viandes maigres, ſalées, ou des poiſſons ainſi préparés, ſur-tout les plus vieux, ſont d'un bon uſage. Il faut donner du lait aux enfans, peu à peu venir au pain, & enſuite à d'autres alimens d'autant plus ſolides, que le corps a pris plus d'accroiſſement & de force, & dans la vieilleſſe on doit inſenſiblement revenir à la nourriture des enfans.

1058. L'eau froide produit des effets merveilleux, quand elle eſt bonne, qu'on en boit peu, ſeulement à ſa ſoif pour délayer & temperer. Je conſens qu'on uſe de bonne biere & de bon vin, mais modérement; pris à l'excès, ils ſont fort nuiſibles. Dans l'enfance on ne doit boire que du lait, inſenſiblement plus délayé, enſuite de l'eau dans la force de l'âge, & un vin mol vieux, dans l'âge avancé.

1059. Rien n'eſt en même temps plus ſalutaire que ces abſtinences, & ces die-

tes rigoureuſes qui deſſéchent & amaigriſſent ; mais ce n'eſt que très-rarement qu'il faut entrecouper ainſi ſa façon de vivre.

1059. Dans l'âge avancé, la nourriture peut être introduite dans le corps par l'application de topiques, de vapeurs, par des fomentations, des bains, des cliſteres.

1060. On donne ici la préférence à l'air pur, champêtre, montagneux, à l'air ombragé des forêts, ainſi qu'à l'air un peu froid des Iſles.

1061. Vers la vieilleſſe, il faut mettre en œuvre les remedes les plus propres à évacuer les gros excrémens; c'eſt-à-dire, ceux qui excitent les fibres, & diſſolvent les matieres fécales. Les principaux ſont le ſafran, le ſel, les gommes aromatiques, avec le miel & le vin mol.

1062. La métamorphoſe preſque radicale des humeurs par les diſſolvans, la façon de les évacuer enſuite par l'uſage du mercure, ou de décoctions atténuantes, deſſéchantes, ſudorifiques, diſpoſent ſouvent à merveille le corps à ſe défaire de ſes vieilles humeurs, & à en refaire de nouvelles ; par cette méthode prudemment obſervée, l'art peut donc procurer une longue vie.

1063. Les vapeurs, les fomentations, les onctions, les bains, les clysteres faits de matieres adoucissantes, d'une odeur agréable, de lait, de boüillon de viande, d'huile, d'animaux vivans, sont d'excellens sécours contre l'aridité de la vieillesse, pour retarder la mort, & faire vivre long-temps; mais ils sont nuisibles dans la jeunesse.

1064. Il faut remarquer que les remedes (1053. jusqu'à 1064.) qui font un corps vaste, dur, robuste, propre à chasser de puissantes maladies, & à vivre long-temps, forment en même temps les organes si grossiers, que la vivacité & la sagacité de l'esprit en sont émoussées; d'où il suit que les remedes qui donnent une santé parfaite, ne sont point les causes ou les moyens par lesquels on peut atteindre à une longue vie.

1065. Pour tous les spécifiques, si temerairement vantés ici, il n'en est aucun qui soit fondé sur de vrayes raisons ou sur des expériences certaines.

L'élixir de proprieté de Paracelse; la teinture des Physiciens loüée par les Adeptes; du premier être, tiré des métaux, des fossiles, des animaux; la purgation réiterée avec les feüilles d'hel-

lebore noir ; l'esprit de soufre , l'esprit de fleurs de romarin , une vertu qui attire les esprits du corps d'un jeune homme sain; comme, l'usage d'animaux vieux ou dont les parties se renouvellent souvent , le sceau des planetes qui donne la vie : toutes ces choses sont autant de chimeres.

1066. Et quelque chose qu'on fasse ; il n'est aucunement vraisemblable qu'on puisse jamais vivre aussi long-temps que les Adeptes nous le font esperer, & leurs propres expériences sont contre eux tous.

THERAPEUTIQUE.

1067. CEtte derniere partie des institutions de Médecine , qu'on tient des préceptes généraux de la curation même des maladies ; c'est-à-dire , ceux qui apprennent au Médecin comment il doit s'y prendre pour bien remplir ces quatre devoirs , 1°. de conserver la vie , 2°. d'ôter les causes de la maladie , 3°. d'emporter la maladie même , 4°. de chasser les effets présens de la maladie.

1068. Pour satisfaire pleinement à ces quatre indications (1067) , l'art doit

changer le corps du malade: il faut donc avoir recours à des instrumens, dont l'application ait assez de vertu pour produire les changemens nécessaires à ce but. On donne à ces instrumens auxiliaires le nom de remede ou de médicament.

1069. Et ces remedes doivent être tellement appliqués à chaque malade en particulier, qu'il se fasse dans lui les changemens nécessaires (1068), c'est pourquoi un Médecin doit sçavoir d'abord ce qu'il doit changer dans son malade, & ensuite quel secours il doit employer pour en venir à bout; & par conséquent il doit aussi connoître les effets qui suivent de leur application : deux choses qu'il ne peut apprendre que par des signes si sensibles, ou des raisonnemens si sûrs, qu'il voye de-là l'action qu'il cherche, & les secours qu'il doit mettre en œuvre pour qu'elle se fasse.

1070. Ces signes quels qu'ils soient, qui se trouvent dans le malade, & mettent ainsi le Médecin au fait (1069), sont appellés indiquans. La chose qui indique, bien connue, prend le nom d'indication, & celle qu'on sçait qui est à faire, est la chose indiquée.

1071. La chose indiquante (1070.) pourra être par conséquent tout ce qui

ſera tellement connu dans le malade, ou autour de lui, ſoit préſent, paſſé ou futur, que cette connoiſſance (1069.) s'enſuivra. Ainſi il y en a de bien des ſortes.

1072. On peut cependant les rapporter toutes (1071), 1°. aux forces vitales qui reſtent au malade, à leurs cauſes, à leur nature, à leur ſuite, à leur degrés; 2°. à ſa maladie actuelle, à ſes cauſes, à ſa nature, à ſes ſuites, à ſes ſymptomes.

1073. En effet toutes ces choſes(1072.) apprennent au Médecin, 1°. ce qu'il faut faire, pour conſerver la vie préſente, pour la reparer, quand elle en a beſoin; & pour diſſiper ce qui pourroit détruire la vie, ou du moins lui porter quelque atteinte: 2°. quels inſtrumens il doit choiſir pour cela, comment il doit les appliquer en temps & lieu.

1074. Enfin cette partie de la thérapeutique, qui donne des régles ſûres pour découvrir ce qui indique (1070), & ce qui eſt indiqué (1073.) ſe nomme methode curatoire, dont voici un très-court abregé.



METHODE CURATOIRE.

1075. LA vie, la cause de la vie, & se seffets, se trouvent dans tous les malades; c'est ce qu'on nomme chose suivant la nature, & souvent la nature mêmes.

1076. Mais comme la vie n'est jamais oisive, il restera dans le malade quelques actions qui accompagnoient auparavant la santé, & qu'on peut pour cette raison regarder comme des restes de l'état sain qui précédoit, & des effets de la vie présente: c'est pourquoi on leur donne le nom de forces.

1077. Et plus on refléchit sur la nature de ces forces, plus on trouve qu'elles ne dépendent que du mouvement qui reste aux humeurs par les vaisseaux.

1078. Or ce mouvement si petit qu'il puisse être, suppose du moins encore une circulation par le cœur, les poumons & le cervelet, dans laquelle conséquemment consiste la moindre force de la vie, qui peut acquerir divers degrés d'augmentation.

1079. Il est très-évident qu'un Médecin, après avoir bien observé ces forces

(1075. jusqu'à 1079.) dans un malade, doit les conserver & les rétablir entierement. On appelle cette connoissance indication vitale ou conservatoire.

1080. Quand on connoît la cause d'une maladie, l'indication est de la corriger ou de l'ôter. La cause est supposée avant l'effet, c'est pourquoi cette indication se nomme prophilactique, ou préservatoire, parce qu'en effet elle sert à détourner la maladie dont on est menacé, en déracnant la cause.

1081. Si l'on connoît la maladie même, l'indication est de l'emporter, & l'on donne à celle-ci le nom de curatoire ou thérapeutique.

1082. Enfin si le danger des symptomes connu ne permet pas d'en differer la guérison, jusques après celle du mal dont ils dépendent, il faut les calmer, & leur faire un traitement particulier: voilà l'indication la plus pressante, ou palliative.

1083. D'où il est constant que ce qui est à faire, & ce qu'on doit faire, ne peut être bien indiqué, à moins qu'on ne connoisse auparavant la vie, sa cause, son état, ses forces, ses effets; à moins qu'on ne soit aussi au fait de la maladie, de sa cause, de son état, de ses forces, de ses effets.

1084. Il est aussi évident que ce qui est indiqué le premier, est ce qui doit être fait, & comment, & par quel remede, en quelle dose, en quel temps, en quelle consistance, en quel ordre, &c.

1085. Mais comme toutes ces choses (1083.) qui se trouvent dans un seul & même sujet, indiquent chacune différente méthode, & la nécessité de divers remedes, en sorte que l'une indique un remede, l'autre un autre, quelquefois opposé ; voilà ce qui a fait naître cette doctrine aussi utile que célébre des indications, des contre-indications, des repugnances, des signes qu'il autorisent, des coindications, &c. ce qu'il est très-facile de concevoir, par ce qui a été dit.

1086. Quand un si grand nombre de contrarietés (1085.) se présentent à un Médecin, il doit consulter les axiomes de son art, qui déterminent ce qu'il faut faire dans le doute, & en conséquence font obvier aux embarras qu'on auroit autrement. Or voici les principaux.

1. Tout ce qui indique dans une maladie, demande à être conservé ou emporté.

2. Tout ce qui s'y trouve suivant la

nature, demande toûjours à être conservé.

3. Il faut détruire tout ce qui s'y montre contre la nature.

4. Le corps eſt composé des choſes dont il eſt nourri.

5. Les ſemblables ſe conſervent par leurs ſemblables.

6. La cauſe qui guérit les maladies, aidée de la vertu des remedes, eſt la vie qui reſte, & le temperament d'un chacun. La nature manque-t'elle ? La Médecine eſt tout-à-fait inutile.

7. Lorſqu'on eſt preſſé par une indication vitale, & en même-temps par toute autre quelconque, c'eſt à la premiere qu'il faut toûjours ſatisfaire.

8. Mais lorſqu'on eſt preſſé par des indications inégales, la plus forte mérite toûjours la préference.

9. Les indications ſe prenent principalement de ce qui eſt utile & nuiſible.

10. Les contraires ſe diſſipent par leurs contraires.

11. La nature ſe plaît à ce qui lui eſt ordinaire : les choſes qui ne lui ſont point familieres, c'eſt avec peine qu'elle les ſupporte.

12. Dans les grands maux il faut de grands remedes, & promptement adminiſtrés.

13. Les maux qui sont d'une nature plus douce, n'exigent que des remedes doux, donnés peu à peu, & souvent.

INDICATION VITALE.

1087. L'Etat de la vie se connoît par ses forces.

1088. Celles-ci se manifestent par les effets qu'elles produisent dans le malade.

1089. Ces effets sont l'exercice qui se fait des fonctions encore permanentes.

1090. Ces fonctions consistent en ce que les humeurs sont poussés par les vaisseaux & les visceres.

1091. Pour qu'elles se fassent, il faut donc une certaine quantité d'humeurs bien conditionnées, & une continuité de mouvement de ces humeurs par les vaisseaux mêmes.

1092. L'action des vaisseaux dépend uniquement de cette contraction des fibres, par laquelle ces fibres tiraillées & distendues en arcs par la liqueur qui circule, se racourcissent, se disposent en ligne droite, s'approchent vers l'axe de leur cavité, & poussent les humeurs qu'elles contiennent. Telles sont par conséquent, à proprement parler, les

orces des vaisseaux, qu'on doit difféemment déterminer suivant leur figure.

1093. Mais il est évident que ces fores viennent d'une vertu de ressort & de ontraction, par laquelle la fibre resiste sa distraction.

1094. Elles requierent encore en mêne temps dans les membranes vasculeuses des grands vaisseaux, deux fortes d'humeurs alternativement poussées; 'une très-tenue dans les plus petits vaiseaux nerveux, l'autre plus épaisse par es grands vaisseaux.

CARDIAQUES

ET DIETE DU MALADE.

1095. MAis comme le cœur est la principale source de tous es mouvemens, sur lesquels est fondée 'estimation des forces vitales, de-là on donne avec assez de raison le nom de cardiaques, aux remedes qui remplissent 'indication vitale, quoiqu'ils ne servent point immédiatement au cœur seul.

1096. Quoique ces sortes de remedes soient en grand nombre, on peut cependant, & on doit même les reduire à cer-

taines classes, sçavoir, 1°. quelques-uns retablissent dans le corps la quantité requise d'humeur saine, ou du moins fort semblable (1991.) 2°. d'autres donnent des forces & de l'élasticité aux fibres (1092. 1093), 3°. certains augmentent la quantité & le mouvement du suc nerveux ; en sorte que les petits vaisseaux (1094.) qui en sont remplis, en sont fortifiés comme les grands. 4°. Enfin il y en a d'irritans qui en aiguillonnant les fibres motrices, meuvent ainsi les vaisseaux qui sont dans l'inaction, & les humeurs croupissantes.

1097. Je mets donc dans la premiere classe de ces remedes (1096. 1.) les liqueurs qui ont, 1°. la faculté de nourrir le corps du malade même, & 2°. sont tellement préparées, qu'elles n'ont pas besoin de ces mouvemens de la mastication, de la digestion gastrique, & intestinale, qui dans des sujets foibles & épuisés, ne se font point, ou se font trop lentement. 3°. Il faut qu'elles soient composées d'une matiere qui ne tende pas aisément à la putréfaction, les forces expultrices n'étant point assez promptes, à cause de la débilité actuelle des visceres ; ou parce qu'il se mêle dans le corps, avec ce qu'on prend, quelque par-

;e de l'humeur morbifique, & souvent corrompue, soit salive, bile, ou toute autre. 4°. Enfin il faut prendre garde u'elles soient d'une nature semblable ux humeurs, qui dans un sujet malade : sont peut-être aussi; car alors elles ntretiendroient leur malignité, feroient urer, & augmenteroient ainsi souvent a cause du mal, & rendroient les symtomes plus violens.

1098. L'usage d'un tel cardiaque 1097.) est indiqué par le défaut de fores, & par les signes quels qu'ils soient, de l'inanition des vaisseaux.

1099. On ne doit pas être embarrassé le la composition de ce cardiaque, lorsqu'on connoît d'abord exactement la vraye nature de l'humeur vitiée qui domine dans le malade; car alors il faut qu'elle soit opposée à ce vice qu'on a découvert; or nous avons déja expliqué cette doctrine dans la sémiotique (909. jusques à 920).

1100. Lors donc que les humeurs ont une disposition alcalescente (725. 757. 911), la matiere de ces cardiaques (1096. .. 1097.) se prend fort bien, 1°. d'une décoction bien mure de graine farineuse un peu rotie, auparavant que de les faire boüillir dans de l'eau pure, pour en

faire une tisane légere, une fleur pure, ou une crême un peu épaisse; ou de semblable préparation de mie de pain dans l'eau, comme la pannée des Italiens, qu'on peut faire plus ou moins épaisse, ou celle des Anglois & des Allemands, faite d'avoine, & dont on a reconnu l'excellent usage. Toutes les graines fromenteuses & legumineuses ainsi préparées (1034.1.2.&53.dans la premiere partie) les émulsions ou les décoctions d'amendes, de pistaches, de graine de pavot, &c. entrent dans ces compositions. 2°. De fruits bien murs, agréables, aigres-doux, principalement pleins de suc, recens, ou confits, en compote, en gelée, cuits dans de l'eau, & préparés ensuite avec un peu de pain cuit ensemble. Telles sont les pommes aigrelettes, vineuses; les coings murs, les oranges des Indes Occidentales & de Portugal; les poires aigrelettes, vineuses; les pêches, les abricots, les prunes mures, séches de France, d'Espagne, de Damas, aigres-douces; les cerises, les mures, les raisins, les passes, les groëseilles, les mures de renard, les framboises, les grains de sureau, d'yéble, les fraises, &c. 3o. De fruits pulpeux, mols, cuits aussi long-temps dans l'eau, & assaison-

s d'une façon agréable au goût ; telles
nt les pommes , les courges , les con-
mbres , les mélons , & les artichauds.
. De légumes laiteux , doux , aigre-
ts ; comme les choux rouges , les
ves , l'endive , la chicorée , le pour-
er , l'oseille , la scorsonere , la barbe de
ouc , le chervi. 5°. Le lait des animaux
ui ne se nourrissent que d'herbes , le
air de lait , le lait défloré , la fleur de
it , ou la crême , le lait acide , le lait
e beure , &c. conviennent ici.

1101. Toutes choses (1100.) dont le
hoix , la préparation, l'assaisonnement,
quantité , l'occasion d'en faire usage ,
ordre suivant lequel on doit les admi-
strer , sont indiqués par l'âge , le sexe ,
temperament, les alimens ordinaires ;
ar la cause , par la maladie même , par
état de la maladie , par sa durée passée
t future ; par ses symptomes , par la
ison de l'année , par le climat , & au-
es choses semblables qui sont extrinse-
ues au malade.

1102. Mais si on trouve que l'acide
omine (912. 760. 765) , ces cardiaques
1096. 1097.) doivent être tirés du re-
ne d'animaux (1034. 5.) sains , quels
u'ils soient. On fait cuire long-temps
t à petit feu leurs parties solides dans

l'eau, on en fait des boüillons légers, forts, des gélées, des consommés, qui ne different que par divers degrés de tenacité. Les œufs doivent être rangés dans la même classe, & toutes les différentes préparations de ces divers alimens. Il faut donner ici la préférence aux animaux qui se nourrissent d'autres animaux.

1103. Avec ce regime (1102.) il faut observer tout ce qu'on vient de dire (1101.)

1104. Si l'on doit combattre une acrimonie muriatique (919. 761), il faut avoir recours aux choses qui ont été décrites (1000. 1102), mais sans les assaisonner avec du sel.

1105. En cas d'huileux âcre (761. 2. 5), il faut user des mêmes remedes (1104.) mais plus délayés, & sans huile, ni matieres grasses.

1106. De plus on voit aisément comment on doit remedier à la trop grande fluidité ou consistance des humeurs; les choses dont on vient de faire le détail (1100. 1101. 1103), contenant une matiere propre en ces cas.

1107. On regarde comme appartenant à la seconde classe de cardiaques (1196. 2.) les remedes qui appliquent tellement

ue lques-unes de leurs parties, aux fi-
res trop flaſques des vaiſſeaux, que ces
arties y reſtant adhérantes, ou pour
nſi dire, s'y identifiant, les rendent
lus roides; tels ſont tous ceux qui ont
ne médiocre vertu aſtringente, com-
ne principalement les pommes & les
oires un peu auſtéres, les coings; les
pricots, les fruits d'un goût un peu
cerbe, de cornouillier, d'arbouſier, de
eflier, tous les mirobolans, le gland
e chêne, l'épine vinette, le mirthe, l'a-
acia, les roſes, les ſorbes; les plantes,
omme la quinte-feüille, la tormentille,
oſeille, le plantin, le pourpier, la pin-
renelle, la biſtorte, &c. Les fleurs de
renadiers, de roſes; les écorces de gre-
ade, du Perou, de tamariſc, des raci-
es de caprier, de mirobolans; les ſucs
'acacia, de prunier-ſauvage, le verjus;
: maſtich, l'encens, le ſang-dragon, la
omme-lacque, les vins auſtéres; les
natieres terreſtres ou métalliques, les
ols, les différentes eſpéces de craie,
es différentes ſortes d'alums, de vitriols,
acier. 2°. Ceux qui par leur auſtérité
eſſerrent en un ſeul corps les fibres qui
'étoient reciproquement écartées les
nes des autres; telles ſont toutes les
hoſes dont nous venons de parler, mais

ſur-tout celles dans qui domine un goû
fort acerbe, comme les végétaux, &
les foſſiles, très-auſtéres; les fruits qu
ne ſont pas murs, le vitriol-calciné, le
os fortement calcinés, principalement
l'action de ces matieres eſt aidée par cel
le du frottement, &c.

1108. La néceſſité de ces choſes (117
eſt indiquée quand on apperçoit un
grande débilité dans tout le corps, ave
pâleur, froid, engourdiſſement, abon
dance de ſéroſité corrompue, & un
flaccidité conſidérable.

1109. Mais comme il faut bien de l
prudence dans l'adminiſtration de ces re
medes, on ne peut mieux faire que d
ſuivre ce qui a été dit (1101); mais ce
pendant il faut principalement part
d'une expérience bien certaine, qui e
que les corps âpres agiſſent trop ſur le
premieres voyes, & difficilement ſur le
parties intérieures du corps.

1110. La troiſiéme claſſe des cardia
ques (1096. 3.) paroît principalemen
dépendre d'animaux ſains, jeunes, qu
croiſſent, dont les parties les plus ſub
tiles, priſes en grande quantité, peuven
reſtaurer un corps qui n'eſt foible, qu
faute de ces molécules nourriſſantes. C
qui ſe peut faire, 1°. en inſpirant les ex
halaiſons qui en émanent, tandis qu'o

es applique au corps malade ſous la forme de fomentation. 2°. En tettant, 3°. en prenant le premier boüillon d'une viande qu'on aura eu ſoin de mettre en décoction dans un vaſe fermé, 4°. par des vapeurs odorantes, douces, comme celles de ſaffran, de jaſmin, de citron, d'orange, de meliſſe & autres ſemblables. 5°. Par des vins de liqueur, clairs, doux, aſſez volatils, mobiles & d'agréable odeur.

1111. On ſçait que ces cardiaques ſont néceſſaires, quand on voit les forces manquer, les mouvemens muſculeux languir, l'exercice des ſens en même temps fort empêché, & principalement des ſignes évidens d'humeurs épaiſſes par le reſte des vaiſſeaux. On connoît par là l'uſage qu'on doit faire des autres médicamens de la même eſpéce.

1112. Enfin comme il y a une grande quantité de cardiaques compris dans la derniere claſſe (1096. 4), il faut pour cette raiſon la ſubdiviſer pour la commodité des étudians, 1°. Tels ſont les ſucs recents de tous ces fruits qui ont un goût agréable, aigrelet, pénétrant, & une odeur douce qui ranime, en même temps quelque faculté nutritive. Les principaux ſont les ſucs d'oranges aigres

& douces, de grenades mures, de pommes odorantes vineuses ; d'ananas, de melons, de ces cerises qui ont beaucoup de goût, de fraises, de mures de jardins ou de hayes, de framboises, de raisins odorans, de groëseiles noires, de pruneaux aigrelets, d'abricots, de pêches, & plusieurs semblables, qui sont de bons irritans dans un temperament foible, sec & chaud. 2°. les végétaux, dont l'odeur se répand au loin, est douce, agréable, & que presque tout le monde supporte aisément, comme sont les écorces d'oranges, de citrons, de limons, les fleurs de bourache, de bethoine, de piment, de buglose, de saffran, de jasmin, de lys, de laudanum, de melisse, de mirrhe du sureau, de sassafrasse, de *syringa*, de tubereuses, de racines de rhodia, &c. Les végétaux qui ont une odeur plus (*b*) âcre & plus chaude, comme l'abrotanum, l'absinte, l'amome, le bois d'aloës, l'anet, l'angelique, l'anis, l'armoise, l'acorus, le souchet, le calaman, l'yvette, le cumin, le cerfeuil, le carvi, la coriande, la canelle, le cardamome, l'hyssope, le dictamene, le galanga, l'imperatoire, le geniévre, la lavande, le laurier, la menthe, la marjolaine, la muscade, le

pouillot,

pouillot, le basilic, le maron, la sabine, la ruë, la sauge, le serpolet, le thim, le gingembre, &c. Il faut ici rapporter les gommes, celle de férule & autres, comme la gomme ammoniaque, bdellium, élemi, galbanum, la mirrhe, l'opoponax, l'oliban, le sagapenum, l'assa-fétida, le camphre, le styrax. 3°. Certaines odeurs particulieres, qui produisent dans plusieurs, des irritations surprenantes, comme celles de l'ambre, du benjoin, du castoreum, du musc, du styrax, tant sec que liquide, de la civette. 4°. L'usage interne de toutes ces choses qui agissent sur le corps. 5°. Il y a encore un grand nombre de choses qui affectent les nerfs d'une façon merveilleuse par la vertu volatile, âcre & irritante qu'elles possedent, & l'on peut les reduire (*a*), aux acides, comme sont les vins & les vinaigres, simples & aromatisés (*b*), aux choses nommées spiritueuses, comme sont tous les esprits des végétaux, tirés par la fermentation, simples, ou aromatisés (*c*), aux esprits alcalins, volatils, simples, alcoholisés, ou même unis, aux huiles des aromates, (*d*), aux huiles des aromates, distillées ou tirées par expression (*e*), enfin à une infinité de choses composées de ces reme-

des ſuivant la volonté de l'Artiſte; comme épithemes, linimens, boiſſons médicinales, fumigations; eaux diſtillées aromatiques, ſimples, compoſées; différens mélanges d'huile & de ſucre; des baumes odoriferans, artificiels, ſimples ou compoſés; des confections cordiales, qui prennent leur nom de l'ingrédient qui domine le plus; des eſprits aromatiques, huileux, compoſés, cordiaux; des ſels volatils, huileux, aromatiques, ſpiritueux; des teintures faites avec l'alcohol, d'aromates, les plus odoriférens, & pluſieurs autres préparations ſemblables qu'un chacun peut inventer ſuivant ſon génie.

1113. L'uſage de toutes ces choſes (1112.) demande bien de la précaution, car ſi on les donne à ceux dont les vaiſſeaux ne ſont pas diſpoſés à faire aiſément circuler les humeurs, ils excitent un mouvement qui tend à une prompte deſtruction. Il faut donc faire attention à tout ce qui a été dit (1101).

1114. Ce genre de cardiaque (1112.) eſt indiqué par le défaut de circulation, lequel naît de la ſeule inaction des fibres, & en même temps d'humeurs douces, & de vaiſſeaux impropres à les tranſmettre. Quant à l'eſpéce particuliere qu'on

loit choisir, c'est ce qu'on ne peut sçavoir que par la connoissance du vice actuel, & du cardiaque qui est indiqué.

1115. En voilà assez sur le regime requis (1097. jusqu'à 1115.) dans le traitement des maladies.

METHODE CURATOIRE

Prophylactique.

1116. QUand on connoît exactement les causes (797. jusqu'à 801.) des maladies par leurs signes (871. jusqu'à 1112), il faut les dissiper : si donc on voit qu'elles attaquent les parties fermes, il faut ôter le corps externe, qui détruit ou blesse ; réunir les parties séparées par un vice morbifique ; séparer les parties pareillement unies ; emporter le superflu, ou enfin suppléer à ce qui manque.

1117. Comme ces indications (1116.) se présentent en des parties grandes & sensibles, il faut recourir à la Chirurgie, qui par ses opérations manuelles, ou par l'application de ses remedes, est toute occupée à les remplir, comme on peut le voir dans Ambroise Paré, Hildanus-

Soling, Dionis, & autres excellens Auteurs en ce genre.

1118. Mais si les mêmes causes (1116) ont leur siége dans les parties internes, il faut les attaquer par des remedes, qui quoique différens, agissent cependant enfin de la même maniere; & comme les venins tiennent ici le premier rang, nous allons en traiter d'abord.

ANTIDOTES.

1119. DEs venins prompts (796.) intérieurement ou extérieurement appliqués (744. 1. 4.) devenus causes de maladies, par eux-mêmes, ou par la corruption qu'ils causent dans les parties qu'ils infectent, indiquent, 1°. d'emporter la cause venimeuse, 2°. de corriger le venin qui nous a été communiqué, ou nous doit l'être inévitablement, 3°. ou de le chasser du corps, 4o. de calmer les symptomes, 5°. de munir le corps contre l'action du venin qui doit nous être topiquement ou intérieurement appliqué.

1120. On ôte aisément la cause qui repand le venin, & le communique au

corps, ou en infectant l'atmosphere, de miasmes contagieux.

1. En emportant la partie envenimée, & sur-tout en la brûlant avec des flammes ardentes; en corrigeant l'air qui sert de véhicule aux particules contagieuses; ce qui se fait avec succès par la vapeur épaisse de matieres enflammées ou échauffées, qui est une vertu opposée au venin connu. C'est ainsi que dans la peste, ou dans certaines exhalaisons caustiques, alcalines, putrides, on employe avec raison la fumée de vinaigre, d'esprit de sel, de poudre à canon : & dans les vapeurs acides empoisonnées, on répand des odeurs d'esprits alcalins, huileux. En changeant, en dissipant, en renouvellant l'air par un vent fait exprès, sur-tout si en même temps il peut être chassé par de grands feux allumés, suivant la méthode d'Hyppocrate. En le fuyant ou en passant à l'autre côté de hautes montagnes. 2°. En ôtant ou en corrigeant la matiere contagieuse qui a déja pénétré dans le corps, ou qui lui a été appliquée.

1121. Quant au venin même présent, dès qu'on en connoît la nature, on le corrige par l'application de remedes qui

puissent détruire les qualités par lesquelles il nuit au corps.

1122. 1. Elles se manifestent à peine jusqu'à présent dans plusieurs venins, si ce n'est par un pouvoir destructif qu'on ne découvre guéres que par la mort de l'animal infecté. 2°. On les apperçoit en d'autres par des effets surprenans, & dont on peut à peine rendre raison. 3°. On remarque dans quelques-uns, les effets qui se présentent en d'autres maladies connues. 4°. Enfin on découvre tout quelquefois par la connoissance de la nature du venin, & alors on peut aisément se garantir de ses mauvaises qualités.

1123. Les premiers (1122. 1.) qui sont dits nuire à toute la substance, indiquent les remedes exactement opposés, dont on conçoit aussi peu l'effet que celui du mal qui les exige. On les nomme proprement antidotes, alexipharmaques, alexiteres, theriaques, & c'est dans l'histoire des venins qu'il faut puiser la connoissance de ces sortes de remedes, dont la seule expérience autorise l'application.

1124. Les seconds [1122.2.] qui sont dits nuire par une qualité occulte, exigent pareillement de ces remedes merveil-

leux appellés spécifiques, dont la découverte ne peut se faire que par hazard, qu'il faut rapporter à l'histoire des venins, & qu'il en faut tirer.

1125. Les troisiémes [1122. 3.] qui avant que de causer la mort, produisent des maladies qui alterent la fabrique du corps, requierent les mêmes remedes qu'on a employés avec succès dans les maladies caracterisées par de pareils effets.

1126. Si l'on s'apperçoit que les venins [1124. 4.] ont été ou doivent être appliqués au corps, alors il faudra se servir de remedes qui puissent énerver promptement la malignité connue. Or ces remedes sont pour l'ordinaire doüés eux-mêmes d'une grande malignité opposée, par conséquent ils ne pourroient être que fort nuisibles à un corps qui ne seroit point empoisonné.

1127. D'où l'on voit que l'on connoît la nature des venins par leur histoire Physique & Médicale, par les Méchaniques, par la Chimie, & enfin par l'Anatomie, qui nous représentent leurs effets; & c'est la connoissance qui résulte de tout cela, de laquelle on doit tirer l'indication.

1128. Cette même indication fait

connoître quelle doit être la matiere, la préparation, la dose, l'application du correctif.

1129. Voici les antidotes principaux & assez communs de presque tous les venins; c'est pour cette raison qu'ils sont d'un usage merveilleux lorsqu'on sçait qu'on est empoisonné, sans cependant connoître la nature particuliere du poison : l'eau pure, un peu plus chaude que notre sang dans l'état sain, prise sur le champ, & long-temps en grande quantité par la bouche, en lavemens, ou extérieurement appliquée; une légere lessive d'eau commune, & de savon de Venise, prise en pareille quantité de la même maniere; ou une eau simple savoneuse, faite avec l'oximel pour le même usage; des huiles douces, recentes, tirées par expression de semences douces, grasses, farineuses, avallées sur le champ, copieusement, long-temps injectées, appliquées; ou de semblables décoctions d'huile d'animaux recens avec beaucoup d'eau; communément du vinaigre dans plusieurs venins prompts, & enfin de l'opium. Mais on ne connoît jusqu'à présent aucun antidote prophilactique général, & il repugne même qu'il y en ait.

1130. Il faut une prudence extrême dans l'administration des antidotes ; car comme ils n'ont que la vertu de corriger tel ou tel venin , ils ont pour l'ordinaire autant ou même plus de violence que le venin qu'ils vont combattre. C'est pourquoi se trouvant ensemble dans le corps , ils se détruisent mutuellement , perdent en combattant toute leur action , & nuisent peu ; mais s'ils se trouvent seuls , ils nuisent souvent plus que des venins mêmes qu'on leur avoit donnés à dompter.

1131. Or tous ces antidotes soit universels [1129], soit particuliers [1130] , peuvent & doivent être tellement préparés , appliqués , dirigés , qu'ils soient toûjours propres à parvenir promptement, sans diminution de leur vertu, aux lieux où réside le virus, & à l'y dompter. Un Médecin doit donc sçavoir toutes les sortes d'applications qu'on peut faire ; les principales sont la fumigation de l'air , des vapeurs séches ou humides qu'on détermine au poumon;la potion , le clistere , l'épitheme , le bain , la fomentation , l'injection dans l'uterus , la vessie , le gosier , &c.

1132. On expulse du corps un venin qui y est entré , 1o. en diminuant la résis-

tance dans l'endroit par lequel on peut en sûreté le faire sortir, où il nuit le moins, où la sortie est plus proche, où il endommage moins les visceres vitaux; car alors il y sera poussé par les forces de la nature ou de l'art, & ensuite expulsé. C'est ce qui se faisoit autrefois par la succion qui passoit pour si admirable, & que l'on conçoit aisément à présent; grace à l'industrieux Rhedi. C'est ce qu'on fait aujourd'hui par de grandes & fortes ventouses qu'on applique avec beaucoup de feu ardent, & qu'on renouvelle souvent par des fomentations tiédes, & fort émollientes, par des sangsues, des scarifications, des frictions, des chaleurs excitées par art, les emplâtres. 2°. Par l'attraction magnétique avec laquelle un corps tire un venin, comme on le raconte de la chair de la bête venimeuse, de la pierre d'une espéce de serpent appellé *cerastes*, du calcul des serpents, & d'autres semblables. 3°. Par tout mouvement qui délaye & meuve extrémement, tels que sont les vomitifs, les purgatifs qui agissent promptement, les plus forts sudorifiques, & peut-être les délayans diurétiques. C'est pour cette raison que le diascordium, le mithridate, la théria-

que, l'orvietan, les confections dans lesquelles entre l'opium, sont d'un bon usage; quoique cependant on ne doive pas les regarder comme des contrepoisons universels, thérapeutiques ou prophilactiques. 4°. En emportant très-promptement la partie envenimée, de peur qu'elle n'entraîne les parties saines dans sa ruine; ce qui se fait fort bien par un caustique de fer ardent.

1133. Quant aux cruels symptomes des venins, comme ce sont des effets sensibles, on n'a pas de peine à les ranger dans leur classe pathologique; & alors on peut les guérir, comme s'ils étoient des espéces particulieres de maladies; nous en parlerons dans la suite.

1134. On munit le corps contre les venins, sur-tout contre ceux dont on doit être attaqué, 1°. En prenant largement des antidotes généraux & particuliers, qui ne soient aucunement dangereux, pourvû qu'on connoisse la nature du venin, dont on prévoit l'attaque. 2°. En oignant de matieres douces, huileuses, la partie du corps pour laquelle on a lieu de craindre. 3°. En tenant toutes les parties du corps dans une égale transpiration. Mais il n'est point ici de contrepoison général, com-

me on l'a dit (1129), quoiqu'on en vante plusieurs.

1135. Tout ce qui a été dit jusqu'ici des venins (1119. jusqu'à 1135), doit être appliqué à la peste, à la contagion, &c. Et pour en mieux faciliter l'intelligence, voici un abregé éxact des principaux venins & antidotes.

1136. I. Quelques venins sont âcres, mais d'une acrimonie particuliere, & cependant phlogistique, caustique, qui cause la gangrene, la putréfaction. Tels sont principalement le cobaltum, l'arsenic citrin, l'arsenic rouge, l'arsenic blanc sublimé, le realgar, la pierre d'Armenie, la pierre d'azur : intérieurement ou extérieurement appliqués, ils enflamment, rongent, excitent des douleurs, des ardeurs, des desséchemens, d'abord dans les premiers endroits affectés, ensuite par-tout le corps ; par conséquent ils causent des maladies inflammatoires, très-aiguës, à la bouche, au gosier, à l'ésophage, au ventricule, aux intestins; donnent des nausées, des vomissemens, des dyssenteries, le *cholera*, le *miserere*; produisent une pâleur verte ; de-là causent des vertiges, des convulsions, & la mort : ou si on l'évite, la pâleur, la paralysie, des crampes. Il faut prompte-

ment & long-temps boire de l'eau tiéde, aigrelette, miellée, en grande quantité, en injection, s'y baigner ; si on peut la rejetter par le vomissement, c'est d'autant mieux, & plus il faut recommencer d'en boire. Les boüillons gras, le lait, les huiles, les matieres huileuses, le beurre, conviennent aussi, ainsi que l'usage tant interne qu'externe de choses relâchantes, molles, grasses, & aigrelettes qu'on doit continuer long-temps.

1137. On doit ranger dans la même classe (1136.) différens végétaux comme l'aconit, l'anacarde, l'anemone, l'ache, l'apocin, le pied de veau, l'aze darach, l'épurge, l'acamelée, la clematite, la colchique, la couronne Imperiale, le pain de pourceau, la serpentaire, le concombre sauvage, la petite ésule, l'euphorbe, l'œillet-d'Inde, l'ellebore blanc, noir, verd : les hermodactes, la tubereuse, la laureole, le napel, la nielle, le laurier-rose, la renoncule, le ricin, la scammonée, les graines huileuses, devenues à force de corruption fort âcres & rances, les tithymales, l'ataptié ou turbith batard. Les effets de ces différentes plantes, sont à peu près semblables à ceux dont nous venons de parler (1136); & de plus l'indication est parfaitement la même.

1138. 2. Il y en a d'autres qui sont, à la vérité, violens & âcres, mais qui cependant sont en même temps assez visqueux, s'arrêtent dans l'estomac, & en conséquence affectent singulierement le cerveau & les nerfs. Tels sont la grande cigue, la petite ciguë qui ressemble au persil, la ciguë aquatique de Gesner. On peut mettre ici le saffran pour une autre raison. Tels sont encore le *dautra*, la jusquiame, la noix vomique, l'œnanthe, l'opium, la morelle; ces plantes donnent lieu aux vertiges, à divers obscurcissemens de la vûë, au délire, aux fureurs, aux nausées, aux vomissemens, à la dyssenterie, à des convulsions énormes, à l'apoplexie, à la mort : il faut alors sur le champ prendre un vomitif, dont l'effet soit très-prompt, avaller aussi sur le champ beaucoup de matieres aqueuses, miellées, aigrelettes, & les réïterer sans cesse sous la forme de lavement, de bain, de boisson. Le mal étant calmé, on a recours à la thériaque, pour faire suer fortement & long-temps. On use enfin d'une diéte éxacte & émolliente.

1139. 3. Il y a des venins âcres d'une acidité manifeste, comme *a*. l'esprit de nitre, l'eau régale, l'eau-forte, l'esprit

le soufre, l'esprit d'alum & de vitriol. .. Les mêmes acides unis à des corps métalliques, & par-là très-violens, comme sont la solution d'or, & ses cristaux; la solution d'argent, & son vitriol; & la pierre infernale; la solution de cuivre, & le sel qui en résulte; la solution du vif-argent dans l'esprit de nitre; de sel, dans l'eau-forte, dans l'eau régale; ou le mercure calciné, avec l'huile de vitriol; le mercure précipité rouge, blanc, & vert, qui en est formé; le sublimé corrosif & doux, la chaux, le turbith; l'antimoine empreint d'eau-régale, & la chaux escharrotique qui en résulte. Toutes ces choses causent des goûts horribles, des puanteurs aigres, des inflammations, des rongemens, des escharres gangreneuses, des nausées, des vomissemens, des dyssenteries, des *cholera*, des tranchées violentes, la *cardialgie*, la passion iliaque, la colique, des tumeurs aux glandes, une puanteur cadavereuse, la salivation, la syncope & la mort. Ces sortes de poisons demandent à être délayés par des matieres aqueuses, émoussés par des huiles, changés par des lessives savoneuses, ou un peu alcalines: ce qui peut absorber le plus les aiguës, doit aussi être employé;

ensuite la fureur du mal s'étant rallentie, on a recours à un fréquent usage d'huile, de boüillon gras, & de semblables émulsions.

1140. 4. Il y a encore d'autres venins âcres, sensiblement alcalins, comme les cendres des végétaux brûlés; l'alcali qui en est formé, l'alcali igné, rendu tel avec la chaux de pierres brûlées. Les œufs, les humeurs, la chair totalement putréfiée, les sels qui s'en séparent, ces mêmes sels devenus ignés, en les sublimant avec des alcalis fixes; la chaux, la pierre calaminaire, la craye, le fer, &c. Or ceux-ci causent en très-peu de temps une inflammation ignée la plus violente, des rongemens, la gangréne, des douleurs par-tout très-brûlantes, une soif énorme, des convulsions, des fiévres très-aiguës, une puanteur cadavereuse, une dissolution intime des humeurs, leur putréfaction, & celle des visceres, & la mort même. La cure consiste ici à délayer par des matieres aqueuses, relâchantes; émousser par des matieres huileuses, grasses, ou à la fois terrestres & grasses; à changer leur nature par des acides délayés, volatils, facilement mobiles; ensuite à faire une longue diéte, composée de choses ai-

grelettes, huileuſes, & émollientes.

1141. 5. Certains venins ont une acrimonie ſinguliere, ſouvent mortelle, mais qui ne ſe manifeſte guéres que par un effet mortel dans l'homme. Tels ſont l'airain, la chaux d'airain brûlée; la chaux d'airain faite avec des corroſifs, la fleur d'airain, ſon écaille, le ſaffran d'antimoine, la chaux préparée par l'uſtion, comme le verre qui en eſt fait. La fleur d'antimoine ſimple, faite par le feu ſeul, ou par le moyen du ſel armoniac, enſuite lavée. Ces choſes priſes intérieurement excitent des nauſées, des dyſſenteries, le *cholera*, des ſuperpurgations, des douleurs énormes aux viſceres, des ſpaſmes, des crampes, des ſyncopes, des anxiétés horribles & la mort. Elles exigent, pour leur guériſon des délayans, des émolliens, des remedes qui émouſſent, des choſes acides miellées, qu'il faut prendre ſur le champ, & pendant long-temps, en topique, en lavement, par la bouche, enſuite des opiates & des matieres huileuſes.

1142. 6. Il y a encore des vénins âcres purement méchaniques, comme le diamant, le cryſtal de roche, la limaille de fer, la limaille d'airain, l'alum de plu-

me, le verre broyé, & autres semblables, qui piquent les nerfs, blessent les vaisseaux, causent des convulsions, des hémorrhagies, des ulceres, &c. Ils indiquent un usage prompt & copieux d'huile & de beurre.

1143. 7. Il y a des venins, qui en resserant, en incrassant, en obstruant, en desséchant, causent une mort prompte ou lente; tels sont, la chaux-vive, & peut-être la chaux éteinte, le plâtre, les mines de plomb, la limaille, l'écaille la chaux, la ceruse, le minium, le verre, la litharge de plomb, la cendre d'étain brûlé.

Les champignons, l'agaric, le gui du chêne. Ces venins conglutinent, resserrent, suffoquent, causent des maux déplorables, qui ne finissent que par la mort. Ils indiquent la nécessité de vomitifs, de purgatifs, de délayans, d'acides spiritueux, d'alcalis huileux, spiritueux, de toutes les matieres savoneuses, dont il faut user sur le champ, réïterer ou continuer long-temps l'usage.

1144. 8. Enfin il y a des venins hétéroclites, dont on ne connoît point encore bien jusqu'à présent les effets ou la vertu, qui par leur introduction, leur application, ou leur coup causent la

mort. Tels ſont, les cantarides, l'araignée, la tarentule, l'aſpic, la vipere, le ceraſtes, le preſter (*a*), le ſerpent de haye, le ſcorpion, le chien enragé, le crapaud, l'eſpéce de mouche cantaride, appellée *bupreſtis*; le petit léſard, la ſalamandre, le liévre marin, la paſténaque, & autres ſemblables, qui produiſent divers effets ſi prodigieux, qu'on peut à peine en rendre raiſon. Lorſqu'ils ont été pris intérieurement, l'indication eſt de les évacuer auſſi-tôt par le vomiſſement, de les délayer beaucoup par des matieres aqueuſes, de les amollir extrémement par des matieres relâchantes, émollientes, huileuſes; de réſiſter à la putréfaction par des matieres acides, ſpiritueuſes & ſalines. Si c'eſt par un coup externe, pour avoir mordu, ou avoir été ſeulement appliqués, qu'ils agiſſent, on fait ſortir le venin par le lieu infecté, en ſuçant, en ſcarifiant, en brûlant, en amolliſſant, en fomentant; & apres cela, en excitant fortement les ſueurs par des antidotes pénétrans, délayés, antiſeptiques; & enfin énervant le virus par des acides, par des matieres

(*a*) Mr. Boerhaave donne à ce Serpent le nom de *Phyſeter*, dans ſa préface de l'Aphrodiſacus.

ſalines, ou par des ſpécifiques.

1145. En dernier lieu, il eſt encore certains poiſons, dont la vapeur ſuffoque en un moment, comme la vapeur de charbon enfermé, l'air ſouterrain, qui depuis long-temps n'a pas été renouvellé, l'exhalaiſon d'un vin qui fermente, la poudre volatile d'un mauvais champignon, la fumée de ſoufre, & pluſieurs autres que nous paſſons ſous ſilence. On conçoit aiſément par ce qui a été dit ci-devant, qu'ils affectent le poumon & les nerfs, & qu'on peut à peine y remédier.

1146. Pour les cauſes éloignées des maladies, qui ſe manifeſtent à nos ſens, on les change.

1147. Les cauſes éloignées des maladies, connuës par les ſens, ſe changent, ou s'emportent facilement; car elles indiquent changement dans les ſix choſes non-naturelles.

1148. Mais ſi ces mêmes cauſes (1147.) ſont plus cachées, & que cependant elles ſoient connuës, par leurs effets ſenſibles; ces phénomenes qui leur ſont propres, ſont connoître les remedes convenables.

1148. L'exacte obſervation du cours de ces phénomenes (1148.) nous enſei-

gne, par quel ſecours, en quel temps, avec quel ordre, par quel moyen, & par quelle voye, on peut corriger & chaſſer la cauſe prochaine de la maladie, dont le corps eſt attaqué.

1149. Elle nous apprend auſſi, ce qui manque & quels ſupplémens il faut faire.

1150. De même que les mouvemens, qu'il faut exciter, ſoûtenir, calmer, diminuer, pour le même but.

1151. Une connoiſſance éxacte & méthodique, des effets du mal, nous apprend donc fort bien, comment il faut corriger ou emporter la cauſe.

1152. D'où l'on connoît auſſi, qu'il y a deux voyes, par leſquelles on parvient à la connoiſſance de la cauſe, ſçavoir, la méthodique & la ſpécifique.

1153. La méthodique, pour connoître la cauſe prochaine & la diſſiper, ſe ſert des ſecours & des moyens ſuivans, 1°. elle examine très-éxactement les phénomenes (1144. jusqu'à 1152), & obſerve ſoigneuſement le cours de la nature. 2°. Si elle s'apperçoit que la vie eſt en danger, par l'adminiſtration des choſes, qui ſont requiſes à l'expulſion de la cauſe morbifique, elle la ſecoure par des cordiaux (1095. jusqu'à 1116), ou bien elle enleve les empêchemens, vers leſquels les

évacuans se portent. 3°. Mais quand elle voit que les actions de la vie sont trop violentes, & que de cette façon, elles servent plûtôt à embarrasser la cause de la maladie, qu'à la débroüiller, alors elle réprime cette impétuosité & la ramene au point qui est requis ; ce qu'elle opére par des médicamens aqueux, des évacuans, de doux laxatifs, des glutineux, des opiates, des anodins. 4°. En ne faisant ou en ne changeant rien du tout, qu'elle n'ait connu très-évidemment, par une indication très-claire, ce qu'il faut faire.

1154. Celle que l'on appelle spécifique, enleve la cause de la maladie, simplement en appliquant ce qu'elle a appris y être convenable, par le seul usage, sans faire attention aux quatre choses, que nous venons de rapporter (1153). Elle cherche donc seulement, le nom du mal & le remede ; comme dans la curation de la fiévre intermittente, par le quinquina ; de la douleur, par l'opium ; de chaque venin en particulier, par des médicamens connus, particuliers, propres, corrigeans, attractifs ou expulsifs.

NDICATION CURATIVE

dans les maladies du solide.

155. SI la maladie est dans une partie solide similaire; étant conuë, elle donne très-facilement ses incations.

1156. Car si l'union est interrompuë, le demande pour sa curation, 1°. que on emporte le corps étranger, ou mort, ui est entre les parties séparées. 2°. Que on les rapproche l'une de l'autre, jusu'à ce qu'elles soient dans leur situation aturelle. 3°. Un repos qui, pendant cet- conjonction, ne soit point troublé. °. Que ces parties soient conservées ans leur humidité, leur chaleur & leur olesse naturelle. 5°. Qu'il se fasse derenef une conglutination naturelle, par transport & l'application du suc nourcier moderé & sain.

1157. La Chirurgie exécute les trois remieres indications : pour la quatriéne, il convient d'employer des baumes, es onguents, des huiles douces, des nédicamens qui résistent à la pourrite. Les baumes de Tolu, du Perou, de

Palme, de Copaheu, de la Mecque, l
thérebentine, le beurre, la moëlle, le
onguents, le baume d'Arcæus, l'on
guent basilicon, l'huile d'olive tirée san
feu, la semence de lin; les mêmes dige
rés avec les fleurs des plantes balsami
ques, comme l'huile d'hypericum, d
boüillon blanc, d'althæa, d'aigremoine
de lis blancs, & une infinité d'autres
On satisfait à la cinquiéme, en prescri
vant une diéte convenable à l'état du
malade.

1158. La trop grande rigidité de
parties solides, connuë, indique qu'i
faut les relâcher : ce qui se fait, 1°. pa
la fomentation, le bain, la boisson, l'in
jection, la vapeur de l'eau tiéde. 2°. En
appliquant de la même façon, une dou
ce décoction de végétaux émolliens, tel
que l'althæa, la mauve, le boüillon blanc
la branche-ursine, la parietaire, la mercu
riale, les semences defénugrec, de poi
chiches, de lin, de mauve, de coings, d
froment, d'avoine. 3°. En appliquant d
même de douces huiles (1157. 4). 4°
En réïterant souvent un mouvement mo
deré.

1159. La trop grande foiblesse de
parties solides, connuë, indique leu
rafermissement, qui s'obtient, 1°. pa
le

les cordiaux que nous avons décrit (1107) 2°. Par un grand mouvement appliqué au corps, par des frictions, par la voiture, les exercices, afin de donner aux parties plus de solidité, 3°. par une chaleur séche, 4°. par un régime de vie, & un air semblables.

1160. D'où l'on voit ce qu'il faut faire, dans l'élasticité augmentée ou diminuée, dans la trop grande foiblesse de la derniere fibre; dans sa fragilité; dans sa trop grande contraction, ou extension.

1161. Les maladies d'une partie solide organique, qui péche en grandeur, en situation & en cohésion, indiquent ce qui a déja été dit (1116. 1117. 1118).

1162. Les autres maladies, qui attaquent les parties solides, dépendent surtout du vice des fluides (voyez toute l'éthiologie de la pathologie) c'est pourquoi elles nous conduisent naturellement à en faire l'examen.

INDICATION CURATIVE,

dans les maladies où il faut corriger les fluides.

1163. LEs humeurs qui péchent dans les maladies, indiquent leur

changement, ou leur évacuation ; & cela, ou dans le tout, ou dans une partie affectée.

1164. Le vice d'une humeur, attaché à une partie particuliere, suppose toûjours, ou la tenacité du liquide, ou la mauvaise condition du solide ; & pour cet effet, il indique qu'il faut rendre le passage plus libre, & la matiere plus en état de fluer.

1165. Une matiere trop tenace & trop arrêtée dans un endroit, devient mobile & en état de passer, 1°. Par des dissolvans aqueux, tiédes, en forme de boisson, de fomentation, de vapeur, de bain, d'injection, appliqués de façon qu'ils soient approchés de la partie obsédée, le plus qu'il sera possible. 2°. Par des salins résolutifs appliqués de la même maniere. Le nitre, le sel de prunelle, le sel polychreste, le nitre stibié, se sel gemme, le sel marin, le sel armoniac, la fleur de sel armoniac avec un sel alkalifixe, le borax, le fiel de verre, les sels des végétaux brûlés, les sels alkalis fixes, les sels alkalis volatils, le tartre souble, le tartre régeneré, sont les principaux. 3°. Par les matieres savoneuses faites d'huile tirée par expression & d'alcali fixe, d'huile distillée, & d'alcali fixe,

l'huile tirée par expression & d'alcali volatile, d'huile distillée, & d'alcali volatile. La bile des animaux sert aussi au même usage, & les sucs déter-sifs des plantes. La laituë, le lettron, l'hiéracium, la dent de lion, la scorsonere, la barbe de bouc, la chicorée, l'endive, la saponaire, sont les principales & les meilleures. 4°. Par les matieres contraires à la cause particuliere, qui fait le coagulum. En se servant de doux alcalis, dans le coagulum fait par des acides; de matieres savoneuses, dans le coagulum visqueux & gras; de sels & de matieres savoneuses, dans le coagulum occasionné par le repos; d'herbes nitreuses & saponacées, dans un coagulum phlogistique. 5°. Par les cordiaux (1112.) salins, aromatiques, huileux, spiritueux, considerés comme devant servir d'aiguillons.

1166. On remet les voyes embarrassées, en état de laisser passer les liqueurs, 1°. En ouvrant les conduits par la boisson, les fomentations, les vapeurs, le bain; par des eaux chaudes mélangées avec des émolliens & des salins temperés; par une chaleur moderée, par des frictions séches, ou humides, chaudes. 2°. La même chose se fait, en

fomentant, en amolissant, en agitant; la matiere embarrassée dans les vaisseaux; en sorte que le relâchement, la putréfaction, la suppuration, & la résolution de la partie affectée, produisent un écoulement de matiere purulente. Il convient d'employer à cet effet, de douces farines, de froment, de ségle, d'avoine, de lin, de féves, de pois, de lentilles, de fenugrec, &c. Des racines émollientes de mauve, de guimauve, de lis blancs, d'oignons cuits; des fleurs d'althæa, de boüillon blanc, de mélilot; des feüilles de mauve, de guimauve, de branche ursine, de mercuriale, de parietaire, de figuier; des jaunes-d'œufs; des gommes aromatiques, âcres; l'ammoniac, le sagapenum, le galbanum, l'opopanax, le beurre-frais; & les emplâtres, les cataplames, les onguents qui se font avec ces matieres. 3°. En ouvrant les voyes à la matiere ainsi préparée, par une incision faite avec un scalpel, ou par l'application d'un caustique.

1167. Les vices des humeurs, qui péchent dans toute leur masse, étant connus selon la doctrine de la séméïotique (910. jusqu'à 918.) indiquent des médicamens qui leur soient contraires.

1168. Car la trop grande fluidité, de-

mande de l'épaiſſiſſement, que l'on acquiert, 1°. Par des alimens gélatineux, tirés des animaux & des végétaux, 2°. Par une boiſſon aqueuſe, farineuſe, non fermentée. 3°. En augmentant l'action des viſceres, par les remedes que nous avons rapportés ci-deſſus (1159). 4°. Par un uſage convenable des cordiaux (1107).

1169. Mais ſi les humeurs péchent par épaiſſiſſement, elles demandent de l'attenuation : on la procure, 1°. par l'uſage des alimens fluides & légers, par des boüillons de viande, dans leſquels on ſera cuire des légumes, modérément attenuans ; l'endive, la chicorée, le cerfeuil, l'ache, le choux & le pain bien fermenté, conviennent. 2°. Les aſſaiſonnemens âcres, la moutarde, la tortelle, la roquette, la mente d'eau, le creſſon, le réfort des jardins & le ſauvage, la paſſerage, l'herbe aux cueilliers, les oignons, les porreaux, les ails, les aromates que l'on tire des Indes-Orientales & Occidentales, &c. 3°. Par une boiſſon aſſez fermentée, vie[1]lle, ſpiritueuſe, aromatique, la biere, le vin, l'hydromel. 4°. En delayant, par la boiſſon, la fomentation, le bain, l'injection des matieres aqueuſes, aidées

par la chaleur, la course, l'exercice, la friction, la vection en carosse ou à cheval. 5°. Par de puissans sudorifiques, des diurétiques, des purgatifs, des vomitifs, des épispastiques, des aromatiques, dont nous parlerons dans la suite (1189. 5.) 6°. Par de puissans résolutifs, tels que sont les sels alkalis fixes, volatils, savoneux (1165. 2. 3. 4.) & tout ce que l'on retire de leur composition.

1170. Le trop grand mouvement des humeurs, dans les vaisseaux destinés à leur transport, à leur sécrétion & à leur excrétion, indique le calme, qui se fait, 1°. en enlevant cet aiguillon particulier, qui en irritant les fibres, excite ce mouvement; ou en le corrigeant, par ce qui lui est contraire; il se connoît surtout par la recherche de l'âcreté, & par sa correction qui suivra aussi-tôt (1172. jusqu'à 1178). 2°. Par la diminution de toute la masse des fluides, 3°. en donnant du repos, par le moyen des opiats & des anodins.

1171. Ce même mouvement trop diminué, exige qu'on le rende plus fort, ce qui se fait, 1°. en élevant les empêchemens, par des correctifs, 2°. par des attenuans (1169) & des cordiaux, (1095) jusqu'à 1115).

1172. L'acrimonie des humeurs, connue en général (910), indique aussi en général la réduction de l'acrimonie à une plus grande inertie; elle se fait, par un usage assidu, de ces alimens, qui sont presque insipides, farineux, gélatineux, oléagineux; tels que sont, le lait avec le pain, & quelques-uns qui résistent à l'acide; le boüillon de la chair fraîche, jeune, tiré par coction, ou par pression; les poissons frais, le pain de froment, bien fermenté, parfaitement cuit; des amandes fraîches, les pistaches, les fruits murs. 2°. Par la boisson d'eau, 3°. par la tranquillité d'esprit & de corps, 4°. par des délayans aqueux, adoucissans, farineux, & suboléagineux, de doux émolliens; qui se font en forme de ptisanne, d'émulsion, de fomentation, de bain, de potion, de clystere d'injection, 5°. par des opiats & des anodins.

1173. Mais l'acrimonie acide (912.) demande ses correctifs; tels sont, 1°. les œufs, les chairs, les poissons, assaisonnés avec des matieres qui déterminent les humeurs à s'alkaliser (1169.2). 2°. La boisson aqueuse, ou huileuse, grasse; telles que la biere, les vins de Malvoisie, de Canarie, d'Espagne, l'hydromel qui

a vieilli. 3°. Le repos pendant tout le temps que dure cette grande aigreur, ensuite le mouvement augmenté peu à peu, la joye. Des médicamens α qui absorbent, la pierre d'écrevisse, les os de poisson, les coquillages, les perles, les coraux, les crayes, les terres grasses, d'Armenie, de Lemnos, Sigillées, la pierre hématite, le sang dragon, la limaille de fer, l'étain & autres semblables, β qui convertissent l'acide en un sel doux, & qui puisse passer facilement; comme sont, les sels alkalis volatils, fixes, savoneux. γ Ceux aussi qui ont la vertu d'émousser l'acrimonie (1157. 1158. 2. 3), les émolliens, δ les dissolvans aqueux (1172. 2. 4).

1174. L'acrimonie alkaline découverte (911), demande, 1°. la diete avec le lait d'un animal nourri d'herbes molles, le lait écrêmé, celui dont on aura tiré le beurre; avec des fruits d'automne; avec des acides farineux, ou qui s'aigrissent facilement (1100). 2°. Une boisson aqueuse, farineuse, un peu acide, ou fermentée légérement, 3°. le repos, un froid moderé, 4°. les médicamens, qui en détruisant l'alkali, α le convertissent en un sel doux & coulant, comme sont presque tous les acides; dans les

nimaux, le petit lait acide, le lait dont on a tiré le beurre, le lait rendu acide; dans les végétaux, l'oseille, l'alleluia, le trefle, la cerise-aigre, les bayes de sureau, l'épine vinette, le suc d'orange, de citron, de limon; le vin du Rhin, de Moselle; le vinaigre, l'esprit de vinaigre, les féces de vinaigre; le tartre du Rhin, sa crême, ses crystaux; les tamarinds, le suc d'Acacia, &c. Dans les fossiles, les esprits de soufre, de vitriol, de sel de nitre, tant purs que dulcifiés, ou ramassés en quelque corps, comme le nitre nitré, le sel marin rendu acide, &c. β Ceux qui l'émoussent en absorbant, tels que sont, par exemple, les trochisques de vipere, toutes les terres grasses, molles, antitoxiques, la terre d'Armenie, de Lemnos, &c. ou en envelоppant, comme toutes les huiles douces, récentes, tirées par expression, les soufres vifs & dépurés, & leurs fleurs, les délayans aqueux (1172. 2. 4).

1175. L'acrimonie qui tient de la saumure (913.) indique, 1°. une diete qui ne soit point du tout salée, 2°. une boisson aqueuse, très-légérement aigre & spiritueuse, 3°. des médicamens émolliens, farineux, délayans, des lixivieux tirés de la chaux vive, 4°. tous les re-

medes généraux, qui sont propres en général à combattre l'âcreté (1172).

1176. L'acrimonie huileuse, aromatique, bilieuse, brûlée, putride, rance, demande, 1°. un régime de vie avec des alimens insipides, farineux, des légumes, des fruits aigrelets, des mets très-légérement acides, 2°. une boisson d'eau & d'oxymel très-délayé, ou d'une décoction de fruits, le repos & un froid moderé, 4°. des médicamens savoneux, mais tirans un peu sur l'aigre, le miel, la manne, la casse, le sucre, les sucs récemment tirés des fruits murs (1100.2.) ou de quelques légumes (1165.3.), l'oximel, par exemple, le savon, 5°. tous les remedes généraux contre l'âcreté (1172).

1177. Enfin l'acrimonie aigre, rude, demande guérison (1173. & 1179].

1178. Ceux qui auront bien compris les fondemens que nous avons posé jusqu'ici, dans cette méthode de guérison, & qui auront en même temps examiné avec attention les ouvrages d'Hippocrate, & les sçavans Commentaires que Galien y a faits ; ceux-là, dis-je, connoîtront certainement les remedes qui sont requis pour exciter, avancer, gouverner, achever la coction & la crise, dans les maladies aiguës & chroniques.

1179. Car toutes ces choſes ne conſiſtent que dans l'attenuation de ce qui eſt épais (1169), dans l'adouciſſement de ce qui eſt âcre (1172. juſqu'à 1178), dans l'ouverture des voyes obſtruées (1166.) dans le raffermiſſement de ce qui eſt lâche (1159), dans le relâchement de qui eſt rigide (1158), dans la modération du mouvement(1170. 1171.) comme on le verra clairement en liſant les écrits des Anciens.

1180. Par ces mêmes choſes, on peut définir, ce que l'on doit penſer, de la panacée ſi vantée de tout temps, & ſurtout par les premiers Chimiſtes, ſi auparavant l'on conſidere avec attention, ces axiomes.

1. La panacée n'agit point par elle-même ſur un cadavre.

2. Mais elle demande l'action, d'un reſte de vie, qui la mette en état d'exercer ſon pouvoir.

3. Elle n'agit point non plus, ſur une partie du corps entierement morte, attachée encore au tout, ſoit qu'elle ſoit purulente, ou ichoreuſe, ou ſphacelée.

4. Mais ſa faculté s'étend ſeulement ſur ce qui a vie.

5. Elle ne rétablit point, par elle-même, les liquides vitaux qui ſont perdus.

6. Elle ne remet point non plus, dans leur état naturel, les choses qui sont totalement corrompuës, par exemple, le pus, le sang pourri, puant, l'humeur cancreuse.

7. Elle ne rétablit pas les parties solides extirpées, ou entierement consumées, des vaisseaux, des visceres, des membres.

8. Plusieurs maladies différentes, peuvent naître d'une seule & même cause, simple, materielle & efficiente, si elle est appliquée de différentes manieres, à diverses parties du corps.

9. Car il est certain que plusieurs maladies peuvent naître, s'entretenir, croître, par la seule variation, du mouvement, des esprits animaux.

10. De même que des seules obstructions qui se forment pendant la vie.

11. Enfin par des rétrecissemens de nerfs, des vents, des petits aiguillonnemens & des poisons.

1181. Si l'on examine attentivement, les vérités que nous venons de rapporter, on verra clairement, qu'un seul remede emporte souvent plusieurs maladies, mais qu'il ne les guérit pas toutes.

1182. Les remedes les plus généraux, connus jusqu'à présent, sont, l'eau, le feu, le vif-argent, l'opium.

1183. Ceux que l'on croit communément avoir possedé la Médecine universelle, se sont fait un grand nom, en se servant de ces remedes, mais ils ont eu un trop grand soin de les tenir cachés.

1184. Enfin on sçait de-là, quels sont les remedes que l'on appelle correctifs, & s'il en est d'universels.

INDICATION CURATIVE

dans les maladies où il est question d'évacuer les fluides.

1185. LA matiere de la maladie, ou ce que l'art indique qu'il faut chasser pour soulager la nature, s'évacue par deux voyes, 1°. Par les émonctoires & soupiraux naturels, de toute la peau externe, des narines, de la bouche, du gosier, de l'ésophage, du ventricule, des intestins, de la vessie, de l'urethre. 2°. Par des voyes artificielles, faites aux vaisseaux sanguins, par la phlebotomie, l'artériotomie, les scarifications, les sangsues; aux vaisseaux lymphatiques, par des caustiques & des vésicatoires; aux uns & aux autres, par

des fontaines, des setons, des ulceres ;
des fistules.

1186. La premiere distinction des remedes évacuans, se tire donc de la diversité des émonctoires, par lesquels ils font sortir la matiere morbifique.

1187. La seconde, de la diversité de la matiere qu'on expulse par ces voyes.

SUDORIFIQUES.

1188. LEs premieres humeurs, qui sortent du corps, par les pores de la peau, sont donc la sueur & la transpiration. Les médicamens qui provoquent l'une, sont appellés hydragogues, ou sudorifiques. Ceux qui excitent l'autre, sont nommés diaphorétiques, & ces remedes ne sont pas d'une nature fort différente. Ils ne différent en effet, que par leur degré d'action. Or tels sont, 1°. Tous ceux qui mettent les humeurs en plus grand mouvement par tout le corps (1171). 2°. Ceux qui en même temps diminuent la résistance des vaisseaux exhalans de la peau.

1189. Le premier se fait, 1°. en buvant beaucoup d'eau fort chaude, 2°. en usant d'acides fermentés, de remedes

acéteux, sur-tout distillés des végétaux, ou fort attenués; des fossiles, qui à force de cohobations se subtilisent (1174. 4. α), sur-tout si on les boit, mêlés avec de l'eau chaude. 3°. D'alcalis volatils & fixes, délayés dans l'eau chaude, 4°. de tous les sels qu'on nomme composés (1165. 3), ainsi que les crystaux faits de matieres métalliques, ou les sels qui y sont joints, ou les parties métalliques elles-mêmes fort attenuées & non fort âcres, comme l'antimoine diaphoretique commun, celui de Van-Helmont, le soufre d'antimoine fixe de Tachenius, le bézoard mineral, le mercure diaphoretique, l'or diaphoretique de Crollius, le cinabre & plusieurs semblables, qui bien examinés, semblent n'avoir aucune action, & alors sont nommés diaphorétiques, ou paroissent agir par une acrimonie saline, adhérante, & alors ils excitent souvent la sueur. 5°. Par des aromates remplis d'une acrimonie âcre, subtile, comme sont principalement l'absinthe, l'auronne, l'ageratum, l'ache, l'asperge, l'angelique, le cabaret cuit pendant quelque temps, l'asclepias, l'acorus, l'aristoloche, la gomme ammoniac, la bardane, le beccabunga, la bétoine, la carline, le chardon beni, le

calament, le souci d'eau, la toute-saine, le gerofle, la petite centaurée, la canelle, le saffran, la camomille, le capillaire, le quinquina, le dictame de crete, le dictame blanc, l'eupatoire, le velar, la roquette, le galanga, la gentiane, l'hyssope, le laurier, la levesche, le marrube, la matricaire, la melisse, la menthe, le cresson, l'origan, le porreau, le pouliot, le romarin, la rhuë, la sabine, la sauge, la sanicle, la salsepareille, le sassafras, la sarriette, la scabieuse, la scolopendre, le scordium, le serpolet, la tanesie, le thlaspi, le thym, la véronique, la verge d'or, l'ortie, le zedoaria & leurs différentes compositions; les thériaques, l'électuaire d'œufs, le diascordium, l'orviètan, & plusieurs semblables.

1190. Pour le second but (1188. 2.) on y parvient, 1°. en nettoyant bien toute la peau par des vapeurs, des coctions, des bains, des frictions. 2°. En relâchant tous les petits vaisseaux cutanés & subcutanés, ce qui se fait aisément, en déterminant la vapeur d'eau-chaude, à toute la peau, excepté à celle de la tête. 3o. En augmentant la chaleur externe, autour du corps nud, en bassinant le lit, par un bain de vapeur, par l'esprit de

ïin enflammé. Ces choſes (1189.1190.) giſſent doucement, excitent la tranſpiation inſenſible.

1191. Le corps ſe prépare à un exercie plus libre, ſi cela eſt requis, 1°. par attenuation (1169.) & le délayement es humeurs, 2o. par le relâchement des aiſſeaux (1158), & par le débouchement e leurs conduits (1166).

1192. La ſueur & la tranſpiration ſont ndiquées dans les maladies.

1. Lorſqu'on voit un commencement e ſueur critique, qui diſſipe ou ſoulage maladie.

2. Par la tenuité de la matiere morbique, qui eſt diſperſée, ou prête à ſe iſperſer, par tous les vaiſſeaux. Comne dans la peſte, dans la morſure empoionnée des bêtes vénimeuſes, dans la vérole ſubtile & qui n'eſt point encore xée.

3. Par le temperament particulier du alade.

4. Par la conſtitution épidémique conue.

5. Par diverſes obſtructions, dont tous les parties du corps ſont remplies, & u'il faut réſoudre; ſur-tout dans les aladies ſubcutanées, la galle, la lépre, vérole qui eſt accompagnée d'ulceres.

APOPHLEGMATISANS.

1193. C'Est dans les narines que s déchargent toutes les partie de la membrane pituitaire, qui est con sidérable, se distribue par différentes ca vités (494), & sépare une espéce d morve (497.) qu'on a prise à tort pou la pituite du cerveau ; l'humidité natu relle des yeux, les larmes se vuident a même endroit, ainsi que la matiere li quide & épaisse des rhumes & des ca tharres pituiteux ; par conséquent, i s'évacue ici, une grande quantité d'hu meurs, dans les maladies, tant par le forces de la nature, que par les médica mens.

1194. Cette évacuation est indiquée

1. Par l'enchifrénement, le rhume, l catharre, les éternuemens continuels, l distillation du pus par les narines, le maladies lacrymales des yeux.

2. Par le temperament du malade qui est fort soulagé par ces sortes d'éva cuations.

3. Par la révulsion qu'il faut faire, de poumons dans les bronches, par la périp neumonie, la phtisie, la toux pulmonai re.

1195. On la provoque par les fomen-
tions, les vapeurs, ou par des décoc-
ons que l'on tire par les narines. 1°.
'eau-chaude boüillie long-temps avec
es remedes émolliens. 2°. De cette mê-
e eau rendue plus âcre, par un mé-
nge de miel ou de suc. 3°. Par une dé-
oction miellée, faite avec la bétoine,
lavande, la marjolaine, le pouliot, le
marain, la ruë. 4°. En introduisant
n petit tampon de ces mêmes herbes
ertes. 5°. Par tous les irritans un peu
cres, comme le sucre, le sel, le sel
nmoniac, la poudre d'antimoine; ou
ous les demi-caustiques, comme le ta-
ac le plus violent, la nielle-sauvage,
hellébore, l'euphorbe. Voilà les errhi-
es & les ptarmiques.

1196. On l'arrête si elle est trop forte,
ır-tout si elle est accompagnée d'un
iolent éternuement & d'une distilla-
on âcre.

1°. Par du lait récent, tiéde, ou l'on
fait boüillir de la mauve, & qu'on ti-
e par les narines.

2. En recevant la vapeur du benjoin,
u mastich, de l'oliban, du succin, de
encens enflammé, ou de doux aroma-
es, comme sont la marjolaine, le mas-
ch, le pouliot.

Au reste quand cette évacuation e
trop habituelle, toutes les humeurs s
portent sans cesse.

1197. Comme la bouche est le lie
où les narines (1193.) les conduits sal
vaires (66.) les amygdales & la mem
brane de *Schneider* (65. 5.) se décha
gent; c'est de-là qu'il faut tirer les ind
cations pour la guérison & les remedes
apportant les précautions qu'on a d
(1194. 1195. 1196): c'est pourqu
nous conseillons ici les apophlegmat
sans & les gargarismes.

SIALOGOGUES.

1198. L'Evacuation artificielle de l
salive est indiquée.

1. Par la crise qui est telle.

2. Par la nature singuliere de la ma
ladie inhérante aux glandes & aux mem
branes adipeuses; mais sur-tout dans l
curation de la vérole.

3. Par la nature de la maladie épidé
mique.

1199. On y prépare très-bien le corps
par un grand usage de décoctions atte
nuantes, continué quelque temps; le
délayans, les adoucissans, la scabieuse

parietaire, la bardanne, la squine, salsepareille, le sassafras, le santal con-ennent sur-tout.

I200. On l'excite :

1. En nettoyant la bouche.

2. Par une mastication lente & con-uée, de quelque matiere tenace, com-e le mastich, la cire, la mirrhe, sur-ut si on y mêle quelque chose d'âcre, mme la pyrethre ou pied d'Alexan-e, le gingembre, le poivre, &c.

3. En recevant des vapeurs âcres, ir-antes, comme celles du tabac, de la ge, du romarin, de la marjolaine, thim, du serpolet, &c.

4. Sur-tout par l'action des médica-ens qui excitent une nausée légere, ais continuelle; tel est l'antimoine qui st pas entierement fixé, ni cependant tierement émétique; un peu de vitriol mmun pris avec lui, &c.

5. Par-tout ce qui peut dissoudre en-rement, toutes les parties du sang, changer en lymphe, & causer le ptia-ne : comme sont, le vif-argent crud, cinnabre, la dissolution du vif-argent ns l'eau-forte, le précipité blanc, le écipité rouge, le turbith mineral, le ercure sublimé dissous, &c. Le vif-ar-nt avance cette action, aidé par une

fomentation chaude, de la tête, de la nuque du col, de la face.

1201. On diminue la trop grande sa-livation, ou on l'arrête, ou du moins on l'adoucit.

1. Par un usage copieux & assidu d boisson tiede très-douce, comme de l décoction de mauve & de réglisse, fait dans le lait & l'eau.

2. En appaisant son impétuosité, pa des émulsions douces, huileuses, ano dines, où l'on ajoûte avec prudence, d diacode ou de l'opium.

3. En faisant révulsion sur les autre parties, par quelque grande évacuation sur-tout par le bas-ventre. Il faut cepen-dant apporter une très-grande prudenc dans cette opération, de peur que l matiere agitée, & toûjours âcre en ce sortes de rencontres, ne fonde avec im-pétuosité sur les autres parties, ce qu mettroit le malade en grand danger c'est pourquoi, celui qui sçaura fair ici une juste division, agira en sûreté.

EMETIQUES.

1202. Les vomitifs sont indiqués :

1. Par le mauvais goût qu l'on sent le matin dans la bouche, pa

n amertume ; des rots, des nausées, s picottemens d'estomac, un appetit nguissant, sans fiévre, ou sans cause.

2. Par un vomissement qui vient de i-même, & avec grande facilité.

3. Par la nature de la matiere connue, mme mobile ou immobile.

4. Par le lieu affecté de replétion & obstruction, sous le diafragme, surut si cette affection est la plus considéole, & qu'il n'y ait point de contre-incation.

5. Par la nature générale de la malae, ou par sa nature épidémique.

Par la constitution de l'année.

1203. Ils sont défendus par le conaire de ce que nous venons de rapporr (1202).

1204. On prépare le corps du mala-, à un vomissement plus facile & r.

1. En rendant la matiere mobile, en délayant, en l'attenuant, & en la réllvant (1169. 1165).

2. En relâchant les voyes, en les luéfiant par des médicamens émolliens, iileux, doux.

3. En tirant du sang, si le corps est pléorique, ou agité trop fortement, ou ec trop de violence.

1205. On l'excite.

1. En irritant les esprits par des idée qui excitent une grande nausée ; ou pa quelque agitation non accoûtumée, su mer, &c.

2. En irritant les fibres du gosier & du pharinx avec une plume trempée dan l'huile, ou quelque chose de semblable

3. En avalant une grande quantité d'eau avec de l'huile, du miel, du sucre & d'autres semblables, tiédes.

4. Par-tout ce qui est âcre & visqueux en même temps, la fleur & la sémence d'anet, les feüilles de cabaret, la racine & la sémence d'arroche; ou par de plus violens, l'épurge, la racine de pain de pourceau, sa fleur, son suc, son écorce ; les fleurs & les sémences d'hieble, la racine de genêt, d'hellébore blanc & noir, la sémence de cresson, de ricin, de lin sauvage ; la racine de bryone, d'Iris, de tithymale, de gratiole, de tabac.

5. Par les antimoniaux ; le saffran, le verre, les fleurs, le régule, en substance, en infusion ; du vin cuit, du syrop, du vin-émetique, le mercure de vie, le tartre-émetique, & de semblables, qui produisent de différens effets, selon leurs différens degrés de violence.

6.

6. Par le mercure rendu âcre avec des acides, où l'on distingue encore différens degrés, selon que l'acide y est plus abondant & plus ouvert, ou en plus petite quantité & plus enveloppé.

1206. Leur choix, leur dose, leur formule, & le temps où il faut les donner, sont indiqués par l'idée de la maladie & de la matiere qu'il faut faire sortir.

1207. On l'avance par une boisson copieuse, aqueuse, miellée, tiéde, dont on prend une certaine quantité après chaque accès de vomissement.

1208 On l'appaise par les mêmes choses (1207.) par des huiles douces, par des opiats, des aromates, des acides agréables, fortifiants, avalés, ou appliqués extérieurement.

PURGATIFS.

1209. ON peut évacuer plusieurs matieres dans les intestins; ainsi par cette voye on peut faire sortir du corps, la salive, le mucus, de la bouche, du gosier, de l'ésophage, du ventricule, la bile, la lymphe du pancréas, l'humeur liquide ou muqueuse;

des intestins, la matiere atrabilaire du sang, & des visceres contenus dans les hypocondres, la matiere séreuse du sang, & tout le pus des abcès quelconques, critiques, symptomatiques, morbifiques.

1210. Cette évacuation est indiquée.

1. Par le flux de ventre non colliquatif.

2. Par la matiere peccante, & le lieu où elle est située.

3. Par un endroit rempli ou obstrué sous le diafragme.

4. Par la nature particuliere, générale, épidémique de la maladie.

5. Par la révulsion.

6. Par les signes de la coction.

7. Par l'état du malade.

1211. Elle est contrindiquée par les contraires.

1212. On prépare la matiere, s'il en est besoin, par les mêmes choses qu'on a proposées pour le vomissement (1204).

1213. On l'excite.

1. Par des délayans qui aiguillonnent légérement, que l'on avale en grande quantité à jeun, & médiocrement froids. Tels sont les eaux minérales, tant ferrées, soufrées, que salines; le petit lait, les sucs de fruits murs & récens.

2. Par tout ce qui peut rendre les passages glissans, & qui aiguillonne par une légere acrimonie. Des huiles douces, récentes, tirées par expression; des boüillons gras, des décoctions émollientes, ou leurs extraits; le sucre, le miel, la casse, la manne, la thérébentine, les roses pâles, le syrop de roses laxatif, le suc de roses pâles, la gomme ammoniac, le galbanum, la mirrhe, l'opopanax, le sagapenum, pris en petite quantité.

3. Par ceux qui sont âcres & un peu épais, & sur-tout ceux qui agissent dans les premieres voyes. Les prunes aigre-douces, les figues fraîches, les raisins de corinthe, la rhubarbe, les tamarinds, les myrobolans, le tartre, l'aloës, le mercure doux pulverisé grossiérement, le polypode.

4. Par les âcres. Le cabaret, la sémence de carthame, l'agaric, le méchoacan, le jalap, le turbith, les hermodactes, le senné, la soldanelle, les tendrons de sureau, & d'hieble. La scammonée, le diagrede, les fleurs de pêcher.

5. Par les plus âcres, qui sont presque caustiques. L'hellébore noir, & blanc, l'iris, la gomme-gutte, la gratiole, l'élaterium, le lapis-lazuli, l'eu-

phorbe, le bois gentil, les criſtaux d'argent, le mercure précipité, blanc, rouge, jaune.

6. Par pluſieurs compoſitions différentes & preſque innombrables, faites avec ces matieres, en forme de pilules, d'électuaire, de vin, &c.

1214. Leur choix, leur doſe, leur formule, leur préparation, le temps où il faut les appliquer, ſont indiqués, comme il a été dit en parlant des vomitifs (1206); mais ſur-tout par le caractere de la matiere que l'on veut évacuer. D'où ſont ſorties différentes dénominations; comme les eccoprotiques, les minoratifs, les laxatifs, les cholagogues, phlegmagogues, hydragogues, mélanagogues, panchymagogues; l'origine de ces noms eſt facile à comprendre.

1215. On l'aide avec un boüillon ſalé, gras, fourni de beurre; par du petit lait récent, & d'autres ſemblables.

1216. On l'arrête par la boiſſon d'huile, par les acides, par les aſtringens, par les opiats, par les matieres ou liqueurs ſpiritueuſes, la révulſion ſur d'autres parties quelconques.

1217. L'évacuation du ventre ſe fait auſſi par des clyſteres: ceux-ci ſont indiqués:

1. Par la partie affectée.

2. Par la matiere que l'on veut faire sortir.

3. Par les forces abbatues du malade ; & son temperament, & en même temps par la nécessité pressante.

4. Par la sécheresse, la chaleur, le trop grand mouvement des humeurs dans les maladies aiguës.

5. Par la révulsion qu'il faut procurer, & l'adoucissement requis dans les fibres, & dans les humeurs âcres.

1218. Ainsi les clysteres sont différens.

1. Les délayans se font avec l'eau, le petit lait, la biere douce.

2. Les émolliens & lénitifs, avec les boüillons gras, l'huile, les décoctions farineuses ; les décoctions émollientes, le lait, le sucre, le savon, les syrops.

3. Ceux qui doivent aiguillonner légérement, avec l'eau salée, nitreuse, les décoctions des purgatifs benins (1213. 2. 3), l'urine.

4. Les âcres, avec les décoctions des purgatifs âcres, & des plus âcres (1213. 4. 5.

5. L'injection de la fumée de tabac est presque la plus sûre.

6. On comprend ici les suppositoires

aiguillonnans & âcres. Le miel épaissi par la cuisson, le sucre dur, le savon, donnent toutes ces choses avec les âcres.

1219. Il faut observer ici les mêmes choses que dans le vomissement & dans la purgation (1206. 1214).

DIURETIQUES.

1220. L'Evacuation par les voyes de l'urine, est indiquée :

1. Par les signes de coction.

2. Par l'écoulement critique de la matiere morbifique dans les reins.

3. Par la matiere peccante, salée, savoneuse, terrestre, subtile, scorbutique, purulente.

4. Par la partie affectée.

5. Par la constitution épidémique.

6. Par le temperament du malade, qui demande cette évacuation, ou qui y est accoûtumé.

1221. Elle est défendue par les contraires.

1222. Elle est excitée par l'usage.

1. D'une grande quantité d'eau.

2. Des sels alcalins fixes, volatils, simples ou composés.

3. Des sels fixes neutres, composés,

le ſel marin, le ſel gemme, le nitre, le borax, l'alun, le tartre tartariſé, les coquilles d'huitre diſſoutes avec un acide dans le corps, ou dehors; les ſucs des poiſſons à coquillages & des huitres conviennent ici, & le ſel ammoniac.

4. De quelque humeur animale, un peu aigre, du petit lait acide, du lait acide, ou celui dont on a tiré le beurre.

5. Des acides légers tirés des végétaux, de l'orange, du citron, des limons, de l'épine-vinette, du ſureau, du vin de la Moſelle, du Rhin.

6. Des eſprits acides, du vinaigre, du nitre, du ſel, du ſoufre, de l'alum, du vitriol, ſimples, compoſés; du ſel de ſuccin.

7. L'ache, le cabaret cuit, l'aſperge, les amandes ameres, le géroſle, la carotte, le chardon-rollant, l'eupatoire, le remil, ou herbe aux perles; les noiaux de pêches, l'arrête-bœuf, le perſil, la pimprenelle, le petit houx, la ſaxifrage, font le même effet.

8. Toutes les compoſitions que l'on fait avec ces medicamens.

1223. On aide l'action des diurétiques, en vuidant l'eſtomac; en laiſſant paſſer la coction avant de les donner; en donnant au corps un mouvement doux,

en l'exposant à un air un peu froid ; en chauffant de temps en temps les lombes, l'hypogastre, le pubis, le périnée.

1224. On l'arrête ou on l'appaise par l'usage.

1. Des émulsions visqueuses, gélatineuses.

2. Des astringens, & corroborans (1107. 1159).

3. Des opiats.

4. En la déterminant en d'autres lieux: sur-tout par la sueur, excitée par le mouvement, ou les sudorifiques, & entretenue quelque temps.

EMMENAGOGUES ET ARISTOLOCHIQUES.

1225. L'Evacuation du sang menstruel, ou de celui de l'enfantement, par l'uterus, est indiquée :

1. Par l'âge.

2. Par la pléthore.

3. Par une maladie quelconque qui en dépendra, & par ses symptomes ; surtout dans l'accouchement.

1226. On la pratique :

1. Par les médicamens qui détermi-

nent le ſang à l'uterus; par des fomentations, des bains, aux pieds & aux jambes; des frictions ſouvent faites ſur les pieds, les jambes, les cuiſſes, l'hypogaſtre; des ventouſes appliquées aux cuiſſes & aux jambes, & renouvellées ſouvent; par la ſaignée du pied; par des emplâtres faits de gommes puantes, appliqués ſur le nombril, les cuiſſes, les jambes.

2. Par des apéritifs injectés dans les lieux & les vaiſſeaux uterins, par les vapeurs, les bains, les fomentations; & d'autres ſemblables pris intérieurement; l'ariſtoloche, l'armoiſe, le calament, la toute-ſaine, le chamædrys, le dictame, la léveſche, la marjolaine, le marrube blanc, la matricaire, la menthe, le pouliot, le romarin, la ruë, la ſabine, la ſariette, la tanaiſie, les gommes fétides, l'aloës, la mirrhe, le ſaffran, le borax, l'acier, le ſuccin, les ſels alcalins-volatils. Les huiles diſtillées aromatiques, &c. ſont les principales.

3. Par les médicamens contraires à l'empêchement d'une évacuation particuliere, pris dans la Chirurgie, la diéte, la Pharmacie, que l'on peut reconnoître convenables, ſeulement par des ſignes particuliers propres à chaque eſpéce.

1227. On l'arrête, si elle est trop forte :

1. Par la révulsion.

2. Par le rétrecissement des vaisseaux (1107. 1159).

3. Par les opiats.

PHLEBOTOMIE.

1228. La saignée faite au point de ne pas diminuer les forces,

1. Diminuë la quantité des humeurs contenuës dans les arteres & les veines.

2. Donc elle diminuë la résistance de ce qui doit être mû.

3. Et par conséquent la plénitude des vaisseaux, & leur mutuelle compression.

4. Ainsi elle rend l'élasticité aux vaisseaux trop distendus.

5. Elle raréfie les liquides.

6. Les dissout.

7. Les résout.

8. Débouche les obstructions.

9. Produit le cours, la sécrétion, l'excrétion.

10. Fait révulsion.

11. Rafraîchit.

1229. Par-là, elle enleve plusieurs maladies de différente nature, & produit cependant en même temps, des changemens étonnans.

1230. Elle est indiquée :

1. Par la trop grande quantité.

2. Par la trop grande résistance du cœur, produite par les humeurs.

3. Par le mouvement suffoqué, à cause d'une trop grande tumeur née dans les arteres, de la quantité, ou de la raréfaction.

4. Par le mouvement qui commence à être suffoqué, en conséquence de la trop grande extension des vaisseaux, qui détruit leur elasticité.

5. Par un sang trop épaissi.

6. Par sa trop grande cohésion.

7. Ou par son trop d'épaississement.

8. Par tous les signes d'obstruction, grande & inflammatoire, qui se rencontrent dans toute l'habitude du corps; les principaux sont la douleur, la tumeur, la rougeur, la chaleur, l'oppression; pendant que la sueur, le crachat, l'urine, sont supprimées.

9. Par le trop grand mouvement des humeurs; ou par leur mouvement trop lent, qui tire son origine de ce que nous avons dit (1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8.) de ce paragraphe.

10. Par la trop grande chaleur qui est dans tous les vaisseaux.

11. Par la trop grande impétuosité du sang mû sur une partie; comme dans les hémorrhagies & les fluxions.

12. Par les maladies épidémiques connues.

13. Par l'âge, le sexe, le régime de vie, le temperament.

14. Par la cacochymie.

15. Par l'entrée dans les vaisseaux qu'il faut donner aux médicamens, & par leur mélange, par leur force qu'il faut exciter, quand il s'agit de faire de grandes cures.

1231. La meilleure se fait :

1. Par une large blessure.

2. Dans une veine libre, grande, qui se découvre facilement, éloignée des arteres, des nerfs, des tendons.

3. En accélerant la vitesse du sang, lorsqu'il coule, par une forte respiration.

4. Par le mouvement des muscles situés vers l'ouverture de la veine.

5. Le malade étant couché.

1232. La préparation à une heureuse administration se fait :

1. Par la friction.

2. Par la fomentation.

1233. Elle est défenduë ;

1. Par plusieurs maladies chroniques ; dans lesquelles il y a beaucoup d'obstructions, & lorsqu'il reste très-peu de sang dans les vaisseaux.

2. Par le trop grand âge.

3. Par le temperament.

4. Par la nature connuë de la maladie épidémique ou endémique.

5. Par la crise qui s'est déja faite autre part.

6. Par la petite quantité de sang rouge, & l'affoiblissement des forces qui s'ensuit.

7. Par l'accouchement récent.

1234. D'où l'on voit quel tort on fait au genre-humain, lorsque l'on pense qu'il faut se servir de ce remede, ou qu'il ne faut jamais l'employer, comme on peut le voir dans la doctrine de *Jean-Baptiste Van-Helmont*, & dans celle de *Leonard Botall.*

1235. Les indications pour tirer le sang des vaisseaux hémorrhoïdaux, sont :

1. Le temperament atrabilaire.

2. Les maladies où l'imagination est blessée.

3. La suppression du flux ordinaire de ces vaisseaux.

4. L'éruption du sang par de nouvel-

les routes, qui s'évacuoit auparavant plus heureusement par les hémorrhoïdes.

1236. On le fait sortir :

1. En amolissant ces vaisseaux, avec de douces fomentations, chaudes, faites d'eau, d'huile, de miel, de décoctions émollientes, appliquées en forme de clysteres, de vapeur, de fomentation.

2. En ouvrant par le frottement de quelque matiere rude, ou par des sangsues.

3. Par l'usage des médicamens qui tiennent de la nature de l'aloës.

1237. Les sacrifications agissent, en aiguillonnant & en évacuant.

1238. L'action des sangsues se comprend facilement.

1239. Les sétons & les fontaines les aiguillonnent, par une légere douleur, donnent des secousses au genre nerveux, évacuent la sérosité, donnent ouverture à la trop grande réplétion.

1240. D'où l'on voit, dans quel lieu, & en quel temps ils sont indiqués.

1241. Les médicamens qui aiguillonnent, qui causent de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, agissent par un mouvement qu'ils donnent aux nerfs, & par leur détermination sur les parties.

1242. D'où il arrive qu'ils produisent très-souvent, de très-bons effets, dont plusieurs sont indiqués par la nécessité connuë.

1243. On les met souvent en usage dans la Médecine, 1°. pour dépilatoires, qui doivent être fort adhérans & pénétrans; on les fait en forme d'emplâtre que l'on applique chaudement, & que l'on arrache ensuite, ce qui se répete, jusqu'à ce que la partie affectée rougisse, se gonfle & s'échauffe. Leurs matieres sont: la poix, l'huile, le bithume, le castor, la cendre de sermens, le galban, le poivre, le pyréthre, le sel gemme, le sel ammoniac. 2°. Pour de doux sinapismes, appliqués en forme de cataplame, & laissés jusqu'à ce qu'il paroisse rougeur, chaleur, demangeaison, tumeur. Leurs matieres sont la moutarde, la brione, l'ail, l'oignon, le cresson, la squille, l'euphorbe, les renoncules. 3°. Pour vésicatoires, qui sont de forts sinapismes, en même forme, mais dont l'effet est plus violent. Leur diversité consiste, dans la quantité de matiere âcre qu'on ajoûte. Par exemple, trois parties de figues, & une partie d'âcre, donnent le sinapisme ordinaire; une partie de figues, & une partie d'âcre, le vésicatoire; une partie

de figues, & trois parties d'âcre donnent un puissant vésicatoire. Pour cautere potentiel; appliqué en forme de boüillie, ou avec de la charpie. Sa matiere : les renoncules, l'ésule, la tithymale, le sel alcali fixe, la pierre infernale, le mercure sublimé, l'esprit & le sel alcalin, volatil. 5°. Pour cautere actuel, avec un fer rouge.

CURATION PALLIATIVE.

1244. En adoucissant les symptomes, on emporte toûjours quelque chose de la maladie principale.

1245. D'où il arrive que celui qui guérit tous les symptomes, guérit presque toute la maladie.

1246. Les principales choses que nous considérons ici, sont la soif, la douleur, les veilles trop fortes, les défaillances.

1247. La soif qui procede de la sécheresse de tout le corps, s'appaise par une boisson copieuse, continuée, chaude, aqueuse, farineuse, aigrie jusqu'à une agréable acidité. Les décoctions d'orge, d'avoine, de pain; le petit lait, le lait coupé, une décoction insipide de veau, sans graisse, conviennent, comme la

biere, les bains, les fomentations. Les clysteres peuvent aussi être mis en usage.

1248. La soif qui vient de la sécheresse d'une partie particuliere, comme la bouche, la langue, le gosier, l'ésophage, s'appaise, 1°. par l'usage des précédens (1247), 2°. en lavant & en gargarisant avec les mêmes, 3°. en ouvrant les glandes & les conduits salivaires, par des épithémes & des fomentations, faites de matieres laxatives, humectantes & apéritives. L'oxicrat, avec de la mie de pain, est d'un très-bon usage.

1249. La soif occasionnée par un sel âcre lixivieux, ou par quelque aromatique âcre, se dissipe aussi par les mêmes (1247. 1248.) comme délayans; sur-tout si on y ajoûte des acides & des nitreux. D'où l'on sçait, comment il faut appaiser, celle qui dépend d'un sel muriatique, puisqu'elle n'a besoin que des aqueux.

1260. Mais si la soif tire son origine d'une matiere incapable de traverser les canaux, alors on l'enleve par des délayans & des résolutifs.

1251. La douleur comme symptome s'appaise:

1. En délayant l'âcreté: ce qui se fait

par de l'eau chaude, farineuse, donnée en boisson, en fomentation, en vapeur en clystere, en bain (1172).

2. En délayant & en résolvant la matiere qui causoit l'obstruction; par les semblables & les résolutifs (1160).

3. En relâchant les nerfs, par la boisson, la vapeur, la fomentation, le bain l'injection, des humectans, des laxatifs des anodins, de doux apéritifs (1158 1166).

4. En corrigeant l'âcreté par des remedes qui lui soient propres (1172 1173. 1174. 1175. 1176. 1177).

5. En délivrant l'obstruant, l'âcre, & l'obstrué, de la trop grande pression de l'humeur vitale.

6. En amollissant, en faisant suppurer, en dépurant l'obstruant, l'âcre, & l'obstrué (1166. 2).

7. En émoussant le sentiment par des narcotiques donnés intérieurement, ou appliqués extérieurement. Tels sont 1°. les légers, les fleurs de pavot rouge les semences; les fleurs & les semences de pavot ordinaire, la laituë à tête prise en Eté dans le temps qu'elle est pleine de lait. 2°. Les forts, les têtes des pavots de jardin cueillis dans leur maturité, avant qu'ils soient desséchés

& dont on rejette la semence ; le lait qui coule de l'incision faite au pavot d'Europe presque mur. 3°. Les plus forts ; l'opium Thébain, ou Oriental ; 4°. les très-forts : la mandragore, le solanum, la ciguë aquatique de *gesner*, le stramonium, la jusquiame, le petum, & d'autres semblables, qui sont des poisons à ceux qui n'en font pas habitude. De toutes ces choses, on forme des fomentations, & des linimens, des emplâtres que l'on applique extérieurement ; pour les donner intérieurement, on en fait des eaux, des teintures, des syrops, des poudres, des pilules, des condits, des confections, des opiats ; comme le diascordium de *Fracastorius*, le diascordium de *Sylvius*, les thériaques de Venise, d'*Andromaque*, & d'autres, le mithridat, le philonium de différens Auteurs, le trypheras de Perse, ou des Arabes, l'orvietan, & d'autres semblables.

1252. Les trop grandes veilles, qui tirent leur origine d'un mal qui attaque le cerveau même, s'appaisent difficilement ; on a même peine à réüssir, à moins de déraciner auparavant cette maladie céphalique ; cela se voit dans la phrénésie, le coma-vigil, la mélancolie, la manie, &c.

1253. Si elles procédent de trop gran
de sécheresse, on les appaise, par le ré-
gime de vie, la boisson, la fomentation
le bain, les injections, faites avec de
aqueux, des farineux, des émolliens
des laxatifs, dont on use beaucoup &
long-temps. L'althæa, la mauve, la vio-
lette, la laituë, la chicorée, sont ic
préferés à tous les autres.

1254. Si elles naissent de quelque cho-
se âcre, on les enleve par la curation d
l'âcreté (1251. 4.)

1255. Mais si elles viennent de ce qu
les humeurs se meuvent trop fortement
ou sont portées vers le cerveau avec tro
de violence, leur cure s'obtient, 1°. pa
des sédatifs (1170), 2°. par des dériva-
tifs, qui sont les fomentations, les bains
les épispastiques, appliqués aux extré-
mités inférieures; on les compose ave
des émolliens mélangés d'âcres, ce qu
fait que l'on louë beaucoup les herbe
émollientes, farineuses, avec le sel, l
vinaigre, le levain, les plus forts aro-
mates, les oignons, les ails, &c. O
recommande aussi des poissons frais, &
les viandes. 3°. Par des répercussifs, ap-
pliqués en même temps sur les partie
supérieures; qui sont le vinaigre simple
le vinaigre de sureau, de roses, de vio-

tes, l'oxicrat ; l'onguent de peuplier, rofes; les huiles anodines de folanum, violettes, de pavot, de jufquiame.

1256. Dans ces cas, on ne doit point nner d'opiats intérieurement, à moins e l'on ne foit certain, que le mal con- te feulement dans le trop grand mou- ment des efprits.

1257. Auquel cas, après avoir fait écéder les évacuans & les délayans, on ut s'en fervir.

1258. Les trop grandes excrétions s'ap- ifent, par les chofes que nous avons tes, en traitant des évacuans qui agif- ient trop fortement (1188. jufqu'à 228).

1259. Le trop grand écoulement de ng, par les bleffures faites aux arteres aux grandes veines, s'arrête par la mpreffion, la ligature, la brûlure du aiffeau, l'épaififfement du fluide, la ntraction du folide. A quoi l'efprit de in alcoholifé, l'efprit ètheré de thére- entine, conviennent principalement.

1160. Les défaillances, qui procédent e la ftagnation des humeurs, & d'une ppreffion fpafmodique, fe guériffent n délayant, en relâchant. Si elles dé- endent du vice des efprits engourdis,

on se sert de tous les aiguillons des co
diaux (1112). Si elles viennent d'év
cuation , on y remedie par la replétio
(1097. jusqu'à 1107). Si elles sont pr
duites par la suffocation hystérique , o
met en usage les antihysteriques fétide

F I N.



TABLE.

Le chiffre marque le paragraphe & non la page.

A

de

B

C

D

E

F

G

H

I

L

O

P

Symptomatologi

T

V

Fin de la Table.

VIE
DE M. HERMAN BOERHAAVE.



AVERTISSEMENT.

CETTE Vie de Monſieur HERMAN BOERHAAVE eſt tirée non-ſeulement du Diſcours Académique qui fut prononcé en ſon honneur par M. Schultens le 4. Novembre 1738. *environ un mois & demi après ſa mort, mais encore de fort bons Mémoires, que mon Libraire m'a envoyés, ſans m'en dire l'Auteur. Je les ai preſque tous mis en œuvre, m'étant cepen-*

dant réſervé le droit d'y retrancher, d'y refondre, & d'y faire en un mot, des changemens & des additions très-conſidérables. L'avantage que j'ai eu d'avoir étudié ſous le grand Maiſtre dont il s'agit, la lecture continuelle de ſes Ouvrages, dont j'ai traduit les principaux, ont dû me remplir de quantité de faits curieux & intéreſſans, dont je fais part d'autant plus volontiers qu'ils ont échappé à l'Auteur des Mémoires & du Diſcours. J'ai donc couſu le tout enſemble le mieux qu'il m'a été poſſible, & je m'en ſerai ſans doute bien plus mal tiré, que n'eût fait le ſçavant Auteur de la Vie de Leibnitz, ou ſon illuſtre ami M.

Tronchin. Ces deux grands Disciples de Boerhaave ont eu en effet avec lui des liaisons bien plus longues & plus étroites, & sont connus pour avoir des lumieres supérieures, dont j'aurois bien voulu être à portée de profiter. Mais enfin, en attendant le même éloge par le célébre M. de Fontenelles, ou par d'autres bien plus dignes de le faire que moi, il faudra bien que l'impatience du Public se contente de celui-ci. Au reste, j'aurai obtenu tout le but que je me suis proposé, si l'on démêle l'ordre des faits dans ces Mémoires avec plus de facilité que dans le Discours latin de l'éloquent Compatriote de notre Héros, sans trou-

ver que j'aye diminué en rien son mérite.





VIE DE M. HERMAN BOERHAAVE.

HERMAN BOERHAAVE nâquit en Hollande le dernier Décembre de l'année 1668. à une heure après-minuit, dans un Bourg nommé Voorhout, attenant la Ville de Leyde, du côté par où on va à Harlem. Ses Ancêtres qui tiroient leur origine de Flandres, vinrent s'établir à Leyde au tems de la révolution des Païs-bas, & y exercerent le commerce avec honneur. Son pere qui étoit Ministre du Bourg que je viens de nommer, s'ap-

pelloit Jacques Boerhaave ; son ayeul Charles Boerhaave, & son bisayeul Marc Boerhaave, tous honnêtes Marchands de Leyde. Marc fut le premier de sa famille qui s'acquit de la réputation par sa science ; il fut Pasteur de la Ville de Medenblick : nous avons de lui plusieurs écrits qui ne respirent que la piété.

Jacques Boerhaave pere d'Herman, sçavoit le Latin, le Grec & l'Hébreu ; il avoit fait une étude particuliere de l'Histoire : c'étoit un homme ouvert, d'une candeur & d'une franchise charmante ; excellent pere de famille, qui n'ayant qu'un revenu modique pour l'éducation de neuf enfans, fit voir à combien de frais on peut fournir par une sage œconomie. C'est ainsi qu'Herman, dans le petit Abregé qu'il a fait de sa Vie, fait l'éloge de son pere.

Le dixiéme Juillet 1663. Jacques Boerhaave épousa Hagare

Daelder, fille d'Herman Daelder, honnête Marchand d'Amſterdam, auſſi-bien qu'ingénieux Ouvrier, & de Madeleine Dubois. Hagare Daelder aimoit la Médecine, & la ſçavoit.

Jacques Boerhaave eut de ſa femme cinq filles, & pour fils unique, Herman dont il s'agit ici.

Hagare Daelder étant morte au mois d'Août 1673. Jacques Boerhaave fit une ſeconde alliance avec Eve Dubois, fille de Jacques Dubois, un des Miniſtres de Leyde : cette ſeconde femme ſçut ſi bien partager ſa tendreſſe entre ſes propres enfans & ceux du premier lit, que les uns & les autres la regarderent toûjours comme leur véritable mere. Herman l'eſtimoit tant, qu'après la mort de ſon pere, il reſta toûjours avec elle, vivant enſemble dans une parfaite union. Il a auſſi toûjours beaucoup aimé Jacques

Boerhaave, ſon frere du côté paternel, homme célébre dans le miniſtere ; c'eſt à lui qu'il a dédié ſa Chimie, comme nous le dirons.

Herman dès les premieres années, fit des progrès ſurprenans dans l'étude : ſon pere qui le deſtinoit au Miniſtere lui fit apprendre de bonne heure les langues ſçavantes & l'Hiſtoire. Herman avant l'âge d'onze ans poſſédoit à fond le Latin & le Grec, à quoi il joignoit une grande connoiſſance de l'Hiſtoire Univerſelle.

A douze ans il lui ſurvint une maladie qui interrompit conſidérablement le cours de ſes études, mais qui ne l'empêcha pourtant pas de faire toutes ſes Claſſes dans la moitié moins de tems qu'il n'en faut aux autres. Ce fut un ulcére malin à la cuiſſe gauche, lequel dura ſept ans de ſuite, ſans qu'aucun remède, ni de la Médecine, ni de la Chirurgie, pût y être

d'aucun ſecours. Au bout de ſept ans, il renonça à tous les médicamens qu'il avoit eſſayés, & ſe contenta de baſſiner ſon ulcére avec de l'urine & du ſel ; ce qui étant continué quelques jours, lui procura une guériſon entiere.

Malgré ce mal opiniâtre, Herman fut envoyé à Leyde en 1682. où il avoit fait ſa Rhétorique à quinze ans, & s'y étoit diſtingué comme dans toutes ſes Humanités : mais il penſa être arrêté tout court au milieu d'une ſi belle carriere ; car ſon pere qui mourut alors, laiſſant avec très-peu de bien une femme & neuf enfans, dont l'aîné n'avoit au plus que ſeize ans, on ne voyoit point d'où Herman pourroit tirer dequoi continuer ſes études, & mettre à profit ſes talens : heureuſement Jacques Trigland, un des amis de ſon pere, le prit en amitié, & le recommanda ſi fortement à Van Alphen, qu'il ſe chargea de ſa fortune.

De l'avis donc de ces deux hommes célébres, Boerhaave apprit la Philoſophie ſous Senguerdius, le Grec ſous Gronovius, & la Géographie ſous Rickius. Jacques Trigland lui-même & Charles Schaaf lui enſeignerent l'Hébreu & le Chaldéen, toûjours dans la vûë de le pouſſer au Miniſtere.

Au milieu de ces occupations, il ſe ſentit du goût pour les Mathématiques ; il ne s'y appliqua encore que légerement en 1687. mais quand ſon ulcére fut guéri, il ſe plongea bien-tôt tout entier dans cette étude, tant recommandée par Hippocrate, & ſi négligée par la plûpart de ſes Diſciples, qui eſt la baſe & comme la clef de toutes les autres, que l'évidence accompagne, & qui a cela de particulier qu'elle tranſporte & fixe preſque toûjours ceux qui ſont capables de s'y adonner.

En 1688. c'eſt-à-dire, à vingt

ans, il donna des preuves de ſon érudition & de ſon éloquence ; car ce fut en ce tems-là qu'il prononça, ſous la préſidence du célébre Gronovius, un Diſcours Académique, dans lequel il fit voir que Ciceron avoit ſolidement réfuté le ſentiment d'Epicure ſur le ſouverain Bien, ſujet épineux, & qui ne pouvoit être traité que par un grand génie ; Boerhaave s'en tira à merveille : mais la multitude infinie des choſes qui ſe préſentent, m'empêche de m'étendre là-deſſus ; je ne dois pourtant point oublier que la Ville, pour le récompenſer & l'encourager, lui fit préſent d'une médaille d'or.

En 1689. ſes talens perçoient de plus en plus : outre le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldéen qu'il ſçavoit parfaitement, il s'attacha enſuite avec un ſuccès prodigieux à l'étude de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & à la lecture des Peres de l'Egliſe.

En 1690. il fut fait Docteur en Philoſophie, & pour répondre à l'honneur qu'il recevoit, il ſoutint dans ſa diſpute inaugurale la diſtinction de l'ame & du corps; c'eſt dans cette Théſe qu'il réfute avec une grande force Epicure, Hobbes ſon Compilateur, & ce monſtre d'incrédulité, Spinoſa, dont l'Athéïſme reſſemble aſſez au labyrinthe de Dédale, tant il y a de tours & de détours dans ſon ſiſtême; mais Boerhaave le ſuit par tout, & par tout il porte la lumiere; plus fort qu'Hercule, il abat d'un ſeul coup toutes les têtes de l'Hydre. Ceux qui liront cette Diſſertation auront peine à croire qu'elle ſoit l'ouvrage d'un jeune homme, tant elle eſt forte de choſes, de raiſonnement & de Métaphyſique. Son Préſident en cette occaſion fut Volder, pour lequel il eut toute ſa vie le plus profond reſpect, comme Volder eut pour lui l'amitié la plus tendre.

Il étoit tems qu'il s'appliquât à la Théologie, & il eut le bonheur d'avoir en ce genre les plus grands Maîtres, Jacques Trigland, Frederic Spanheim, & Jean Markius. Il étudia ſous Trigland les Antiquités Hébraïques, & ſous Spanheim l'Hiſtoire Eccléſiaſtique : mais pour ces études, il ne s'arrêtoit point aux verſions, il conſultoit les originaux ; de plus, il lut aſſidûement les ouvrages des Peres, admirant tout à la fois & la ſainteté de leur vie & la pureté & la ſimplicité de leur Doctrine qu'il trouvoit alterée & corrompuë par les ſubtilités de l'Ecole. Avoit-il tort de ne pouvoir ſouffrir qu'on expliquât l'Ecriture Sainte dans le goût des Sophiſtes, & quelquefois par l'autorité de Platon, d'Ariſtote, de Deſcartes, & par des régles de Métaphyſique ?

Il s'étoit donc dévoüé au ſoin des ames & aux fonctions de Miniſtre, ſans que cela l'empêchât

de faire de grands progrès dans les Mathématiques ; mais comme il ne pouvoit suffire aux dépenses qu'il faut faire nécessairement dans les Académies, & qu'il avoit d'ailleurs trop de sentimens & de délicatesse pour continuer d'être à charge à ses Patrons, il s'avisa de donner des leçons de Mathématiques. Cela lui valut la connoissance de Jean Vanderberg, qui pour lui donner des marques de l'amitié qu'il avoit pour lui, le fit nommer pour conférer le Catalogue des Manuscrits de la Bibliotéque de Vossius, que Leyde avoit achetée depuis peu, & qu'elle avoit fait venir à grands frais d'Angleterre. Il s'acquitta de sa commission en homme d'esprit, & son travail plut si fort au Sénat, & à Vanderberg en particulier, qu'il résolut de faire tout pour la fortune d'un homme de ce mérite ; & d'abord il lui conseilla de joindre à ses autres connoissances celle de la

Médecine. Mais ce qui ſurprendra beaucoup, c'eſt que Boerhaave n'eut jamais que quelques leçons du fameux Drelincourt, & qu'à proprement parler, il a été ſon Maître dans une ſcience qu'il a portée ſi haut, que la poſterité en ſera étonnée, que moi-même qui l'ai vû, qui ai eu le bonheur d'être ſon Diſciple, ai peine à le croire.

Il commença par l'Anatomie, qu'il étudia dans Veſale, le Prince des Anatomiſtes; dans Fallope, Bartholin, &c. Et pour joindre la pratique à la théorie, il aſſiſtoit régulierement aux leçons de Nuck, & de plus, il travailloit chez lui à des diſſections particulieres, examinant toutes les parties du corps avec des yeux Géométres. Il ſe mit enſuite à la lecture des anciens Médecins dans l'ordre, & ſuivant le tems qu'ils avoient vécu; il examina ainſi ſans relâche tout ce que les Grecs & les Latins nous ont

fourni d'Hommes illuſtres en ce genre ; mais il s'apperçut bien-tôt que les Auteurs poſtérieurs à Hippocrate avoient pris de lui tout ce qu'ils avoient de bon. Ce fut donc aux Ouvrages de ce grand Homme qu'il s'arrêta particulierement ; il en conſidéra le plan & les preuves, il en fit des extraits ; en un mot, il ſe remplit ſi bien de ſa Doctrine, qu'on eût dit qu'elle étoit paſſée du Maître, dans le cœur & l'eſprit du Diſciple. Il lut avec la même rapidité, & pourtant avec autant de ſoin & d'exactitude, les écrits des Médecins modernes ; mais ce fidéle Hiſtorien de la Nature, qui en a, pour ainſi dire, ſuivi toutes les allures pas à pas, & qui nous les a tracées avec la derniere préciſion, Sidenham, fut ſon Auteur favori. C'eſt lui, c'eſt cet homme ſage, ce Moderne Légiſlateur, qui, à force d'obſerver, nous a laiſſé les régles les plus ſûres pour guérir ; en Archi-

tecte judicieux, il a bâti ſur les plus ſolides fondemens un édifice plus durable que le bronze & l'airain, où la critique & l'envie ſont plus d'une fois venus ſe briſer; qui ſera toûjours l'admiration des Connoiſſeurs, ſervira de guide aux jeunes Praticiens, d'aſile aſſuré aux Malades, & de modéle aux plus grands Maîtres.

Auſſi M. Boerhaave lut-il pluſieurs fois tous les Ouvrages de cet Hippocrate Anglois, & toûjours avec le même plaiſir, & cette ſorte d'avidité qu'on ne ſent guéres que pour les excellens Livres; mais parmi toutes les obſervations de Sydenham, il a toûjours paru préférer celles qu'il nous a laiſſées ſur la petite verole, car lors qu'il a eu dans la ſuite occaſion d'écrire ſur la même maladie, il s'eſt preſque contenté de réünir les diverſes deſcriptions de ce grand Obſervateur dans un petit Tableau plein d'expreſſion, recommandant

d'ailleurs de les lire dix fois : *Si-denhami*, dit-il, Aph. 1729. *adeò accurata Variolarum Descriptio, ut decies legi merenti pauca modò addenda habeam*, &c.

Notre Auteur passe à la Chimie, ensuite à l'étude de la Botanique, avec cette précaution, qu'il vouloit voir de ses yeux & toucher, pour ainsi dire, de ses mains ce qu'il avoit remarqué dans ses Livres. On croiroit après cela que Boerhaave étoit tout Médecin, & qu'il ne songeoit plus à l'étude de la Théologie ; mais son respect pour les ordres connus de son pere, son zéle & son amour pour l'Eglise, lui firent prendre la résolution de se mettre au nombre des Proposans ; mais avant tout il voulut se faire recevoir Docteur en Médecine : il fut pour cela à Hardervick, où le savant Disciple d'Esculape reçut le Bonnet le 10. Juillet 1693. Le sujet de l'Acte qu'il soutint pour parvenir à ce dégré,

concernoit l'importance dont il eſt que les Médecins examinent avec ſoin les déjections de leurs Malades : *Diſputatio habita de utilitate explorandorum excrementorum in ægris, & ſignorum.*

A ſon retour, il ſongeoit plus que jamais à être tout à la fois Médecin de l'ame & du corps ; c'étoit auſſi l'idée de ſon illuſtre ami Vanderberg : il avoit méme déja composé le Diſcours que font d'ordinaire les Propoſans ; & dans ce Diſcours fait exprès, il entreprit de chercher la cauſe pourquoi on voyoit autrefois des gens groſſiers comme les Apôtres & les premiers Chrétiens, convertir tant d'hommes ; & qu'aujourd'hui les plus ſçavans ont bien de la peine à en convertir un petit nombre. On juge bien que ce ſujet fut traité avec toute la piété & la religion qu'il demande ; mais ce Diſcours eſt reſté parmi ſes papiers, parce qu'une infame calomnie lui ayant alors

fermé l'entrée au Miniſtere ; il n'eut plus d'occaſion de le prononcer.

Les Curieux peuvent voir le fait dans le Diſcours de M. Schultens.

Juſques-là ce beau génie avoit allié l'étude de la Théologie avec celle de la Médecine ; mais il ſe crut obligé de renoncer à la premiere, pour ſe mettre à couvert des reproches que quelques ennemis, jaloux de ſon mérite, lui faiſoient injuſtement de favoriſer les erreurs du Spinoſiſme. Ainſi il regarda la Médecine comme un pas plus tranquille pour lui, & où la malice de ſes Adverſaires auroit moins occaſion de lui faire de tels reproches. Il embraſſa donc cette profeſſion par préférence, & d'autant plus volontiers qu'il déteſtoit tout ce qu'on appelle parti, & que ſa propre expérience lui avoit fait connoître tout le fiel des ames dévôtes, & ce que peut la haine de

ceux qui ne prêchent que l'amour de Dieu.

Il faut avoüer que ſes commencemens ne furent point heureux, ſa pratique ne rendit point d'abord autant que ſon habileté ſembloit le lui promettre ; mais il ne ſe découragea pas pour un mal néceſſaire à preſque tous ceux qui entrent en pareil exercice : au contraire, donnant à ſes Livres l'heureux loiſir dont il joüiſſoit, il amaſſa ces tréſors de ſcience, qui lui ont acquis dans la ſuite tant de gloire & de fortune. Le vrai mérite perce tôt ou tard ; le ſien ne tarda point à ſe répandre. Un homme de la premiere condition, favori de Guillaume III. l'invita à des conditions très-honnêtes, & ſous des eſperances encore plus flatteuſes, de fixer ſon domicile à la Haye, où il lui faiſoit entendre que ſa fortune l'attendoit : mais il refuſa poliment des offres ſi engageantes, préférant à tout une vie

libre éloignée des tumultes de la Cour, où c'est peu de parler autrement qu'on ne pense, quand pour parvenir il faut souvent agir contre son gré & ses propres lumieres.

Cependant ses amis songeoient à le faire entrer dans le corps de l'Université de Leyde; mais loin de se prêter à leurs vûes, il s'y opposa, disant que le préjugé contre lui étoit encore trop récent, & que ceux qui avoient cabalé pour l'exclure du Ministere, ne s'endormiroient pas en cette occasion; qu'ils risqueroient leur crédit & leur autorité, & qu'il ne souffriroit jamais que pour lui rendre service ils s'exposassent à un refus. Ces motifs ne firent aucune impression sur l'esprit de Vanderberg, qui de concert avec l'illustre Van-Alphed, travailla si efficacement à ce qu'il avoit résolu pour Boerhaave, qu'il le fit nommer le 18. Mai 1701. par les Curateurs de l'Académie

démie à la place du célébre Drelincourt, dont il soutint & surpassa bien tôt la haute réputation. Il préluda par un Discours, où il recommande fortement l'étude de la doctrine d'Hippocrate ; persuadé, avec raison, qu'il n'y a point de meilleur modéle à suivre pour un Praticien, que celui-là. Ce Prince de la Médecine étoit alors dans une espece de décri ; on trouvoit & on vouloit que son regne fût passé, que le suivre encore c'étoit adorer de vieilles imaginations, & un Auteur qui n'avoit rien de respectable que son antiquité. Mais il fit voir au contraire, que jamais homme n'avoit pénétré plus avant que lui dans les secrets de la Nature ; que ses régles pour connoître & distinguer les maladies, que ses remédes pour les guérir étoient de tous points conformes à l'expérience : il parla sur ce sujet avec ant de force, d'érudition, & de larté, qu'on n'osera plus vrai-

ſemblablement diſputer à Hippocrate ce ſurnom de Divin, cet empire que nos Peres lui ont donné, & qu'il mérite à tant de titres. En effet, quelle prudence dans l'application des remédes! quelle attention à en obſerver les effets! quelle ſagacité dans le diagnoſtic & le prognoſtic! quelle franchiſe dans les événemens ſiniſtres! quelle modeſtie dans ſes ſuccès! quelles vûes! quelle étendue de génie! quelle profondeur de jugement & de connoiſſances! quelle ſimplicité! quelle clarté dans ſes deſcriptions! que de lumieres dans un ſeul aphoriſme! quel Art de commander aux maux, en ſçachant y obéïr! Enfin, s'il entreprend de relever la nature accablée & expirante de langueurs, ou s'il en veut calmer les fureurs, qu'employe t-il? peu de remédes, & de remédes très-communs, mais convenables pour l'indication, & certains pour l'effet.

Parcourez les Grecs, les Romains & les Arabes, Dioclès, Caryſtius, Areſtée de Cappadoce, Ruffus d'Ephéſe, Soranus, Gallien, Eginette, Trallius, Ætius, Oribaſius, Celſe, Pline, Rhaſès, Avicennes, &c. & vous verrez que tout ce qui ſe trouve de meilleur dans leurs Ouvrages eſt dû au Fondateur de l'Art ; & que parmi tous les Praticiens modernes, le ſage Anglois que j'ai déja cité, en eſt le ſeul & digne Emule ; non qu'un Médecin doive ignorer les découvertes de Veſale, d'Aſellius, de Harvée, de Gliſſon, de Willis, de Léal, de Lorver, de Pecquet, de Warthon, des Bartolins, de Drelincourt, de Malpighi, de Hok, de Lecuven Hoeck, d'Euſtachi de Fallope, de Nuck, de Boyle, de Borelly, de Bellini, de Pitearn, &c. Au contraire, ce n'eſt que par l'uſage de ces connoiſſances, qu'on peut mériter le titre de Phyſicien de la Nature : auſſi Boerhaave les

réünit toutes, & les appliqua toutes à l'Art doublement grand, d'enſeigner & de guérir ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'Hippocrate & Sidenham ſont les meilleures ſources où l'on puiſe les vrayes régles Thérapeutiques, puiſqu'elles ſont tirées d'obſervations mille fois vérifiées & inconteſtables.

Ce Diſcours prononcé en l'honneur du vénérable Eſculape, & encore plus la profondeur des leçons du jeune Boerhaave, lui acquirent en peu de tems une ſi grande renommée, que l'Académie de Groningue lui offrit en 1703. une Chaire en Médecine; mais ſur ſon refus, de l'avis encore de Vanderberg, qui ne manquoit jamais l'occaſion d'avancer ſon ami, les Curateurs de Leyde lui promirent la premiere place vacante : en attendant, ils augmenterent ſes gages, pour le dédommager de ce qu'il perdoit par zéle & par attachement à ſon

Corps. C'eſt à ce ſujet qu'il prononça le 24. Septembre de cette même année un ſecond Diſcours ſur l'uſage & l'utilité des raiſonnemens méchaniques dans la Médecine : *De uſu ratiocinii mechanici in Medicina.* Il remarque avec douleur, que la plûpart des Médecins ignorent cette partie des Mathématiques, quoique pourtant elle ſoit dans l'exercice de la profeſſion Médicale, d'une indiſpenſable néceſſité ; puiſqu'en effet, il eſt conſtant que c'eſt ſur des Loix purement méchaniques, que poſent entierement les ſolides de notre Corps, & que c'eſt ſur ces mêmes régles que coule le ſang dans nos veines.

Celui donc qui ne connoît point les moyens requis pour l'entretien des fonctions vitales, naturelles & animales ; qui ignore quelles ſont les cauſes de la vie & de la ſanté, qui ne ſçachant que ce que ſes yeux lui découvrent de la ſuperfi-

cie & de la forme du corps, est entierement aveugle sur toutes les merveilles qui sont cachées au-dedans; celui qui ne connoît pas même les parties, bien loin d'être au fait de tous les ressorts, comment peut-il être en état de s'appercevoir des dérangemens qui se dérobent souvent aux yeux les plus clairvoyans? Que penseroit-on d'un homme qui entreprendroit de racommoder une Montre, sans connoître les parties qui entrent dans sa composition? & un Médecin qui sans Physique & sans Physiologie, va aveuglément, tâtonnant des poulx depuis soixante & dix ans, n'est-il à un bon Théoricien, ce qu'un Chirurgien de Vaisseau est à un *Morand* ou à un *Cheselden*? Aussi quel est le succès de ceux qui osent se charger du grand Art de guérir, sans rien connoître de la composition de notre corps, & des divers mouvemens des fluides? c'est ce que

peuvent nous apprendre Paracelſe, Vanhelmont, Tachenius, habiles Chimiſtes d'ailleurs, & tous les Guériſſeurs qui n'ont point l'Anatomie pour guide. M. Boerhaave les attaque & les renverſe tous dans le Diſcours dont il s'agit, ainſi que cette foule d'autres Empyriques mieux marqués, qui ne ſemblent répandus dans le monde que pour le détruire : il veut, enfin, qu'un Médecin ſoit au fait des ouvrages méchaniques d'Archiméde, de Mariotte, de Boyle, de Deſcartes, de Newton, d'Huygens, de Borelli, & de pluſieurs autres, tant Philoſophes, qu'Anatomiſtes ou Médecins.

On ſçait avec quel ſuccès Boerhaave exerçoit ſon emploi, & toûjours ſous le titre de ſimple Lecteur en Médecine, lorſqu'on le nomma enfin Profeſſeur à la place d'Hotton.

Le décret de la nomination eſt du 18. Fevrier 1709. ſon Diſcours

inaugural du 20. Mars suivant. C'est là qu'il revient à la charge contre les Empyriques, qui croiroient se deshonorer s'ils traitoient tout simplement un Art très-simple en lui-même, puisqu'au fond il ne s'agit que d'étudier, de suivre la Nature comme à la piste, de l'aider, de la réparer par elle-même; mais l'extraordinaire a toûjours été du goût des Ignorans: & si l'on en croyoit les Paracelsistes, la Médecine seroit comme une Reine de Théatre fardée, & qui ne marcheroit que sur le Cothurne, tandis qu'elle tire son plus brillant éclat du simple & du naturel. Quiconque lira ses Discours avec attention, y remarquera ce caractere aimable de vérité & de candeur qui se fait sentir dans tous les écrits de ce grand homme; mais dans celui-ci plus particulierement que dans aucun autre. Le titre est: *Oratio quâ repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simpli-*

citas; De la ſimplicité de la Médecine : & l'Auteur renverſe ici tous les Métaphyſiciens avec autant de facilité que tous les Empyriques.

L'Académie de Leyde, pour s'attacher de plus en plus un auſſi grand Sujet, le nomma Profeſſeur de Botanique. On s'attendoit bien à des augmentations ; mais on fut ſurpris de trouver en lui un nouveau Tournefort. Il augmenta bien-tôt de moitié le nombre des Plantes du Jardin ; le tout avec un choix qui décéle l'habileté du Collecteur, & la profondeur de ſes connoiſſances.

En 1714. il fut nommé Recteur ; peu de temps après, le 8. d'Août de la même année, il fut fait Profeſſeur du Collége Pratique ; & outre ſes Leçons ordinaires, il en donnoit deux fois la ſemaine dans l'Hôpital ſur les maladies regnantes, tant pour le ſoulagement des pauvres malades, que

pour l'utilité de ses Ecoliers. Et il en résultoit sans doute un grand avantage ; car de l'œil & de la main on voyoit joindre la pratique à la théorie : la théorie fait pour ainsi dire, le corps de la Médecine ; mais puisqu'il faut le dire, la pratique en est l'ame. Ayez tant que vous voudrez des connoissances ; réünissez en vous seul ce que sçavent tous les autres, s'il est possible ; vous serez très-habile : mais l'essentiel, c'est l'expérience ; sans elle on n'est jamais digne du nom de Médecin : disons-le hardiment ; sans cette pratique consommée, le grand Boerhaave eût été un sçavant, mais non un Praticien du premier ordre : sans elle, l'Angleterre n'auroit pas eu son Sidenham, la Grece son Hippocrate, ni Paris son Duret, son Fernel, &c.

Le nouveau Recteur prononça à la fin de son Rectorat un Discours sur le chemin qu'il faut

tenir pour découvrir la verité en Physique: *De comparando certo in Phisicis.* C'est là qu'il s'éleve contre la pareſſe de ces Philoſophes, qui ne voulant pas ſe donner la peine de ſuivre la Nature dans ſes marches, aiment mieux, comme notre fameux Deſcartes, ſe fabriquer à leur mode des principes des choſes, que d'examiner en effet, s'ils ſont conformes à l'expérience. Une propoſition ſi ſimple ne méritoit que des applaudiſſemens, bien loin de s'attirer des cenſures améres; cependant un Philoſophe Profeſſeur en Théologie, s'éleva contre avec fureur: il prétendit que ſoutenir, comme avoit fait Boerhaave, qu'on ignoroit les principes de Phyſique, c'étoit renverſer la Religion, établir ſur ſes ruines l'Athéïſme le plus monſtrueux, élever ſur ſes débris le Spinoſiſme le plus abſurde. Jamais accuſation plus folle. Boerhaave ne dit dans ce Diſcours

autre chose, sinon qu'on ne peut connoître la Nature que par la Nature elle-même ; qu'il faut l'étudier dans ses propres effets ; faire en quelque sorte, les mêmes pas avec elle, & qu'à cet égard tout ce qui n'est point fondé sur l'expérience est douteux, faux ou chimerique. Pourquoi aussi s'avise-t-il de dire que le grand Métaphysicien que je viens de citer, n'est qu'un médiocre Physicien, dont tout le systême ne roule que sur des globules chimeriques, & de prétendus tourbillons ? Un édifice bâti sur d'aussi solides fondemens, devoit, en effet, subsister éternellement, surtout ayant d'aussi bons arcs-boutans que les Auteurs du Journal de Trevoux.

Pourquoi encore comparer son Livre des Principes au Tournesol, qui dans la nouveauté s'attira d'abord l'admiration de tout le monde, & dont on ne parle plus que comme une Plante ordinaire, qu

ſe ſane & ſe ſéche preſqu'auſſi-tôt qu'elle paroît : un Cartéſien outré pouvoit-il après cela reſter tranquille ? Mais pour ne point paroître ſoutenir ſa propre cauſe, il eut ſoin d'intéreſſer Dieu dans la diſpute, & le Théologien vengea à quelque prix que ce fût, le Philoſophe outragé ; & telle a été dans tous les tems la ruſe ordinaire des calomniateurs.

Ce que je ne dois point oublier ici, c'eſt que l'Univerſité de Franeker ne put ſouffrir qu'un de ſes Membres eût ainſi attaqué l'honneur & la religion de l'illuſtre Profeſſeur de Leyde, & qu'elle obligea cet accuſateur à ſe rétracter publiquement, offrant même, après lui avoir fait chanter cette palinodie, de le punir plus ſévérement ſi Boerhaave le vouloit : ſa réponſe fut que la plus grande ſatisfaction qu'on pouvoit lui faire, étoit de laiſſer ce Théologien tranquille, & de lui pardonner ſa

faute auſſi ſincérement qu'il la lui pardonnoit lui-même.

Mais tandis que ſon mérite ſuperieur lui attiroit des ennemis jaloux de ſa réputation , l'Académie des Sciences de Paris, comme pour le dédommager des injuſtices qu'on lui faiſoit, lui écrivit pour lier avec lui un commerce de Botanique & de Phyſique : il ne fut pourtant reçu dans ce reſpectable Corps, à titre d'Aſſocié Etranger qu'en 1728. à la place de l'illuſtre Comte de Marſilly. Après la mort de M. Freind, la Societé Royale de Londres lui fit un pareil honneur ; car tant que ce ſçavant Médecin Anglois a vécu, comme il étoit Préſident de cette Societé, & qu'il n'avoit pas pour M. Boerhaave toute l'eſtime qu'il méritoit, par je ne ſçai quels motifs qu'on n'a pû pénétrer, jamais Boerhaave ne put être reçu dans cette Compagnie : non qu'il fiſt un pas pour cela ; mais tous ſes

amis parloient pour lui, & n'étoient point écoutés. Heureusement l'honneur que devoient un jour recevoir & Boerhaave & le célébre Corps dont il s'agit, n'étoit que differé. La Societé eût été trop flattée de posséder à la fois un Freind & un Boerhaave, les deux plus grands ornemens de leur nation; & si le nuage qui, aux yeux de l'un obscurcissoit l'autre, est une tache, on peut dire qu'il en est comme de celles que les Astronômes ont remarqué dans le Soleil, qui d'ailleurs n'en éblouït pas moins.

Mais tandis que Boerhaave se livre tout entier aux pénibles fonctions de ses Charges, son corps ne pouvant résister à tant de fatigues, succomba enfin sous le poids de ses travaux. On verra ci-dessous l'histoire de cette affreuse maladie qui le retint au lit pendant cinq mois. Je remarque, quant à présent, qu'étant encore retombé en

1727. puis en 1729. il ſe démit cette derniere année de ſes places de Profeſſeur en Botanique & en Chimie, ne ſe réſervant que ſon Collége Pratique.

En 1730. il fut nommé une ſeconde fois Recteur, ſuivant l'uſage, en quittant l'emploi dont je viens de parler. Il prononça un Diſcours intitulé : *De honore Medici, ſervitute*; La ſervitude honorable du Médecin. Celui-ci me paroît, comme à M. Schultens, au-deſſus de tous ceux que notre Héros ait jamais prononcés. Voici comme il entre en matiere : j'ai des raiſons pour en rapporter pluſieurs traits.

» Tout ce que les hommes peuvent atteindre par la penſée, eſt » ou Dieu, ou quelques-unes des » choſes contenuës dans ce vaſte » Univers. Nous ne pouvons refuſer nos hommages à la divi» nité ſuprême, quoique nous n'en » connoiſſions point la Nature ; car

Dieu ſeul ſe connoît. » Cela revient à ces beaux Vers qui furent couronnés par l'Académie Françoiſe :

Loin de rien décider ſur cet Eſtre ſuprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond ;
Le Myſtere eſt immenſe, & l'eſprit s'y confond,
Pour dire ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

« Toutes les diverſes merveilles que la Nature étale à nos yeux, ſont donc émanées d'une premiere cauſe ; mais d'une façon trop incompréhenſible pour en pouvoir parler. Tout eſt ou Planetes, ou Etoiles, ou leurs Atmoſphéres ; elles ſuivent chacune depuis plus de cinq mille ans le même ordre & les mêmes Loix, ſans jamais s'en écarter en aucune maniere, & ſans qu'aucun mortel ait jamais oſé porter

» la témerité jusqu'à vouloir trou-
» bler cette admirable harmonie.
» Cette Terre que nous habitons
» est une vraie Planete, compo-
» sée d'animaux, de végetaux,
» de mineraux, de feu, d'air &
» d'eau; toutes choses qui sont
» encore sujettes aux décrets in-
» violables du Créateur. «

» Dans la classe des animaux,
» est l'Homme, cette machine
» pleine de confiance, curieux de
» tout, & au fait de mille connois-
» sances; il prédit, à point nom-
» mé, les Astres, qui paroîtront
» plusieurs siécles après lui, &
» montre assez quelle force &
» quelle étenduë de génie Dieu
» lui a donné préferablement aux
» animaux; mais ce même hom-
» me si industrieux dans ses re-
» cherches, si heureux dans ses
» découvertes, est dans une hon-
» teuse négligence, dans une cras-
» se ignorance de lui-même; il se
» gouverne plus mal que tout ce

qui lui eſt ſoumis par la Provi- «
dence. Qu'il eſt petit ! quand il «
s'agit de mettre un frein à ſes «
paſſions, de régler ſon eſprit, «
& de rétablir les loix phyſiques «
du corps, quand elles ſont dé- «
rangées ! »

« L'homme eſt compoſé de «
corps & d'ame, qui, quoi que «
d'une nature differente, ſont tel- «
lement unis, qu'ils ne font qu'un. «
Par le mot d'ame, j'entens l'in- «
telligence, la mémoire, la vo- «
lonté, les affections, l'imagina- «
tion. Le corps eſt fait de ſoli- «
des & de fluides, qui ſe mou- «
vent les uns par les autres. Les «
maladies du corps influënt ſur «
l'eſprit, & celles de l'eſprit ſe «
communiquent au corps. Tout «
homme ſage doit donc ſçavoir «
l'Art de guérir. Je conviens que «
les Mathématiques aiguiſent, «
rectifient l'eſprit, & lui donnent «
de la ſagacité ; que la Philoſo- «
phie apprend à moderer les paſ- «

» sions, mais la Médecine seule
» guérit le corps. Tout le monde
» sçait que pour produire ce corps,
» il faut qu'un homme s'unisse à
» une femme, & lui fournisse la
» matiere propre à féconder l'œuf.
» Mais, s'il y a eu un premier
» homme, comment a-t-il été fait
» mâle ou femelle ? dès qu'on le
» supposera seul, on conviendra
» qu'il étoit hors d'état de multi-
» plier son espece ; & si les deux
» ont été nécessaires pour être la
» source de tous les autres, il faut
» encore qu'ils ne soient pas nés
» comme les autres. D'où il suit,
» 1°. que cette Terre n'étoit au-
» trefois habitée par aucun hom-
» me, & que s'ils venoient une
» fois à périr tous, il seroit impos-
» sible à toute la Nature d'en faire
» revivre un seul. 2°. Que le pre-
» mier homme est né d'une cause
» infiniment superieure à la nature
» de l'homme & à tout l'Univers,
» & qu'il a fallu au commence-

ment de la création, deux per- «
ſonnes, mâle & femelle, d'âge «
& de ſtructure à procréer leurs «
ſemblables, & à faire conſé- «
quemment toutes les autres fon- «
ctions du corps. Tous les deſ- «
cendans ont participé au talent «
d'exercer avec aiſance les mê- «
mes facultés ; & voilà ce que «
j'entends pour la Nature humai- «
ne : or quiconque voudroit ajoû- «
ter au corps humain, ou en re- »
trancher quelque choſe, viole- «
roit ſur le champ les loix de la «
Nature, ou du Créateur. «

Ce n'eſt que par les ſens qu'on «
peut connoître la ſtructure du «
corps, & encore a-t-on bien de «
la peine, car toutes les parties «
ſont enchaînées enſemble. Par «
où commencer, pour débroüil- «
ler un ouvrage qui n'a ni com- «
mencement, ni fin ? Notre corps «
eſt un cercle dont le milieu, le «
principe & la fin ſe reſſemblent. »
Pourquoi le cœur ſeroit-il la «

» premiere partie ? sa vigueur ne
» vient-elle pas des nerfs, de l'aor-
» te, & des veines qui s'y déchar-
» gent ? L'homme n'est en grand
» que ce qu'il étoit en petit, tout
» est fait à la fois, & ce n'est qu'un
» dévelopement de la Nature. Le
» cœur, le cerveau, le poumon,
» le foye, &c. tout conspire à des
» usages qui ne sont differens qu'en
» apparence. Mais comme le tout
» a besoin de chaque particule,
» chaque particule a besoin du
» tout ; s'il n'existoit pas aupara-
» vant, tous les Arts auroient beau
» concourir, ils ne sçauroient pas
» produire un seul cheveu. Il n'est
» donc pas possible de rien com-
» prendre d'une seule parcelle du
» corps, que par la connoissance
» des loix qui ont fait naître le tout
» dès la premiere origine ; mais
» encore une fois, ces loix ne
» se manifestent que par les sens.

» Quelle est la premiere cause
» du mouvement dans le corps ?

Pour le dire, il faut en consulter « la nature. Tant que le cœur bat « on vit, dès que son mouvement « vient à cesser on meurt. Mais « pour que le cœur agisse, il a « besoin de la vertu des nerfs. Les « nerfs qui servent au cœur, em- « pruntent la leur du cervelet ; « celui-ci tire la sienne d'un fluide « très-subtil qui s'y sépare ; ce flui- « de vient du sang qui est porté « par les arteres : la cause dépend « donc autant ici de l'effet, que « l'effet de la cause. »

Mais le corps humain n'agit « pas seulement sur lui-même, sur « les alimens qui réparent les per- « tes, & sur tous les corps ; ils « agissent aussi tous sur lui ; té- « moins les médicamens & les ve- « nins ; & comme ils n'agissent « point sur le cadavre, si ce n'est « le feu & un petit nombre de re- « médes corrosifs, il suit qu'ils « doivent toute leur vertu à l'ac- «

„ tion continuelle des solides &
„ des fluides, sans laquelle les os
„ une fois rompus ne pourroient
„ plus se rejoindre. Ainsi celui
„ qui veut découvrir la maniere
„ dont les remédes agissent, doit
„ soigneusement examiner le chan-
„ gement qu'ils font dans la Natu-
„ re, & ceux qu'ils ont à essuyer
„ de sa part. "

Notre Auteur cite tant d'autres exemples, que je m'écarterois trop, si j'en voulois seulement faire l'Abregé. Son but est pourtant dans cette Harangue, comme dans celle du *Méchanisme du Corps*, de prouver la nécessité de l'étude de la Nature; que l'Art de guérir les maladies n'est jamais plus puissant, que lorsqu'il est soumis à la Nature, & qu'il en est le fidéle Ministre; que l'honneur du Médecin comme du Chirurgien, est de se rendre humble serviteur de cette souveraine Maîtresse.

J'ai cru devoir rapporter quel-

ques-

ques-uns des principaux traits de cette belle Harangue, pour faire voir que ce ſçavant Profeſſeur ne reconnoiſſoit d'autres cauſes de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, que le ſouverain Créateur, & que c'eſt à cet Etre des êtres, comme aux Loix qu'il a imprimées à chaque partie du corps humain, qu'il veut que le Médecin ſe ſoumette dans tous les cas: & j'ai entré dans ce détail d'autant plus volontiers, que l'équivoque du mot de Nature, ſi ſouvent répété dans ce Diſcours, n'a pas moins rendu M. Boerhaave ſuſpect d'irréligion, que M. Conor, malgré tous les termes d'eſprit & d'ame, *ſpiritus & animæ*, ſi ſouvent répetés dans ſon Livre intitulé: *Evangelium Medici*. On eût dit que M. Boerhaave ne pouvoit traiter cette matiere, ſans attirer ſur lui les traits de l'envie: on renouvella les accuſations d'Athéiſme & de Spinoſiſme, &,ce qu'on

n'avoit point encore fait, on l'accusa nettement de nier l'immortalité de l'ame. Or peut-on mieux être convaincu que par ce que j'ai rapporté, que s'il étoit besoin de chercher des preuves de cette opinion, on n'en trouveroit nulle part de plus fortes que dans ce Discours ? Mais tel est l'affreux aveuglement de la calomnie. Après tout, la vie de Boerhaave, indépendamment de ses écrits, prouve assez ce qu'il pensoit de la vie future, & je croirois le deshonorer que de chercher à le justifier sérieusement sur ce sujet. Il vaut mieux le présenter dans sa gloire, je veux dire dans ses Ouvrages. Mais quoi ! pour en parler dignement, il faudroit que le Disciple fût aussi habile que le Maître ; Mathématicien, Géometre, Botaniste, Chimiste, Anatomiste, Philosophe, Médecin, & grand Médecin dans la pratique de l'Art comme dans sa théorie, Histo-

rien, Mithologiſte ; il faudroit en un mot, être tout à la fois. Mais où trouver un homme, même parmi ſes plus ſçavans Auditeurs, qui ait ſçu comme lui acquerir tant de ſortes de ſciences, écrire en chaque des Ouvrages qui font l'admiration de toute l'Europe ? Pour moi qui n'ai eu qu'une ſeule année l'avantage d'avoir ce grand Homme pour interpréte de ſes Oeuvres Médicales, je déclare hautement que je ſuis hors d'état de fournir cette partie de ſon éloge. Tout ce que je puis dire, & ce que je ne dis qu'après la voix publique, c'eſt qu'en tous ces genres, il s'eſt acquis une réputation auſſi grande que le monde, mais moins grande que lui, ſelon l'expreſſion de M. Aſtruc ; en ſorte que ſi on ne lui a pas décerné autant d'honneurs, je ne dis pas qu'à Alexandre, mais qu'à Hippocrate même, ce n'eſt certainement pas qu'il les ait moins mérités.

Si Sydenham eſt aux pieds du Prince de la Médecine, Boerhaave eſt à ſes côtés; Newton, le grand Newton lui céde la droite de Socrate, trop glorieux d'occuper la gauche; le même laurier qui ceint le front des Céſalphins, des Hermans, des Vaillans, des Malpighis, des Tournefort, orne à double rang celui de Boerhaave. L'Anatomie tire de lui preſque autant de gloire, que de ſes chers Veſale, Fallope, Euſtachi, Harvée, Bartholin; mais pour la Chimie, que ne lui doit-elle point? & qu'étoit-ce que cette ſcience, avant qu'il eût porté dans ſes ténébres le flambeau de la Phyſique & de la Géométrie? un amas monſtrueux d'imaginations folles, de termes grands & magnifiques juſqu'au ridicule, l'admiration des ſots, l'amuſement & quelquefois la ruine des riches, l'art & la reſſource des ignorans. Je ne crains point qu'on trouve

du trop dans ces idées ; elles ſont aſſez juſtifiées & par la Chimie dont nous parlerons, & pour les autres excellens écrits qui nous reſtent de ce grand homme.

Il purgea donc la Chimie de toutes ſes erreurs, comme porte le titre d'un ſçavant Diſcours qu'il prononça le 21. Septembre 1728. lorſqu'il fut fait Profeſſeur de Chimie : je n'en ferai point l'extrait, parce que cela me meneroit trop loin. Ceux qui l'ont lû, peuvent juger du ſoin que M. Boerhaave eut toûjours de combattre les Paracelſiſtes. Le bon M. Schultens fait là-deſſus une remarque fort ſimple ; il dit que ce qui eſt cauſe que leurs erreurs ſi oppoſées à la raiſon, ſe perpétuent, & gagnent comme une eſpece de contagion, c'eſt que peu de gens ont de l'intelligence, & que tout le monde cependant veut juger & décider. *Pauci nempe intelligunt, omnes judicant atque decidunt.*

Voici maintenant la liste des Ouvrages de M. Boerhaave, telle qu'il la donne presque entierement lui-même dans la Préface de sa Chimie.

ORATIO de commendando studio Hypocratis : De usu ratiocinii mechanici in Medicina, quâ repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas.

De comparando certo in Physicis.

De Chimia suis erroribus purgata.

De vita & obitu clarissimi Bernardi Albini, cùm Botanicam & Chemicam Professionem publicè exponeret.

De honore Medici servitute.

INSTITUTIONES MEDICÆ.

Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis.

De materia Medica & Remediorum formulis.

Index Plantarum.

Epiſtola de glandulis ad clariſſimum Ruyſchium.

Atrocis nec deſcripti anteà morbi Hiſtoria.

Altera atrocis rariſſimique morbi Hiſtoria.

Editio procurata operum Anatomicarum & Chirurgicarum Andreæ Veſalii.

Tractatus de Peſte.

Tractatus de lue Aphrodiſiacà.

Aretei editio de cauſis ſigniſque morborum, eorumque curatione.

Elementa Chemiæ.

Index alter Plantarum.

Obſervata de Argento vivo.

Editio Swammeſdamiana.

Arrêtons-nous un moment ſur les principaux de ces Ouvrages. Le premier en date, & peut être d'un auſſi grand mérite que les Aphoriſmes, eſt *les Inſtitutions de Médecine* que M. Boerhaave dédia à ſon beau-pere Brolenvaux, pour le remercier de lui avoir

donné une bonne femme ; je les ai traduits ſur la cinquiéme édition de Paris, avec une Dédicace à un bel eſprit, grand Médecin, & conſéquemment grand admirateur de Boerhaave ; & j'ai tâché d'un excellent Ouvrage en Latin, de n'en pas faire un mauvais en François : le goût du Public n'a pû encore être raſſaſié pour l'original, & vrai-ſemblablement il ne le ſera jamais. Je ſouhaite que ceux qui ne ſont point en état de puiſer à la ſource, regardent la copie d'un œil auſſi favorable. Mais quand je penſe à la grande admiration des Maîtres de l'Art pour l'élégante briéveté de cet Ouvrage, pour l'ordre & l'arrangement, pour la netteté des principes, l'enchaînement des propoſitions, dont l'une eſt comme la baſe & l'appui de l'autre, la ſeconde d'une troiſiéme, & ainſi de ſuite : quand je me rappelle la prodigieuſe quantité de choſes & de connoiſſances renfermées, & comme étran-

glées dans un petit eſpace ; je n'ai que trop lieu d'appréhender d'avoir entrepris un Ouvrage au-deſſus de mes forces. Un fait très-remarquable, c'eſt que le Moufti d'aujourd'hui traduit actuellement les Inſtitutions en Arabe, qu'on imprimera inceſſamment à Conſtantinople. La premiere édition de cet Ouvrage parut en 1707.

Les Aphoriſmes ſont de 1708. ils ſont auſſi traduits en Arabe & en François, pour ne rien dire des autres Langues, qui ont honoré ou deshonoré cet Ouvrage. Voici encore le jugement que tous les Connoiſſeurs en portent : Même & plus encore de préciſion que dans les Inſtitutions ; même enchaînement arithmétique, même clarté, mais pour les ſçavans ; car aux yeux des ignorans, ce qui n'eſt que profondeur devient un abîme d'obſcurité impénétrable. *Qui antiqua ſcrutati, nova non ignorant, videbunt quid præſtitum ſit*, dit

l'Auteur dans sa Préface : c'est-à-dire, que pour juger de ces Aphorismes, il faut avoir dans la tête tous les trésors de l'Antiquité, par rapport à la pratique ; & pour ce qui est de la théorie, tout ce que l'Anatomie & la Méchanique ont fait découvrir aux Médecins modernes. Celui donc qui sans avoir rien lû, prétend juger le grand Boerhaave, est à son égard, dans le même cas de Danet envers Celse, & l'on sçait avec quel fondement M. Freind se mocque de ceux qui ne regardent Celse que comme un grand Rhéteur.

M. Boerhaave a été non-seulement le plus habile Professeur, l'homme le plus propre à enseigner & le plus grand Théoricien qu'on ait jamais vû ; mais un Praticien du premier ordre, à en juger par le Livre dont il s'agit. C'est en effet, l'essence, & pour ainsi dire, le suc de la doctrine d'Hippocrate, & il falloit s'en

être autant rempli, qu'avoit fait notre illuſtre Hollandois, pour pouvoir ainſi la réduire en Aphoriſmes. Au reſte, qu'on ne s'attende point à trouver ici du merveilleux, du ſpécifique dans les remédes; rien de plus ſimple, & dans leur ſimplicité, rien de plus conforme à la Nature; par-tout l'experience & l'obſervation, diagnoſtics clairs, prognoſtics ſûrs, peinture vive des accidens, point de terme qui ne ſoit le plus énergique, point de tableau qui ne ſoit plein de la plus forte expreſſion; à chaque cauſe, chaque reméde, & chaque ſigne certain pour la diſtinguer. C'eſt donc par tout, non un étalage de Médicamens ſpécieux, (car comme il l'a dit lui-même, il n'eſt de remédes que ceux qui naiſſent de la circonſtance, & ſont appliqués à propos,) mais de juſtes indications.

J'avouë que la briéveté, qui eſt l'apanage du ſtyle Aphoriſtique,

n'éclaire point aſſez au lit des malades, les jeunes-gens qui n'ont point eu le bonheur d'aſſiſter aux leçons de ce grand Maître. Auſſi inſinuë-t-il à la fin de ſon admirable Préface, que ces Aphoriſmes auroient peut-être beſoin d'un Commentaire, & je crois que ce *Peut-être* eſt là par politeſſe : comme lorſque le charmant Auteur de *la Pluralité des Mondes*, dit qu'il ne faut aux Dames pour comprendre ſon ſyſtême, que la même attention qu'elles donnent pour *la Princeſſe de Cléves*. Il eût donc été fort à ſouhaiter qu'il eût lui-même rempli les conditions qu'il ſemble impoſer à la poſterité : car ce Commentaire en cinq volumes que quelques-uns de ſes Ecoliers ont fait imprimer, eſt fort mauvais & fort dangereux.

Son troiſiéme Ouvrage, *de Materia Medica*, &c. doit être bien diſtingué d'un autre Livre qui a encore été donné par quel-

ques-uns de ſes Ecoliers ; il a pour titre, *de Viribus Medicamentorum* : des vertus des Médicamens ; Devaux, Chirurgien de Paris, l'a traduit en François, croyant qu'il étoit réellement de M. Boerhaave, comme porte le Titre. Le volume dont il s'agit, & que j'ai encore traduit, ne contient preſque que des formules de remédes qui ont tant de rapport avec les Aphoriſmes, qu'on ne peut guéres ſéparer ces deux Ouvrages. Un habile Médecin peut bien entendre le premier ſans le ſecond ; mais on ne peut entendre le ſecond ſans le premier, l'un donne la clef de l'autre ; c'eſt comme un Commentaire qui ſeroit placé ſous chaque article de curation : tel eſt le rapport néceſſaire de la matiere Médicale, avec les Aphoriſmes. J'avouë avec tous les Connoiſſeurs, que ce petit Ouvrage eſt fort peu de choſe dans le fonds, & M. Boerhaave

en convient dans le Diſcours préliminaire qu'il y a mis; il dit même qu'il ne l'a fait que pour ceux qui aſſiſtent à ſes leçons, & qu'un grand nombre de Médicamens qu'il recommande, ſeroit fort dangereux entre les mains de ceux qui n'en ſçauroient pas la juſte application.

Suivent ſes Ecrits ſur la Botanique, qui ſe réduiſent à deux Catalogues raiſonnés des Plantes du Jardin de l'Académie de Leyde. Le ſecond qui parut en 1720. eſt le double du premier, qu'on imprima en 1710. c'eſt que dans cet eſpace de temps le nombre des Plantes s'augmenta tellement ſous la direction de Boerhaave, qu'on voyoit dans un terrain beaucoup moins grand que le Jardin du Roy, tout ce qu'il y a de plus rare en Plantes dans les quatre parties du monde.

Plus heureux, & non moins induſtrieux dans les recherches

Anatomiques que Malpighi, le Prince des Obſervateurs, il remit en honneur le ſentiment ſur les glandes, qui paroiſſoit abandonné: Il faut voir là-deſſus ſon épitre à ſon ami Ruyſch, ſi connu par ſes ſurprenantes injections; elle fut imprimée en 1722. il ne faudroit pourtant pas juger de ſon habileté en Anatomie par ce ſeul Ouvrage. La premiere Partie de ſes Inſtitutions lui ſeroit plus favorable, & encore plus les belles explications qu'il en faiſoit, ainſi que de ſes Aphoriſmes: en effet, ce qui m'a toûjours beaucoup étonné lorſque j'étois à Leyde, ce n'étoit pas de voir toutes les découvertes des Anatomiſtes & des Phyſiologiciens modernes, enfermées dans 300. pages, avec les plus exactes citations; ce n'étoit pas d'apprendre le nouvel uſage des parties, qu'on peut découvrir plus aiſément qu'un autre quand on a plus de lumiere & de ſagacité: ç'étoit

cette mémoire immense, qui lui répréſentoit ſur le champ l'inſertion de tous les muſcles, la ſituation de tous les nerfs, la diſtribution de tous les vaiſſeaux, comme à un Winſlou, ou à un Hunauld. Ce qui me faiſoit dire que M. Bolduc n'auroit pas mieux rendu compte des opérations Chimiques.

En 1725. il donna l'édition des Ouvrages Anatomiques & Chirurgiques d'André Veſale; ce qui ſeul le feroit connoître aſſez avantageuſement du côté de l'Anatomie & de la Chirurgie, ſi ſes Inſtituts, ſes leçons dont je viens de parler, & la profondeur avec laquelle il a écrit dans ſes Aphoriſmes ſur les principales maladies Chirurgicales, ne décidoient encore pour lui d'une façon plus heureuſe. Et certes, quoi qu'il n'ait débité que la doctrine d'Hippocrate, je ne connoîs rien de cette force dans les Ouvrages de

nos Chirurgiens François : aussi M. Morand dit-il dans l'éloge qu'il a fait de M. Petit le fils, qu'il étoit déja le Boerhaave de la Chirurgie. Il est vrai que notre Auteur partagea l'honneur de ce travail avec M. Albinus, mais c'est lui qui conçut, dirigea le projet, & qui se chargea en particulier de la vie de Vesale.

La description de l'étrange maladie du Baron de Vassenar, Seigneur de Rosembourg, est de 1724. & celle de la maladie du Marquis de Saint-Alban est de 1728. Ces deux écrits, qui semblent ne présenter qu'une simple Histoire, sont pleins d'observations & de raisonnemens sur la Médecine ; les jeunes Praticiens ne sçauroient trop les lire, ne fût-ce que pour apprendre la maniere de donner une consultation, & de plus, l'extrême soin qu'il faut avoir de remonter jusqu'aux premieres causes du mal ; sans quoi

on court riſque de marcher à tâtons avec le vulgaire des Médecins, & de ſe tromper ſur des effets dont on ignore l'origine.

En 1728. parut ſon Traité ſur la Peſte, Ouvrage excellent, & qu'on trouve à la tête des Ecrits composés en ce tems-là à l'occaſion de la contagion de Marſeille. Il n'eſt point parlé de cette maladie dans ſes Aphoriſmes, non plus que de l'Aſme, dont il n'a cependant fait aucune mention expreſſe dans aucun de ſes Ecrits; je ne ſçai pas pourquoi : n'auroit-il point eu des idées aſſez claires de toutes les cauſes de ce mal ?

M. Schultens ne fait aucune mention du tems que la peſte ſe répandit à Leyde, ni de la façon dont notre ſecond Hippocrate, après avoir délivré ſa Ville de cette contagion, en fut lui-même attaqué & guéri ; il ſe ſentit à peine pris de la peſte, qu'il envoya chercher ſes Confreres, & leur fit écrire

par ordre tous les accidens actuels & futurs de cette maladie, & les moyens de remédier à chacun en particulier, quand sa tête seroit attaquée. Tout ce qu'il prédit arriva ; on suivit de point en point la guérison marquée, & elle eut tout le succès que le malade attendoit: le prognostic n'est pas la partie guérissante de la Médecine ; mais il y sert beaucoup, & fait bien de l'honneur au Médecin. Hippocrate est le premier de tous en cet Art divin ; nul Moderne ne l'emporte sur les deux dignes Rivaux du Praticien Grec, c'est Sydenham & Boerhaave. Il donna en 1731. la magnifique édition d'Arétée de Cappadoce, sur les causes, les signes & les remédes des maladies. Les bornes de ces Mémoires ne me permettent pas de m'étendre sur Arétée, le premier Emule d'Hippocrate, ni sur les notes qui accompagnent cette édition ; mais je dois dire que Boer-

haave profita des lumieres de Jean Van Groemuld, auſſi profond Juriſconſulte, que ſçavant Médecin : ces deux grands hommes, que la vertu & les mêmes études unirent enſemble, avoient réſolu de donner au Public la Bibliothéque des Médecins Grecs, & je ne ſçai ce qui a empêché l'exécution de ce deſſein.

J'ai déja fait mention du mérite de Boerhaave comme Chimiſte ; mais pour mieux l'apprécier, il faut lire ſes Elemens de Chimie, qu'il donna en 1732. car ceux qui ont paru avant ce tems ne ſont point de lui ; & il ne ſeroit pas néceſſaire d'en avertir, s'il ne l'avoit fait lui même, en pleurant ſur l'avarice ou l'interêt ſordide des Libraires & de ſes Ecoliers, qui pour donner plus de ſuccès aux compilations les plus ridicules, ne manquoient pas d'y mettre ſon reſpectable nom. Vous ne ſçauriez croire combien ces Livres

postiches se sont multipliés, & se multiplieront peut-être encore davantage à l'avenir. C'est ce qui ne laissoit pas de répandre beaucoup d'amertume parmi les délices de la réputation dont il jouissoit. Les plus beaux jours ne sont pas exempts de nuages. Que j'aime à entendre les plaintes intéressantes qu'il fait dans sa Préface. *Ingratus Auditorum quorumdam « animus, quibus tamen commoda « sedulo promovere annisus sum, & « insatiabilis Librariorum quo- « rumdam avaritia, qui in re tur « pissima lucrum facere gestiunt, « amaram mihi fecerunt Chimiæ « Professionem. Utrique scilicet fal- « sò pretexentes Artium bonum, « inhonestâ & legibus coërcenda li- » centiâ, & in publicum, & in me « peccaverunt, dum ignaro me, au- « si sunt protrudere institutiones & « experimenta Chimiæ meum ins- « cripta nomen; in eo falsa, ridi- « cula, barbara, in qualibet pa- «*

» *ginâ mihi imputatæ haud indica-*
» *bo, ne nauſeam concitem : effecit*
» *interim ſæculi calamitas, docu-*
» *menta infelicitatis ſuæ datura*
» *poſteris, ut turpiter editum emp-*
» *tores mox invenerit, magno certè*
» *ementium, imò & laudantium*
» *malo & opprobrio . . . . occur-*
» *rebat Petrarchæ recordatio, qui*
« *infortunia ſæculi ſui deflebat,*
» *quum tanti videret fieri ſua car-*
» *mina, ut eximiis ideo Poëtis in-*
» *ſereretur, &c.*

Les faux Elemens de Chimie, qui ont heureuſement engagé M. Boerhaave à donner les ſiens, étoient regardés comme des leçons priſes de ſa bouche-même, c'eſt pourquoi on en faiſoit grand cas; & c'eſt là-deſſus que l'ingénieux & modeſte Auteur gémit comme Pétrarque ſur le prétendu mauvais goût de ſon ſiécle. Mais le bon grain qui ſe trouve parmi l'yvraie de toutes ces compilations, ne ſuffit-il pas pour juſtifier

l'empreſſement du Public ? Ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt la ſimplicité avec laquelle M. Boerhaave donne la liſte de ſes Ouvrages, pour obvier aux nouvelles erreurs qu'on pourroit commettre ſur le même ſujet. *Scias*, dit-il, *me nihil edidiſſe unquam præter ſequentia.* C'eſt comme s'il diſoit : On m'attribuë quantité d'Ouvrages, dont je ne ſuis point l'Auteur ; mais pour qu'on n'y ſoit pas trompé, il eſt bon d'avertir que je n'ai fait que ceux-ci. Et ce petit nombre eſt annoncé par une liſte de toutes ſes Oeuvres dont nous avons parlé, avec toutes leurs éditions.

Avant que de finir cet Article, je crois qu'il ne ſera pas inutile de donner le Titre des autres Livres poſtiches qui ont paru ſous le nom de Boerhaave, outre les trois déja mentionnés ; ſçavoir :

Commentaria in Aphoriſmos.

Inſtitutiones & experimenta Chemiæ.

De viribus Medicamentorum.

Il faut encore en compter deux autres, dont le premier eſt intitulé : *Methodus diſcendi Medicina.*

Et l'autre : *Index Plantarum quæ in Horto Leydenſi creſcunt, cum appendicibus & caracteribus eorum, deſumtis ex ore clariſſimi viri H. B.*

M. Andry a inſeré une diſcuſſion curieuſe ſur la méme matiere, dans la Table du ſecond Tome de ſa prééminence de la Médecine ſur la Chirurgie.

Je reviens aux vrais Elémens Chimiques de notre Auteur. On n'avoit point encore écrit ſur cette matiere avec autant de profondeur, de juſteſſe, d'érudition même ; car il a eu le ſecret d'en répandre ſur un ſujet dont le fond & le langage paroiſſoit trop obſcur pour être ſuſceptible de quelques agrémens. Auſſi a-t il dépoüillé cette ſcience de tout ce qu'elle avoit

avoit de barbare avant lui ; & en cela on peut hardiment avancer qu'il a ſurpaſſé ſon modéle, le célébre Georges Agricola, dont il parle en ces termes. *Vocabula evitari quæ Arti unice familiaria exemplo ſuo docuit æterno opere de foſſilibus, metallica re, & ſubterraneis, vir omnes exſuperans Georgius Agricola.*

Enfin, cet Ouvrage eſt le premier que nous ayons en ce genre, du moins pour ce qui eſt de la théorie de l'Art, & principalement des quatre beaux Traités Phyſiques ſur le feu, l'air, l'eau & la terre, dont j'ai inſeré des extraits dans les Obſervations ſur les Ecrits modernes. J'ai cependant préferé de traduire les Procédés Chimiques contenus dans le deuxiéme Volume ; quoiqu'ils ſoient moins eſtimés, il y aura toûjours à profiter pour les Artiſtes, & ſur-tout pour les Apothiquaires.

Il faut ranger dans la claſſe des écrits de M. Boerhaave ſur la Chimie, des obſervations ſur le vif-argent, qu'il envoya en 1734. à l'Académie des Sciences & à la Société Royale de Londres. Je ne dis rien de ſes expériences, parce qu'il eſt facile de les lire dans les deux ſources que j'indique, où tout François peut puiſer à préſent, graces aux ſoins du jeune Bremont, dont j'étois ſûr qu'on ſeroit très-content.

Je ne parle point du Livre de Swammerdam intitulé, *la Bible de la Nature*, parce qu'au fond, c'eſt M. Gaubius, Profeſſeur de Chimie à Leyde, qui l'a traduit en Latin, par le conſeil, à la vérité & peut-être avec les lumieres de ſon protecteur Boerhaave, qui ſe chargea de l'édition, & l'orna d'une magnifique Préface. Je ne dis rien non plus, de tous ces diſcours préliminaires dont il embellit tous ces Auteurs, qu'il reſſuſ-

cita, pour ainſi dire, par de nouvelles éditions ; comme Proſper Alpinus, Bellini, Borelli, & tant d'autres, qui n'avoient point été imprimés depuis long tems. Je paſſe à cette belle Préface qu'il a miſe à la tête de l'*Aphrodiſiacus*, & qui eſt un petit Traité des Maladies vénériennes, que j'ai encore traduit. J'avouë avec M. Aſtruc, que cette collection d'Auteurs qui ont écrit ſur la même matiere, eſt imparfaite ; mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le ſeul diſcours préliminaire de Boerhaave qui a fait toute la vogue de ce gros *in-folio*. Aujourd'hui, tous ſes excellens Ouvrages ſont détachés & imprimés à Paris, à la ſuite de la Chimie de notre Auteur ; il en coûte beaucoup moins pour faire la même emplette. M. Aſtruc dans ſon excellent Traité des Maladies vénériennes, a fort critiqué M. Boerhaave ; mais ce n'eſt ni la maladie, ni la mort qui

l'a empêché d'entrer en lice avec un aussi digne Adversaire. Sa méthode a toujours été comme celle de M. de Fontenelle (*a*) & de tous les grands Hommes, de ne répondre jamais. M. de Voltaire en donne la raison dans la Préface de son Histoire de Charles XII. Ou la critique est vraye, ou elle est fausse : si elle est vraye, il n'y a point d'autre parti à prendre que de se corriger ; si elle est fausse, elle tombe d'elle même. J'aurois mieux fait de suivre ce principe, moi qui ai eu l'honneur d'être compliqué dans la querelle de mon Maître, par accident ; mais j'ay appréhendé que la façon de penser d'un homme judicieux & sçavant, ne formât contre moi des préjugés difficiles à détruire : &

(*a*) Voyez le magnifique & juste portrait de cet Auteur universel, par le sçavant Abbé Carthaud, dans son *Essay Historique & Philosophique du Goût.*

c'eſt dans cette idée que j'ai entrepris de me juſtifier. J'apprends avec plaiſir que M. Aſtruc doit rendre plus de juſtice au Diſciple, ainſi qu'au Maître, dans la ſeconde édition qui va paroître de ſon Ouvrage ſur le mal vénérien.

Je ne dis rien de ce nombre infini de Lettres, de Réponſes à des Conſultations, de Mémoires ſur des maladies : je ne dis rien de cet empreſſement avec lequel les Rois, les Princes, le Pape, & tant d'autres Perſonnes éminentes qui lui écrivoient, attendoient ſes réponſes. Un homme de ce mérite, & de cette réputation pouvoit-il manquer d'être conſulté de tous les coins du monde ? Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que malgré le nombre infini de ſes occupations, malgré ſon Collége public, ſes leçons particulieres, & le tems qu'il donnoit aux Malades, & à ſes Ouvrages, il étoit très-exact à

répondre de vive voix ou par écrit en quelque tems que ce fût, laissant tout pour le service & l'utilité des particuliers. Tel étoit le haut dégré de renommée où Boerhaave étoit parvenu depuis plus de vingt ans, que sa maison étoit regardée comme le Temple d'Esculape : on y venoit de toutes parts, & un chacun en sortoit sans doute bien plus satisfait, que la Bruyere ne le raconte de ceux qui alloient consulter ce Dieu. Si sa maison n'étoit pas toûjours ouverte, & s'il n'étoit pas libre à un chacun d'y venir à tous instans, c'est que l'Oracle avoit des heures où il n'en rendoit que pour ses Disciples. Ce seroit ici le lieu de parler de ce nombre innombrable d'Etudians en Médecine répandu dans toute l'Europe, qui comme moi excités par le bruit de son nom, venoient l'entendre & le consulter de toutes parts. O quelle ardeur, quel amour ne nous

inſpiroit-il pas pour l'étude ! quelle modeſtie dans un homme, qui s'étant acquis par tant d'endroits le droit de décider, s'en abſtenoit toûjours, & ſembloit renoncer à ce droit, comme s'il ne lui appartenoit pas ! avec quel art il ſçavoit gagner les cœurs & réunir tous les ſuffrages ! Non, je le répéte, on n'eut jamais plus de talens pour enſeigner. A la fin de l'année, il paroiſſoit encore plus grand qu'au commencement : j'étois accouru de loin avec la plus grande idée ; cette idée augmentoit à meſure que je l'appprochois, chaque leçon nouvelle m'imprimoit un nouveau reſpect mêlé de la plus haute admiration. Quelle facile & brillante élocution ! un ſeul geſte exprimoit la choſe avant qu'il l'eût dite : quelle vivacité dans les peintures ! il y mêloit le coloris le plus frappant : quelle force, quelle clarté dans ſes démonſtrations ! les préjugés les plus opiniâtres

étoient forcés de céder ; quiconque avoit adopté un ſyſtême, s'en dépouilloit volontiers pour ſuivre la vérité & l'évidence de ſes diſcours. Boerhaave ne dictoit point, & l'on écrivoit tout ce qu'il diſoit ; ailleurs on dicte, & l'on n'écrit point : pluſieurs gens venoient ſeulement pour apprendre les façons abrégées d'écrire ; pour moi, j'aurois voulu tout écrire & tout entendre à la fois : quand je n'écrivois point, j'entendois mieux ; mais pouvois-je ne pas oublier bien des choſes eſſentielles ? ſi j'écrivois, j'en perdois d'autres de la même importance, dont je ne pouvois être dédommagé que par le bon accueil dont il m'honoroit, & par la bonté avec laquelle il vouloit bien réſoudre ſur le champ toutes mes objections, encourager mes foibles talens, & me reſtituer ſouvent ainſi, ce que je n'avois pû ſaiſir à ſes divines leçons. Que de choſes j'aurois

encore à dire ici ! mais je me retiens, de peur qu'en me livrant trop à mes regrets, je ne fonde en larmes avec M. Schultens, & cette élite de jeunes-gens qui le pleurent aujourd'hui.

Je passe au désintéressement de Boerhaave : les pauvres étoient également admis chez lui que les riches, aux heures marquées ; mais il paroît par la fortune immense qu'il a laissée, que les Riches le dédommageoient amplement. Un Anglois eût cru le mal payer, en lui donnant moins de dix loüis d'or pour une consultation, comme je l'ai souvent vû.

Il ne venoit personne à Leyde d'un certain rang, qui ne se fist du moins un plaisir de rendre visite à cet Oracle de la Médecine moderne : des Princes même lui ont fait cet honneur ; le fameux Czar qui acheta une partie des Injections de Ruysch, entretint Boerhaave en 1715. pendant plus de

deux heures, & ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon beau génie, & la vaſte étendue de ſes connoiſſances. Le Duc de Lorraine, aujourd'hui grand Duc de Toſcane, le viſita pareillement en 1735. & pour finir l'article des Seigneurs qui l'ont honoré de leur confiance par le plus aimable de tous, M. le Duc de Richelieu fut exprès le conſulter avec ſon Médecin ordinaire, qui revint auſſi enchanté & eſtimé du grand Boerhaave, que ce charmant Duc bien guéri.

Boerhaave garda long-tems le célibat, quoiqu'il fût muſculeux, nerveux, rouge de viſage, large de poitrine, en un mot, d'une complexion ſi forte & ſi ſolide en apparence, qu'un jour qu'il expliquoit les ſignes de longue vie dans ſa Pathologie, je croyois qu'il les avoit décrits ſur lui-même; enſorte qu'il ſembloit que ce grand homme devoit vivre bien

plus long-tems qu'il n'a fait. Ce n'étoit donc pas par temperament qu'il a eu tant de peine à se déterminer à secouer le joug du célibat : étoit-ce parce que les gens fort occupés, & avides de connoissances, y sont tellement livrés, que rien ne peut les détourner du but où l'esprit les conduit ; comme on le dit de l'immortel Newton, qui ne connut jamais de femme ? il est plus vraisemblable qu'il ne voulut point se marier avant que d'avoir solidement établi sa fortune, suivant en cela l'usage des anciens Bataves : mais quand il se vit assez riche, & en train de le devenir si prodigieusement, il songea enfin sérieusement à se marier. Ce fut donc à quarante-deux ans qu'il épousa le 16. Septembre 1710. Marie Drolenvaux, Demoiselle d'un mérite accompli, fille unique de cet Abraham Drolenvaux, célébre Sénateur de Leyde, à qui il

dédia ses Institutions, comme il a déja été dit. Il eut en elle une épouse doüée de toutes les qualités qu'un mari puisse souhaiter pour être heureux, & elle eut en lui un mari digne d'elle ; car M. Boerhaave étoit le meilleur mari qu'on ait jamais vû,& Marie Drolenvaux étoit une femme si accomplie, que jamais la Terre n'en a produit une qui, par sa tendresse, par l'attrait, dirai-je par l'enchantement de ses mœurs, se soit plus fortement attachée son époux. Jamais union ne fut donc plus parfaite & plus heureuse, par le mérite réciproque, par le rapport des humeurs, & la conformité du caractere ; & ce qui est bien rare, c'est que vingt-huit ans de mariage n'ont pû alterer tant soit peu la tendre amitié, car je n'oserois dire l'amour de ces deux époux, dans un siécle où le préjugé à la mode le plus mal fondé, & le mieux ridiculisé, n'en subsiste pas moins.

Le 19. Mars 1720. Boerhaave eut pour le premier fruit de ſon mariage, une fille, qui fut nommée Marie-Jeanne, & enſuite deux autres, l'une nommée Madeleine, & l'autre Madeleine-Jacobe ; ces deux cadettes moururent dans leurs enfances : le neuf Juin 1721. vint un fils, qui ne vêcut que trois jours. La fille aînée Marie-Jeanne, vit encore, & met toute ſa gloire à marcher ſur les traces de ſes pere & mere, comptant pour beaucoup plus les vertus, que les grands biens dont elle vient d'hériter : c'eſt un des plus riches Partis qu'il y ait dans l'Europe ; ſon pere lui a laiſſé plus de ſix millions, (à ce qu'on dit) ſans qu'on puiſſe lui reprocher d'être mort trop riche.

C'eſt ici le lieu de peindre la phiſionomie, l'eſprit & le cœur de Boerhaave. Il avoit pour le viſage, beaucoup de rapport avec le plus ſage des Grecs, tant à cauſe

de son nez un peu applati, qu'à cause d'un certain air d'urbanité & de sagesse qui y étoit répandu: ses yeux vifs & perçans, marquoient tellement la pénétration de son génie, qu'un jour le célébre M. de Maupertuys me demandant s'il étoit aussi laid que son portrait; oüi, lui dis-je, mais il n'étoit pas si laid que son visage: & cette plaisanterie est vraye à la lettre.

Quant à son esprit, & à son cœur, c'est dans ses écrits qu'il en faut chercher l'image. Ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne vit jamais un ami plus tendre & plus sincére; il aimoit la vérité sur toutes choses, mais il ne l'a défendoit jamais aux dépens de la charité. Ceux qui se trouvent engagés dans quelques disputes, feront bien de lire sa lettre à son célébre ami Ruisch, ils trouveront là de quoi s'instruire; point de reproches odieux, point de personnalités,

point de recherches ſur la vie & les mœurs de ſon Adverſaire ; la queſtion toute nuë, preuve d'une part, objection de l'autre, le tout avec une bonne foi qui ne ſe trouve guéres dans la plupart des Auteurs Polémiques ; il n'étoit point ſoupçonneux, il ne jugeoit mal de perſonne, au contraire, il interprétoit tout en bien. Il ne ſe mettoit jamais en colére, quelque lieu qu'il en eût. Interrogé un jour par M. Schultens, d'où vient qu'il ne lui arrivoit jamais de ſe laiſſer aller à cette paſſion ; il répondit que c'étoit par le moyen de la priere & de la méditation qu'il avoit réſiſté à ce formidable ennemi : ſes conſeils étoient ſages & moderés, la paix & encore la paix. Il a eu des ennemis ; & le mérite n'en donne-t-il pas toûjours ? il les forçoit à ſe taire par ſes bienfaits ; & s'il trouvoit de ces cœurs entêtés qui ne veulent pas ſe rendre, il s'expliquoit publiquement ſur leur

accuſation ; après quoi il reſtoit tranquille, content du témoignage de ſa conſcience : ſouvent il ne répondoit rien, ſur-tout quand on attaquoit ſa religion, car malgré tous ſes Diſcours publics & divers endroits de ſes Ouvrages, qui ſont aſſez déciſifs en ſa faveur, il a toûjours paſſé pour Déïſte, & donner conſéquemment dans le matérialiſme de l'ame : il étoit perſuadé que c'étoit trop honorer la calomnie, que d'y répondre ; il la comparoit à ces étincelles qui s'éteignent d'elles mêmes, quand on ne les releve pas. La meilleure maniere de ſe défendre contre l'envie, eſt, en effet, de ne point répliquer : ce ſage Hollandois ne prétendoit pas cependant qu'il fallût toûjours ſe taire, quand on étoit attaqué ; mais ſon ſentiment étoit, que lorſque pour des raiſons eſſentielles, on ne pouvoit ſe diſpenſer de répondre, il falloit le faire ſans emportement, en

s'accordant toutefois en certaines occaſions, la liberté d'égayer ſon ſtyle par des plaiſanteries fines & ingénieuſes, ſuivant l'avis d'Horace.

Il ne vantoit jamais ſes Ouvrages, ne parloit de lui même qu'avec une vraye modeſtie, & non avec cette fauſſe humilité qui cherche les louanges. Rien de plus deſagréable que les hommes qui s'abaiſſent pour qu'on les éleve; leur façon de ramper fait ſouffrir, & ils doivent ſouffrir eux-mêmes par le ton forcé des éloges qu'on leur donne.

Boerhaave trouvoit qu'il n'y avoit pas de plus beau Théatre pour la vertu, que la conſcience. Il étoit compatiſſant & très-charitable envers les pauvres. Il les aſſiſtoit le plus ſecretement qu'il pouvoit; & pour ainſi parler, de la main droite, ſans le dire à ſa main gauche: ce n'eſt qu'après ſa mort qu'on a ſçu comme il ſoulageoit

les miserables, les pauvres honteux, & tout ce qu'il donnoit à un grand nombre d'honnêtes familles indigentes. Il n'étoit cependant rien moins que prodigue ; on l'eût même peut-être soupçonné de donner dans l'extrémité contraire ; car au milieu de l'abondance, & dans le sein des plus grandes richesses, il vivoit chez lui avec une médiocrité qui tenoit pour le moins du Philosophe : il ne mangeoit chez personne, & personne ne mangeoit chez lui ; c'eût été trop se livrer, ou s'exposer à perdre un tems précieux.

Esprit fort, génie supérieur, Philosophe inébranlable, l'adversité & la prosperité ne causoient aucune altération dans son ame ; aussi tranquille à la mort de son pere, quand il manqua de tout, que lorsqu'il se vit un des plus puissans Particuliers de sa République. Mais sa vertu favorite étoit

la reconnoiſſance, jamais cœur ne fut plus pénétré de ce ſentiment qui fait tant d'honneur à l'humanité : on en pourroit juger par la Dédicace de ſes Inſtituts à ſon beau-pere, & par celle de ſa Chimie à ſon frere Jacques Boerhaave, homme de beaucoup d'eſprit, profond Théologien, & auſſi grand Chimiſte, que fameux Prédicateur. C'eſt lui probablement qui eſt l'Auteur des Procédés Chimiques, dont nous avons parlé, & qui, en effet, ne ſont point tout-à-fait marqués au coin du vrai Boerhaave. Jacques Boerhaave étudioit en Médecine, lorſque Herman étudioit en Théologie ; mais le premier céda l'étendart d'Eſculape à ſon frere, & fit ainſi un heureux échange de Profeſſion. Avant ce changement d'études, ils travailloient nuit & jour de concert à la Chimie, comme on en peut juger par ces paroles de notre Auteur, qui marquent

que son frere l'a beaucoup aidé à faire l'ouvrage dont il s'agit :

» *Novisti & ipse, neque opinor,*
» *meminisse pigebit, ut solidos sæpè*
» *dies, noctesque ordine vigilan-*
» *tes impenderimus unà exploran-*
» *dis Arte Chemicâ corporibus na-*
» *turalibus, eo jam tempore, quo*
» *Medicinam tu imprimis, ego*
» *Theologica maximè cogitabamus.*
» *Deo aliter visum, dum sorte per-*
» *mutatâ, tu dein sacris totum te*
» *devovisti, cultumque Dei verum*
» *simplici sermone, vitæque inte-*
» *gritate docere contendisti unice.*
» *Ego contra, minora modò au-*
» *sus, atque impares altioribus*
» *facultates nimium expertus, ad*
» *medendi Artem dilapsus fui. Jure*
» *ergo tibi debebatur, cui absol-*
» *vendo & operam ipse contuleras,*
» *opus.*

Telle étoit la reconnoissance d'Herman envers son frere. Pour Vanderberg, Van-Alphen, ses illustres Patrons, il n'en parloit

qu'avec un zéle, une effusion, une chaleur de sentiment, qui marquoit si véritablement sa gratitude, que son cœur sembloit passer sur ses lévres; car il est aisé de distinguer ici, l'Art de la Nature, l'artifice de la vérité; les cœurs ingrats ont beau imiter le langage de la reconnoissance, ou certaines dissimulations, la vérité perce & les trahit. Cette vertu se fait sentir par je ne sçai quel aimable caractere, qui en est le signe certain; s'il ne brille, plus on affirme, plus on jure qu'on en est pénétré, & plus à force de démonstrations, on met le comble à sa perfidie. Bon pere, bon mari, bon Citoyen, bon ami, bon Chrétien: voilà en cinq mots le portrait de Boerhaave. Veut-on l'envisager du côté des langues & des sciences qu'il possédoit: il n'y a qu'à faire une petite récapitulation de tout ce qui a été dit ci-devant. Il sçavoit le Hollandois,

l'Allemand, le François, l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol, le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen : il nous a laissé sur toutes les parties de la Médecine, (Anatomie, Physiologie, Pathologie, Diagnostic, Prognostic, & cure des maladies Chirurgicales & Médicinales, matiere Médicale, Botanique, Chimie, &c.) des Ouvrages qui passeront éternellement pour des chefs-d'œuvres, & que M. Hunauld explique à Paris avec tant de succès, qu'il console par-là les jeunes Etudians de la perte irréparable qu'ils ont faite.

Mais Boerhaave n'étoit pas seulement le plus éclairé Théoricien & le plus célébre Praticien que la Médecine ait vû naître, il étoit de plus, profond Théologien, grand Mathématicien, Physicien, subtil Métaphysicien, regardant Malebranche comme un grand Philosophe, & un beau génie, mais visionnaire, fou, qui ne vou-

ſant parler que de verité, ſelon l'expreſſion de M. de Voltaire, dans ſes Elémens de Newton, n'a-voit écrit que des Romans. Enfin Boerhaave étoit Newtonien, convaincu & convainquant : j'ay vû les Cartéſiens les plus outrés, céder malgré eux, à la force de ſes démonſtrations ; il regardoit Deſcartes comme un homme yvre d'eſprit & d'imagination, qui s'étoit laiſſé fougueuſement emporter à la démangeaiſon de bâtir un ſyſtéme ſans conſulter la Nature ; & Newton comme le favori de la Nature, comme l'organe dont elle s'eſt ſervie pour éclairer l'Univers, & lui révéler ſes myſteres ; comme un homme qui ne partant que d'après l'expérience, & n'établiſſant rien que ſur les plus ſolides fondemens, avoit été bien au-delà des termes de l'entendement humain. Voici les termes dont il ſe ſert en divers endroits de ſes Ouvrages.

» *Isaaco Nevvtono, viro certè*
» *tantæ penetrationis in Mathe-*
» *maticis & Physicis, ut humani*
» *ingenii ultimos limites transiisse*
videatur. Instit. de Med. p. 263.

» *Revelatio arcani naturæ uni*
» *reservata Nevvtono, &c.* Elem.
Chim. T. 1. p. 398.

» *Si severe discutere vacat quæ*
» *de impenetrabili infinito priùs*
» *quiescente, deinde moto; de legi-*
» *bus motûs; de ortu mundi; de*
» *via elastica; de natura magne-*
» *tis; de Corpusculis strictis; de*
» *mentibus hæc admittentibus aut*
» *respuentibus; de origine fabricâ,*
» *& actionibus Corporis humani,*
» *conscripsit; quæres in Cartesio*
« *Cartesium.* Voyez le Recuëil
des Discours de Boerhaave, im-
primé à Leyde, page 43.

Il faut convenir que Descartes
étoit un grand Mathématicien;
son Traité de Géométrie & de
Dioptrique, passe pour excellent
chez les Newtoniens les plus pas-
sionnés

ſionnés, & ils ſont tous forcés de convenir que Newton n'eût peut-être pas été le grand Newton, s'il n'eût été éclairé des lumieres de ſon Prédeceſſeur. Deſcartes doit, ſans contredit, beaucoup moins à Archimede & à tous les Mathématiciens qui ſont venus avant lui. Voilà la juſtice que M. Boerhaave rendoit à notre illuſtre Compatriote. Mais, n'en déplaiſe au peu de Sectateurs qui lui reſtent, que ce grand homme paroît petit, quand du ſein de la geometrie, il prend ſon eſſor vers la Phyſique! On peut dire qu'il tombe de plus haut qu'Icare. Ce grave Philoſophe, dont je fais l'éloge, me diſoit un jour qu'il ne pouvoit jamais s'empêcher de rire au nez de Deſcartes, toutes les fois qu'il liſoit ſon Traité, *De formato fœtu*. Auſſi dit-on l'homme de Deſcartes, comme on pourroit dire, la verole de Deïdier. C'eſt quelque choſe en effet de bien comique que l'idée ſérieu-

ſe qu'il a eu d'établir le ſiége de l'ame dans la glande pineale, & la façon dont il explique l'action du cœur, & forme, à ſon gré, toutes les parties du corps. Certes, ſi l'ame rampe ſéparée du corps, la ſienne doit bien ramper devant celles d'un Harvée, d'un Malpighi, d'un Boerhaave, & de tant d'autres ſages obſervateurs qui ont eu aſſez de goût & de jugement pour ne point reconnoître de plus grands honneurs, que d'être les eſclaves de la nature. Ceux qui, ſans avoir la peine, ou n'étant point en état d'aller à la ſource, feront curieux d'en ſçavoir davantage ſur ce ſujet, peuvent lire la comparaiſon judicieuſe & pleine d'eſprit que M. de Voltaire fait dans ſes Lettres Philoſophiques, de ces deux immortels Emules.

J'ai dit que Boerhaave étoit grand Anatomiſte, & l'on en peut juger par la lecture de ſes ouvrages; mais ce que je ne dois pas

oublier, c'eſt que perſonne n'a mieux fait voir ce que M. Freind déſiroit tant, l'utilité de cette ſcience dans la pratique. Indépendamment de toutes les preuves qu'on pourroit tirer de ſes Aphoriſmes, voici un fait certain qui ſervira d'exemple pour tous les autres. Un homme qui venoit de perdre la vûë d'un œil, vint implorer ſes lumieres ; que fait le Médecin ? Il regarde attentivement la pupille avec un très-bon microſcope, il apperçoit une humeur épaiſſe qui ayant rompu un petit vaiſſeau du centre de la Cornée, s'étoit épanché entre ſes deux lames ; il prend un ſcalpel bien aiguiſé par la pointe, perce légerement, avec toute l'adreſſe de nos meilleurs Chirurgiens François, la premiere lame de cette tunique, ſans offenſer aucunement la ſeconde. Moyennant quoi cette eſpece de cataracte exterieure fut emportée avec la main. Or

avant cet homme adroit, que l'art des injections rendit si fécond en heureuses découvertes, à qui l'anatomie, de l'aveu de Boerhaave, doit plus qu'à tous ceux qui l'ont cultivée, & dont le Czar fut pour embrasser un de ses jeunes sujets infectés, qu'il prit pour un bel enfant vivant; avant, dis-je, que Ruysch eût séparé la Cornée, comme la Choroïde en deux lames distinctes, quel mortel eût jamais osé faire ouverture dans une membrane aussi transparente, aussi simple en apparence, & aussi voisine de l'humeur aqueuse? Tant il est vrai que la grossiere anatomie peut suffire à un Chirurgien, mais non à un Médecin. En effet, s'il m'est permis d'ajouter quelque chose sur un sujet aussi interessant, l'anatomie ne sert pas seulement à conduire la main du Chirurgien dans ses opérations, elle sert encore à rendre raison de tous les symptômes qui accompagnent les

maladies, à découvrir la présence des maladies, qui sans elle demeureroient cachées, & se déroberoient aux yeux des praticiens les plus clairs-voyans; à en faire connoître le danger, à en faire prévoir les suites, & en conséquence elle n'influë pas peu sur leur guérison, puisqu'elle en indique les moyens. On sçait, par exemple, que le foye est suspendu au diafragme du côté droit, qu'il peut descendre bien au-delà des côtes par le moyen d'une forte inspiration; ainsi on peut le faire si bien se présenter, qu'on le touche à l'aise, & qu'on l'examine, comme s'il étoit purement extérieur. Il est donc facile de s'appercevoir des tumeurs, des duretés, des schires, qui peuvent arriver en cette partie, & l'on n'est plus réduit au tâtonnement où laissent les signes équivoques. Par-là, enfin, le mal bien constaté se guérit, s'il est gué-

riſſable. Toutes choſes égales, le Médecin qui ſçait le mieux l'anatomie, eſt donc le meilleur praticien.

Mais laiſſons l'éloge de l'Anatomie pour reprendre celui de Boerhaave, & enviſageons-le comme purement praticien. Ses ſeuls aphoriſmes en donnent la plus haute idée; les explications détaillées qu'il en faiſoit, augmentoient encore cette idée, qui eſt aſſez confirmée par l'immenſe réputation dont il jouiſſoit, même dans ſa propre Ville, où il paſſoit pour faire les cures les plus ſurprenantes. Sans entrer dans un trop long détail, voici deux faits que je me contenterai de rapporter.

Un jeune homme reçut un coup d'une large épée dans le poumon: par d'heureux efforts de la plus violente inſpiration, ce viſcere ſortit ſur le champ de la poitrine & fut intercepté entre les côtes; le ſang qui couloit abondamment

s'épancha au dehors, ſans quoi c'étoit fait du bleſſé. Boerhaave perſuadé qu'on pouvoit couper une partie du poumon, la fit couper, fit faire une ligature convenable à l'artere ouverte, remit le reſte dans ſa boëte, & le malade guérit parfaitement.

Une femme en ſe délivrant, fut attaquée d'une ſi grande perte, que bien-tôt elle fut ſans pouls & ſans reſpiration. Boerhaave ordonna qu'on la laiſſât expoſée à l'air dans une chambre fraîche, défendit de lui donner aucune choſe qui pût irriter tant ſoit peu, ou mettre le ſang en mouvement, & pour tout remede & toute nourriture, on lui fit prendre chaque jour un verre d'eau de poulet pendant quinze jours. La malade vécut dix ans enſuite.

Si vous étiez appellés chez un homme qui auroit l'artere-carotide coupée, nous dit un jour notre divin Maître, il ne faudroit pas

abandonner le malade ; mais tandis que tout le sang jaillit au-dehors, on doit premierement lier les épaules & les cuisses avec le tourniquet, afin que le sang veineux ne revienne point des extrémités au cœur. Secondement, mettre le doigt un peu au-dessus & un peu au-dessous de la playe, afin de lier l'artere, tandis que le malade est comme mort, *vivens tanquam non vivens*, suivant l'expression de M. B. Troisiémement, il faut sérieusement défendre de rien donner au blessé, de peur de r'ouvrir la playe avant qu'elle fût bien reprise ou fermée ; car un verre de ptisane ou de bouillon même le plus leger, feroit mortel en ce cas. Notre Professeur en a ainsi laissé plusieurs étendus comme des cadavres pendant plus de huit jours après quoi ils ressuscitoient.

Je pourrois rapporter ici bien d'autres faits aussi frappans, qui tous prouvent que M. B. a été

grand praticien : ç'a été principalement parce qu'il connoissoit tout ce que peut la nature, quand on la laisse agir, sans jamais la troubler. Vûes admirables, divin sçavoir faire du plus grand Médecin qui fut jamais. Divin B. à présent que tu n'es plus, chez qui puiserions-nous ces traits de sagacité & de lumieres, si tes écrits ou tes leçons qu'on a conservées n'en étoient remplies ? n'osant nier que M. B. a été le plus grand Professeur de l'Europe, lui dispute maintenant, qui voudra, le titre d'excellent praticien. Car enfin si celui qui connoît plus parfaitement toutes les actions de notre machine, & les differens moyens que la nature employe pour les opérer, n'est pas le plus capable de les rétablir dans l'ordre, dès qu'elles s'en écartent, il faudra tirer cette conclusion ridicule, que les plus ignorans dans la connoissance des maladies, sont

les plus habiles à les guérir. Je ſçais qu'il eſt du bel air de faire face à un grand homme, du moins on ſe l'imagine ; & l'amour propre ſe venge à quelque prix que ce ſoit d'un homme ſi ſupérieur aux autres en tout genre. Celui qu'on a admiré auteur de la Henriade, qu'on a aimé Hiſtorien, qu'on a applaudi les larmes aux yeux Poëte tragique, dont on connoît l'érudition mêlée & les charmes de l'eſprit & de la converſation ; ce beau genie enfin, comme Poëte, ne l'eſt plus, comme Philoſophe; & dans Voltaire Newtonien ; on y trouve à peine Voltaire. Un Chirurgien de Village, qui exerce la Médecine depuis 50. ans, voyant que Boerhaave a tant écrit & enſeigné, ne peut comprendre qu'il ait joint la pratique à la Théorie ; il faut lui céder le pas pour l'expérience; comme un vieux Profeſſeur de Logique, qui ne connoît Voltaire que par quelques belles tira-

des de vers qu'il aura retenu malgré lui, voyant la liſte de toutes ſes pieces de theâtre, ne peut ſouffrir le contraſte ſingulier de ſes Lettres Philoſophiques, & de ſes Elemens de Newton. C'eſt un calcul d'Algebre auprès d'une deſcription de nouvelles coëffures. On ne veut point allier ce qui l'eſt en effet dans Voltaire, la Philoſophie, & la Poëſie, deux Arts faits pour ſe prêter mutuellement des forces & des agrémens.

M. Boerhaave eut de grandes connoiſſances dans l'hiſtoire naturelle; mais leur détail me meneroit trop loin. Son Edition de Swammerdam, ſon avidité pour les obſervations de M. de Reaumur, ſuffiroit pour en juger d'une façon favorable, ſi on en trouvoit des preuves vivantes dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & ſur-tout dans ſon diſcours *de honore Medici ſervitute*, & au commencement de ſa Préface de l'Aphrodiſiacus. Mais puiſ-

que cela vient à propos, il est bon d'être au fait d'un éclairciſſement que M. B. me fit l'honneur de me communiquer par lettre en 1735. c'eſt au ſujet du *Phyſeter* qui embarraſſoit fort tous nos plus habiles Naturaliſtes. On peut voir par la note marquée au bas de la page, où il en eſt parlé dans ma traduction, que c'eſt le *Preſter* de Geſner & des autres qui y ſont cités; c'eſt le ſerpent qu'un ſçavant Chirurgien (*a*) nomme en François *Inflator*. Pourquoi donc M. B. a-t'il changé ſon nom ordinaire, pour en ſubſtituer un meilleur; un, auquel fût néceſſairement attachée l'idée de ſes effets: & quel autre a plus droit de prendre cette licence?

B. étoit naturellement d'une complexion forte; & l'éducation qu'il avoit reçuë, la promenade à pied, l'exercice du cheval qu'il aimoit beaucoup, les viandes ſei-

(*a*) Queſnay, l'art de guérir par la ſaignée, p. 339.

ches, ſolides, le pain ſec, bien fermenté, le biſcuit même dont il faiſoit ſa ſubſiſtance ordinaire, & qu'il recommande tant à ceux qui ont les fibres lâches & ſont ſujets aux aigreurs, toutes ces choſes avoient encore augmenté la vigueur de ſon temperament; mais à force de travailler tant d'eſprit que de corps, pour ſes Ecoliers, pour ſes Lecteurs & pour ſes Malades dont le nombre l'accabloit par-tout, de trop rudes épreuves lui attirerent trois maladies conſidérables.

La premiere commença au milieu du mois d'Août 1722. celle-là par ſa faute; car s'étant expoſé au ſortir du lit, contre ſes propres lumieres, a un air froid, & chargé d'un broüillard glacé & pénétrant, les pores ouverts par la chaleur, ſe reſſererent promptement, la tranſpiration s'arrêta, le froid pénetra juſques dans les nerfs & dans les articles, la goute ſe

joignit ainſi à une paralyſie qui le rendit perclus des deux jambes, & ſouffrit ſur-tout pendant cinq mois, des douleurs extrêmes, avec une patience admirable. Il diſoit à ſes amis que ſon unique conſolation au milieu de ſes maux, auroit été de rappeller à ſa mémoire tout ce qu'il avoit vû en ſa vie; voilà le charme avec lequel il trompoit, pour ainſi dire, ſes douleurs. Il tâcha en vain d'adoucir ſon cruel tourment par le ſecours de la Médecine; ſemblable à Sydenham qui écrivoit ſur la goute, dont il ne pouvoit ſe guérir, il ſe retraçoit tous les remédes vantés pour la cure des maux qui l'aſſiégeoient, & ſe convainquoit par ſa triſte expérience, de leur *futilité*: il fallut attendre que la maladie ſe détruiſît d'elle-même, & ſe ruinât dans ſon propre fonds. Un an après, lorſqu'il crut pouvoir aider la nature avec plus de ſuccès, il but

pendant plusieurs jours beaucoup de suc de chicorée, d'endive, de fumeterre, de cresson & de véronique, & cela le guérit enfin.

Le malade reparut; ce fut un jour de fête pour la Ville de Leyde; il y eut des feux & des illuminations: témoignages bien flatteurs, & il faudroit être bien Philosophe, même trop Philosophe, pour n'en pas goûter la douceur, dans des circonstances au moins où il est clair qu'on n'honore que le mérite. Bel exemple en même tems pour ceux, qui loin d'être flattés de l'élévation & de la celebrité de leurs compatriotes, ne cherchent qu'à en diminuer le mérite, ne lisent leurs ouvrages que pour y trouver des défauts, & qui ne sont jaloux que de ne pas les voir ramper comme eux dans une obscure ignorance.

Une seconde maladie moins longue, moins douloureuse, mais beaucoup plus dangereuse que la

premiere, l'attaqua sur la fin de l'année 1727. c'étoit une fievre ardente dans un sujet très-robuste; aussi les redoublemens étoient-ils si terribles, qu'en peu de jours on desespera de sa vie. Il fut traité comme il le prescrit dans ses Aphorismes pour la même maladie, & il en réchapa; mais comme il fut long-tems à se rétablir parfaitement, & sans parler en public, pour dissiper l'ennui de sa convalescence il composa cette belle Dissertation sur le mal venerien, dont j'ai parlé ci devant; on en peut juger par ces paroles qui s'y trouvent à la fin....

Neque rectius mihi videbar posse locare tempus, quod resurgenti à fatali fere morbo donec fallendum erat, dum languor virium vetabat in publicam prodire. Fastidiosæ certè ægrimoniæ sensum levat tristem tota cogitatio, quod hæc humano generi fortè quandoque prodessent. Vale! 1727.

C'eſt dans cet ouvrage que notre Auteur établit le ſiége du venin vénérien dans la graiſſe. C'eſt un fait dont je me flatte que M. Aſtruc voudra bien convenir dans la nouvelle Edition de ſon excellent livre ſur la même matiere. Il y donne auſſi quelquefois la préference au Gayac ſur le mercure, & heurte ainſi de front l'opinion commune. J'oſe dire ſans aucune partialité que les experiences qu'il a alléguées, ont été tronquées, plus que réfutées par le Sçavant Critique.

Morton (*a*) pour s'être érigé en critique de Sydenham n'en eſt pas plus recherché, ou lui les traits d'une baſſe jalouſie, loin d'atteindre les grands hommes qui en ſont l'objet, retombent ſur ceux qui les lancent; & le tems qui fait oublier les uns, met aux autres le ſceau de l'immortalité. Mais il n'en eſt pas ainſi de M.

(*a*) De variolis.

Aſtruc. L'envie n'a point aiguiſé ſa plume, aucun fiel ne l'a empoiſonnée : il n'a pas fait exprès comme Morton, un Traité pour acquerir, en attaquant un grand homme, un luſtre dont il n'avoit pas beſoin; auſſi ſi l'attaqué n'a pas répondu, je le répete, ce n'eſt pas qu'il n'eût pour ſon célebre Adverſaire tous les ſentimens d'eſtime & de conſidération qu'il mérite; & je ne crois pas qu'il faille en appeller à d'autres témoins auriculaires que moi.

Mais avant que de finir, permettez-moi de vous expoſer en peu de mots, tout le fondement & la ſimplicité de ſa pratique générale. Les fibres, diſoit-il, comme il l'a détaillé dans ſes Aphoriſmes, ſont, ou trop fortes, ou trop foibles: elles ne ſont fortes que parce que les élémens terreſtres qui les compoſent, ſont trop étroitement unis ; elles ſont foibles, parce que l'union de ces molécules eſt trop lâche. Dans le premier

tas, il ne connoiſſoit rien au-deſſus du clair de lait; & comme les fibres péchent pour être trop ſerrés & trop roides, dans une infinité de maladies, de-là vient qu'on trouve cette ſéroſité, très-pénétrante en effet, ſi ſouvent recommandée dans ſes divins Aphoriſmes. Au contraire dans la débilité où le relâchement des fibres, qui ſe trouve dans les enfans & dans ceux qui ſont d'une extrême délicateſſe, il veut qu'on uſe de lait pur, & qu'on faſſe en même-tems de l'exercice proportionnellement à ſes forces. De tous les laits, il n'en connoiſſoit point de préferable au lait d'une femme qui ſe porte bien; & les raiſons qu'il en donnoit, c'eſt qu'il le trouvoit plus analogue à notre ſang, plus leger que le lait de Vache principalement, par conſéquent plus aiſé à paſſer dans le ſang, & ſe changer en nourriture. Un lait en effet qui ne fermente, ni avec les

les acides, ni avec les alcalis ; n'es ni acide, ni alcali; & par conséquent d'une bonne nature. Or tel est le lait d'une jeune nourrice, saine, qui fait de l'exercice & se nourrit deux fois par jour de bons alimens. Donc le lait d'une femme qui se porte bien, est au moins aussi salutaire à la santé, que celui de la vache la plus saine ; ceci soit dit en passant à un Auteur moderne, qui prétend que le lait d'une femme est corrompu, tant dans le moral que dans le physique.

Le frotement & les divers exercices sont aussi souvent recommandés dans les ouvrages de M. B. que le clair de lait; le consultant de Saint-Malo, à mon arrivée d'Amsterdam, sur la phtisie purulente d'une de mes parentes, il m'écrivit qu'entre tous les remedes que je mettois en œuvre, il falloit encore faire frotter les jambes, les cuisses & le dos, jus-

qu'à rougeur legere, & la promener tous les jours en chaiſe juſqu'à laſſitude, & qu'il en avoit vû des guériſons, qu'aucun autre ſecours n'avoit pû procurer. Parmi tous les exercices, il préferoit celui du cheval, regardant celui qu'on fait à pied comme trop fatiguant; auſſi montoit-il à cheval preſque tous les jours après dîner. Il avoit une belle maiſon de Campagne où il alloit de tems en tems ſe récréer. Il en avoit fait une eſpéce de *Paradis terreſtre*, orné de toutes ſortes de plantes étrangeres. Loin du tumulte, il goûtoit doucement dans cette maiſon, ſes plus cheres délices; il aimoit extrémement la muſique & il ſe délaſſoit ſouvent à jouer du luth. Mais les ſoirs après ces diverſes recréations, il revenoit vaquer aux mêmes études du matin.

Je differe le plus qu'il eſt poſſible, ſans m'en appercevoir moi-

même, de parler de cette derniere maladie, qui, en nous enlevant ce grand homme, lui a été en quelque ſorte, moins fatale qu'au moindre Médecin. Il faut cependant tâcher de vous la décrire, quoiqu'il en coûte à ma douleur.

Elle commença par une difficulté de reſpirer, qui augmenta toujours peu à peu, & en 1738. il ſentit un battement d'arteres inégal & d'une violence extraordinaire au côté droit du col, qu'il attribua à un Polype, & en conſéquence à une dilatation de vaiſſeaux entre le cœur & les poumons. Voilà ce qu'on trouve ſur cette maladie dans le petit commentaire de ſa vie, mais il s'explique plus au long dans une lettre à un de ſes amis de Londres; cette lettre eſt du 8 Septembre, quinze jours juſte avant ſa mort.

» Mon âge, mes travaux, mon
» embon point, m'ont rendu lourd,

» pesant & paresseux ; comme j'ai » de la peine à respirer, & que je » suis fort replet, j'étouffe au » moindre mouvement que je me » donne ; ces étouffemens sont si » continuels, & mon pouls si in- » termittent, que je suis incapa- » ble de tout exercice : ce qui » m'incommode le plus, c'est que » ma respiration semble s'arrêter » dès que je veux prendre du re- » pos, en sorte qu'il faut que je » combatte contre le sommeil, » crainte d'être étouffé ; j'ai eu en- » core pendant du tems toutes les » parties inférieures enflées, cela » s'est dissipé, il m'en reste seule- » ment une douleur dans le bas- » ventre, accompagnée de gran- » des inquiétudes, & d'une extrê- » me foiblesse. Jamais de repos, » ou c'est un sommeil vague & » interrompu. Jugez de la situa- » tion de mon esprit ; accablé » sous le poids de tant de maux, » & sans esperance de les voir fi-

» nir, j'attends la mort avec une
» parfaite résignation aux decrets
» de la providence.

Les maux les plus ordinaires causent des desordres étonnans dans les esprits foibles: ceux même qui paroissent plus forts, se laissent abbattre à de plus grands maux; pour Boerhaave, tranquille au milieu de ses souffrances, il prenoit encore sur lui de consoler sa famille & ses amis affligés, & conserva cette paix jusqu'à la fin. Les pieds s'enflerent de nouveau, le ventre devint plus douloureux, la respiration devint prodigieusement embarrassée, le delire survint, la raison se troubla, ce qu'il eut de mortel s'éclipsa peu à peu, & ce grand homme rendit enfin les derniers soupirs, le 23 Septembre 1738. âgé de 70. ans, moins 3. mois & 10. jours.

FIN.

On trouve chez les mêmes Libraires, les Livres de Médecine & de Chirurgie ci-après.

Ouvrages de Mr. Boerhaave, traduits du Latin, *Par Mr. DE LA METTRIE, Docteur en Médecine.*

Les Aphorismes, sur la connoissance & cure des Maladies. 1. *vol. in*-8°. 1738.

La matiere Médicale, pour servir à la composition des Remédes indiquez dans les Aphorismes, auquel on a joint les Opérations Chimiques du même Auteur. 1. *vol. in*-12. 1739.

Les Institutions de Médecine, traduites du Latin en François. 2. *vol. in*-12.

Nouveau Traité de la petite verole, avec la Théorique chimique, de M. Boerhaave, *vol. in*-12. *sous presse.*

De Mr. DE LA METTRIE, Docteur en Médecine.

Nouveau Traité des maladies vénériennes. 1. *vol. in*-12.

Traité du Vertige avec une Description d'une maladie histerique, & une Lettre à M. Astruc, servant de réponse à la critique qu'il a fait d'une Dissertation de l'Auteur, sur les maladies vénériennes. 1. *vol. in*-12.

Abrégé de toute la Médecine Pratique, ou les Sentimens des plus habiles Médecins, sur toutes les maladies, traduits de l'Ouvrage de M. Allen, avec les formules, approuvez par les plus habiles Praticiens. 6. *vol. in*-12.

Traité complet de Chirurgie, contenant des

Obſervations & Refléxions ſur toutes les maladies Chirurgicales. *Par M. de la Motte*, Chirurgien de l'Hôpital du Roy en baſſe Normandie. 4. *vol. in*-12.

De M. CROISSANT DE GARENGEOT, Démonſtrateur Royal en Chirurgie & Membre de la Societé Royale de Londres.

Traité des Opérations de Chirurgie, fondé ſur le Mécanique des Organes de l'Homme, & ſur la Théorie & la Pratique la plus autoriſée, enrichis de figures en tailles douces. 3. *vol. in*-12.

Nouveau Traité des Inſtrumens de Chirurgie les plus utiles, & de pluſieurs nouvelles machines propres pour les Maladies des Os, enrichis de ſoixante & ſix figures en tailles douces, avec leurs explications. 2. *vol. in*-12.

La Miotomie humaine & canine augmentée d'une Miologie, nouvelle Edition augmentée. *in*-12.

Refléxions ſur les Playes, ou la methode de proceder à leur Curation, ſuivant les principes les plus modernes, avec des marques & des obſervations les plus inſtructives ſur les playes des trois ventres, *par M. Faudacq*. 1. *vol. in*-12.

Ludovici - Joannis le Thieulier, in Univerſitati Pariſienſi Facultatis Saluberrimæ Doctoris Regentis, Regis conſilarii & in majori conſilio Medici ordinarii, obſervationes medico Practicæ. 1. *vol. in*-12.

Les Proprietés de la Médecine, par rapport à la vie civile, *par M. de Santeul. in*-12. 1739.

De M. HOFFMANN, Premier Médecin du Roy de Prusse, &c.

La Médecine raisonnée, traduite par M. Brulier, *in-12. 2. vol.* 1739.

On imprime chez Briasson, le restant des Ouvrages de cet Auteur.

On trouve chez les Libraires ci-dessus nommés, toutes sortes de Livres de France ou des Pays Etrangers.

ERRATA du Tome second des Institutions de Médecine.

Le chiffre marque les nombres des marges, & non celui des pages.

667. affectés, *lisez* affecté, 704. 4°. capacité intérieur *lisez* capacité interieure, 725. d'ancres ou des vitriols, *lisez* d'acres ou de vitriols, 730. l'idiosyneraſie, *lisez* l'idiosincraſie, 736. leur cauſe, *lisez* leurs cauſes, 794. on leur donne, *lisez* on lui donne, 811. mout, *lisez* mouſt. 820. phlogeſtique, *lisez* phlogiſtique, 827. ancariſmatiques, *lisez* anevriſmatique 829. l'ypothimie, *lisez* lypothymie, evacuation quelconque, *lisez* quelleconque, 827. l'upopie, *lisez l'Upopie*, 850. tumeur quelconque, *lisez* tumeur quelleconque, 852. Euſtache, *lisez* Fuſtachi, 853 cunéforme, *lisez* cunciforme, 858. l'éturgie, *lisez* léthargie 860. 3°. qu'ils compriment, *lisez* qu'elles compriment, 4°. ou eſt tranſmis, *lisez* ou être tranſmis, 881. a par le mal même, *lisez* par le mal même, 885. 5°. s'il y a peu de chair, *lisez* s'il y a beaucoup de chair ou peu de graiſſe, 886. 6°. blancroſé, *lisez* blancroſe, noir geai *lisez* noir guay, 917. lanteur, *lisez* lenteur, 921. Prognoſticque, *lisez* prognoſtic, 924 l'art prédire de, *lisez* l'art de prédire, 971. page 127. juſqu'à 150. *lisez* page 121. juſqu'á 144. 1030. ſe trouve décrits, *lisez* ſe trouvent decrits, 1031. mais ſi l'art, *lisez* ſi l'air, 1034. 3° d'herbes recantes, *lisez* d'herbes recentes, 1055. la ſimilation, *lisez* l'aſſimilation. 1067. qu'on tient, *lisez* contient, 1080. deracnant, *lisez* deracinant, 1085. des Signez qu'ils autoriſent, *lisez* qui autoriſent, 1090. pouſſés, *lisez* pouſſées, 1120. contagieux *ajoutez* ou en l'appliquant immediatement au corps, 1141. des opiates, *lisez* des opiats, 1144. *à la note* Aphrodiſacus, *lisez* Aphrodiſiacus. 1153. 3°. des opiates, *lisez* des opiats, 1165. ſouble, *lisez* ſoluble, 1177. guériſon, *lisez* la guériſon, 1195. ſuc. *lisez* ſucre, romarain, *lisez* romarin, 1234. qu'il faut ſe ſervir, *lisez* qu'il faut toujours ſe ſervir, 1239. les aiguillonnent, *lisez* aiguillonnent.

Table des Titres
de ce volume

les chiffres marquent la page.





